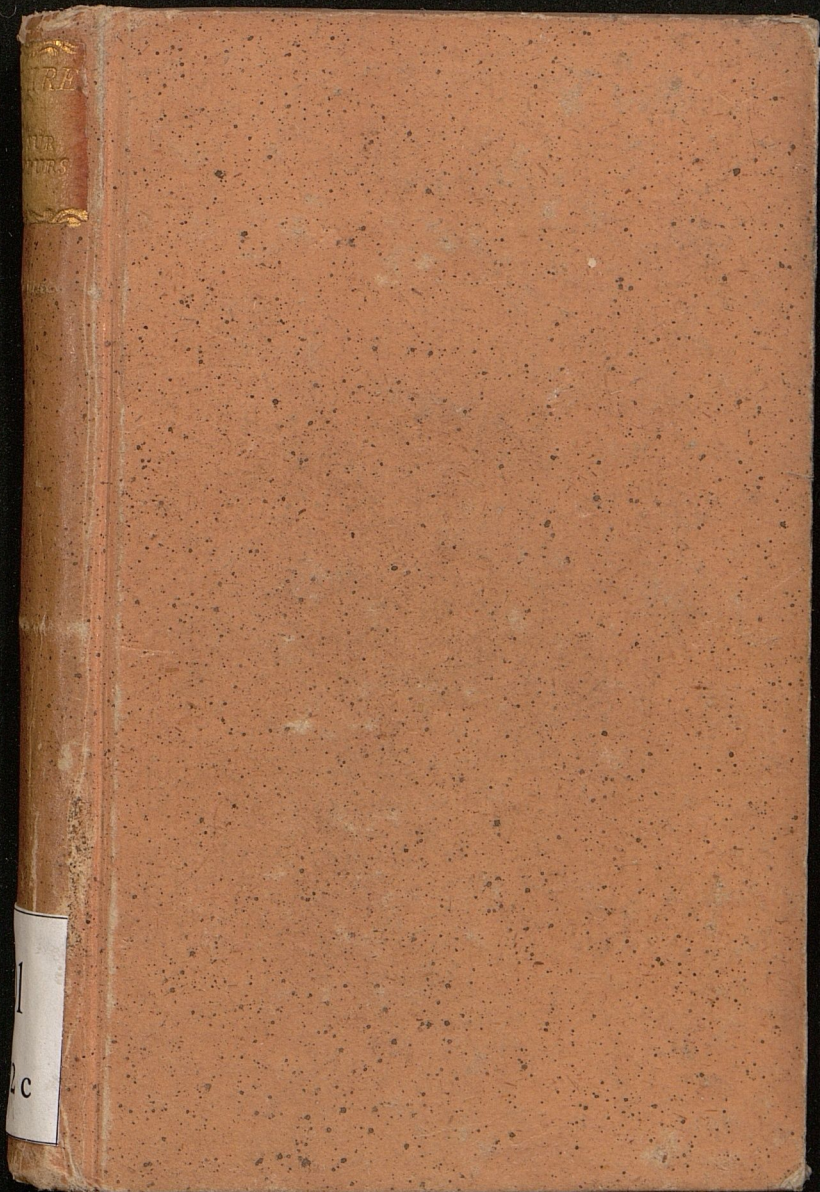




O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

OF U. V. R. S.

COMPLETES

22

M. DE VOLT AIRS



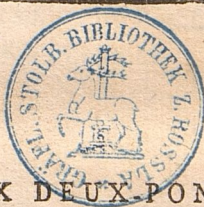
O E U V R E S

COMPLETES

D E

M. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-DEUXIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1 7 9 2.



ESSAI
SUR
LES MOEURS
ET
L'ESPRIT DES NATIONS,
ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE
L'HISTOIRE DEPUIS CHARLEMAGNE
JUSQU'A LOUIS XIII.

T. 22. *Essai sur les mœurs.* T. I. A



LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
THE
NATIONAL
ANTHROPOLOGICAL
ARCHAEOLOGICAL
AND
ETHNOLOGICAL
MUSEUM

L, 148



A V I S

DES EDITEURS. *

Nous avons réimprimé le plus correctement que nous avons pu LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, composée d'abord uniquement pour l'illustre marquise *Du Châtelet* Lorraine, et qui sert d'introduction à l'*Essai sur les mœurs et sur l'esprit des nations*, fait pour la même Dame. Nous avons rectifié toutes les fautes typographiques énormes dont les précédentes éditions étaient inondées; et nous avons rempli toutes les lacunes, d'après le manuscrit original que l'auteur nous a confié.

* Cet avis est de M. de *Voltaire* lui-même, qui s'occupait d'une nouvelle édition de ses ouvrages peu de temps avant sa mort. Il suppose que la Philosophie de l'histoire fut faite pour madame *du Châtelet*, parce qu'il l'a fait servir d'introduction à l'*Essai sur les mœurs des nations*, composé pour cette dame; mais la Philosophie de l'histoire fut écrite beaucoup plus tard, et parut en 1765. Elle était dédiée à l'impératrice de Russie *Catherine II.*

Voici cette dédicace qui occupait toute une page en lettres majuscules.

A la très-haute et très-auguste princesse *Catherine II.*, impératrice de toutes les Russies, protectrice des arts et des sciences, digne par son esprit de juger des anciennes nations, comme elle est digne de gouverner la sienne. Offert très-humblement par le neveu de l'auteur.

L'auteur a depuis retouché cet ouvrage à différentes époques.

4 AVIS DES EDITEURS.

Ce discours préliminaire a paru absolument nécessaire, pour préserver les esprits bien faits de cette foule de fables absurdes dont on continue encore d'infecter la jeunesse. L'auteur de cet ouvrage a donné ce préservatif, précisément comme l'illustre médecin *Tiffot* ajouta, longtemps après, à son avis au peuple, un chapitre très-utile contre les charlatans. L'un écrivit pour la vérité, l'autre pour la santé.

Un répétiteur du collège Mazarin, nommé *Larcher*, traducteur d'un vieux roman grec, intitulé *Callirrhoe*, et du *Martinus Scriblerus* de *Pope*, fut chargé par ses camarades d'écrire un libelle pédantesque contre les vérités trop évidentes énoncées dans la *Philosophie de l'histoire*. La moitié de ce libelle consiste en bévues, et l'autre en injures, selon l'usage. Comme la *Philosophie de l'histoire* avait été donnée sous le nom de l'abbé *Bazin*, on répondit à l'homme de collège sous le nom d'un neveu de l'abbé *Bazin*; et l'on répondit, comme doit faire un homme du monde, en se moquant du pédant. Les sages et les rieurs furent pour le neveu de l'abbé *Bazin*.

On trouvera la réponse du neveu dans la partie historique de cette édition.

INTRODUCTION. *

CHANGEMENS DANS LE GLOBE.

Vous voudriez que des philosophes eussent écrit l'histoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philosophie. Vous ne cherchez que des vérités utiles, et vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer ensemble : essayons de déterrer quelques monumens précieux sous les ruines des siècles.

Commençons par examiner si le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il est aujourd'hui.

Il se peut que notre monde ait subi autant de changemens que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenses, chargés aujourd'hui de grandes villes et de riches moissons. Il n'y a point de rivage que le temps n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les sables mouvans de l'Afrique septentrionale, et des bords de la Syrie voisins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chose que les sables de la mer qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu à peu retirée ? *Hérodote* qui ne ment pas toujours, nous dit, sans doute, une très-grande vérité, quand il raconte que, suivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes sablonneuses qui sont

* Les notes de l'auteur sont marquées par des lettres, et celles des éditeurs par des chiffres.

6 CHANGEMENS DANS LE GLOBE.

vers la mer Baltique ? Les Cyclades n'attestent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas-fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aisément sous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent.

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Charybde et de Scylla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne semble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Apulie, comme l'antiquité l'a toujours cru ? Le mont Vésuve et le mont Etna ont les mêmes fondemens sous la mer qui les sépare. Le Vésuve ne commença d'être un volcan dangereux, que quand l'Etna cessa de l'être ; l'un des deux soupireux jette encore des flammes quand l'autre est tranquille : une secousse violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe fait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vu, il y a quarante ans, les clochers de dix-huit villages près du Mordick, qui s'élevaient encore au-dessus de ses inondations, et qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de temps ses anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports et qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordâmes du temps des croisades, et qui est actuellement à dix milles au milieu des terres ; la mer se retire tous les jours de Rosette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions ; et s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace, si la septième des Pléiades

CHANGEMENS DANS LE GLOBE. 7

est disparue depuis long-temps , si plusieurs autres se font évanouies aux yeux dans la voie lactée ; devons-nous être surpris que notre petit globe subisse des changemens continuels ?

Je ne prétends pas assurer que la mer ait formé ou même côtoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement de petits testacées qui habitaient des lacs ; et ces lacs qui ont disparu par des tremblemens de terre , se seront jetés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon , les pierres étoilées , les lenticulaires , les judaïques , les glossopètres m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jamais osé penser que ces glossopètres pussent être des langues de chien marin (1), et je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes sont venues déposer leurs *conchas Veneris* sur un rivage , que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus apporter leurs langues. On a osé dire que les mers sans reflux , et les mers dont le reflux est de sept ou huit pieds , ont formé des montagnes de quatre à cinq cents toises de haut ; que tout le globe a été brûlé ; qu'il est devenu une boule de verre. Ces imaginations déshonorent la physique. Une telle charlatanerie est indigne de l'histoire.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain ,

(*) Voyez dans le volume de Physique , l'ouvrage intitulé *Curiosités de la nature* , et les notes des éditeurs à la dissertation sur les changemens arrivés au globe.

8 CHANGEMENS DANS LE GLOBE.

et le chimérique avec le vrai ; nous avons assez de preuves des grandes révolutions du globe , fans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ferait la perte de la terre Atlantique , s'il était vrai que cette partie du monde eût existé. Il est vraisemblable que cette terre n'était autre chose que l'île de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité , oubliée ensuite , et enfin retrouvée au commencement du quinzième siècle de notre Ere vulgaire.

Enfin il paraît évident , par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne , par ces golfes que les irrutions de la mer ont formés , par ces archipels semés au milieu des eaux , que les deux hémisphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté , et qu'ils l'ont regagné de l'autre. Mais la mer ne peut avoir été pendant des siècles sur les Alpes et sur les Pyrénées ! Une telle idée choque toutes les lois de la gravitation et de l'hydrostatique.

DES DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

CE qui est plus intéressant pour nous , c'est la différence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs , les Nègres , les Albinos , les Hottentots , les Lapons , les Chinois , les Américains , soient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui , en passant par Leyde , n'ait vu la partie du *reticulum*

mucosum d'un Nègre disséqué par le célèbre *Ruish*. Tout le reste de cette membrane fut transporté par *Pierre le grand* dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane est noire, et c'est elle qui communique aux Nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu, et permettre à la graisse échappé de ses cellules de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entr'eux et les autres espèces d'hommes des différences prodigieuses. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des Nègres et des Nègresses transportés dans les pays les plus froids, y produisent toujours des animaux de leur espèce, et que les mulâtres ne sont qu'une race bâtarde d'un noir et d'une blanche, ou d'un blanc et d'une noire.

Les Albinos sont à la vérité une nation très-petite et très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique, leur faiblesse ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les Nègres en attrapent quelquefois, et nous les achetons d'eux par curiosité. J'en ai vu deux, et mille Européens en ont vu. Prétendre que ce sont des Nègres nains, dont une espèce de lèpre a blanchi la peau, c'est comme si l'on disait que les noirs eux-mêmes sont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albinos ne ressemble pas plus à un Nègre

10 DIFFERENTES RACES D'HOMMES.

de Guinée qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre : rien d'incarnat, nul mélange de blanc et de brun, c'est une couleur de linge ou plutôt de cire blanchie ; leurs cheveux, leurs sourcils sont de la plus belle et de la plus douce soie ; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puisqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles : et ils n'ont d'homme que la stature du corps, avec la faculté de la parole et de la pensée dans un degré très-éloigné du nôtre. Tels sont ceux que j'ai vus et examinés. (2)

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, et dont la peau lâche et molle tombe du nombril sur les cuisses ; le mamelon noir des femmes Samoyèdes ; la barbe des hommes de notre continent, et le menton toujours imberbe des Américains, sont des différences si marquées, qu'il n'est guère possible d'imaginer que les uns et les autres ne soient pas des races différentes.

Au reste, si l'on demande d'où sont venus les Américains, il faut aussi demander d'où sont venus les habitans des terres Australes, et l'on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège, en a mis aussi en Amérique

(2) Voyez dans l'histoire naturelle de M. de Buffon (supplément, T. IV, p. 559. édition du Louvre) la description d'une Nègresse blanche, amenée en France et née dans nos îles de père et mère noirs. Au reste, ce dernier fait n'est prouvé que par des certificats dont l'autorité, très-respectable dans les tribunaux l'est très-peu en physique.

DIFFERENTES RACES D'HOMMES. II

et sous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres et fait croître de l'herbe.

Plusieurs sçavans ont soupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchans de l'homme, ont péri; les Albinos sont en si petit nombre, si faibles, et si maltraités par les Nègres, qu'il est à craindre que cette espèce ne subsiste pas encore long temps.

Il est parlé de Satyres dans presque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les pays chauds, des singes aient subjugué des filles. *Hérodote* au livre II, dit que pendant son voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès; et il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique, au chap. XVII, de s'unir avec les boucs et avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens aient été communs; et jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci, il est à présumer que des espèces monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables. Mais si elles ont existé, elles n'ont pu influer sur le genre humain; et semblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (si vous faites abstraction de cette ligne de descendans d'*Adam* consacrée par les livres juifs, et si longtemps inconnue;) il est vraisemblable que toutes

12 DIFFERENTES RACES D'HOMMES.

les races humaines ont joui d'une vie à peu-près aussi courte que la nôtre. Comme les animaux, les arbres, et toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée, il est ridicule de nous en excepter.

Mais il faut observer que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions et les maladies des autres climats; et les hommes ayant été plus robustes et plus laborieux dans la simplicité d'un état champêtre pour lequel ils sont nés, ils ont dû jouir d'une santé plus égale, et d'une vie un peu plus longue que dans la mollesse, ou dans les travaux mal-sains des grandes villes. C'est-à-dire, que si dans Constantinople, Paris et Londres, un homme, sur cent mille, arrive à cent années; il est probable que vingt hommes, sur cent mille, atteignaient autrefois cet âge. C'est ce qu'on a observé dans plusieurs endroits de l'Amérique, où le genre humain s'était conservé dans l'état de pure nature.

La peste, la petite vérole, que les caravanes Arabes communiquèrent avec le temps aux peuples de l'Asie et de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainsi le genre humain en Asie, et dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, et plusieurs blessures ne se guérissaient pas à la vérité comme aujourd'hui; mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole et de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre, il est à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouissait

autrefois d'une vie plus saine et plus heureuse que depuis l'établissement des grands empires. Ce n'est pas à dire que les hommes aient jamais vécu trois ou quatre cents ans. C'est un miracle très-respectable dans la Bible, mais par-tout ailleurs c'est un conte absurde.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

PRESQUE tous les peuples, mais sur-tout ceux de l'Asie, comptent une suite de siècles qui nous effraie. Cette conformité entr'eux doit au moins nous faire examiner si leurs idées sur cette antiquité sont destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; on n'y comptait que deux royaumes quand elle fut découverte, et encore dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, et l'est encore, en petites sociétés, à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes, elles se vêtissent de peaux de bêtes dans les climats froids, et vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles pétrissent: elles n'ont point recherché un autre genre de vie parce qu'on ne désire point ce qu'on ne connaît pas. Leur industrie n'a pu aller au-delà de leurs besoins pressans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encore moins avancés que les peuples

de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Cafres, sont plongés dans la même stupidité et y croupiront long-temps.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siècles, pour qu'il se forme une grande société d'hommes rassemblés sous les mêmes lois : il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas si on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris confus; ils ne se feraient entendre que par signes. Un enfant ne parle au bout de quelque temps que par imitation; et il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté, si on laissait passer ses premières années sans dénouer sa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps, pour que des hommes doués d'un talent singulier aient formé et enseigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait et barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir ensuite à l'établissement de quelque société. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier et à prononcer distinctement; tels ont été les Troglo-dytes, au rapport de *Pline*; tels sont encore ceux qui habitent vers le cap de Bonne-Espérance. Mais qu'il y a loin de ce jargon barbare à l'art de peindre ses pensées! la distance est immense.

Cet état de brutes où le genre humain a été long-temps, dut rendre l'espèce très-rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guère suffire à leurs besoins, et ne s'entendant pas ils ne pouvaient se secourir. Les bêtes carnassières ayant plus d'instinct qu'eux, devaient couvrir la terre, et dévorer une partie de l'espèce humaine.

Les hommes ne pouvaient se défendre contre les animaux féroces , qu'en lançant des pierres , et en s'armant de grosses branches d'arbres ; et de-là , peut-être , vint cette notion confuse de l'antiquité , que les premiers héros combattaient contre les lions et contre les sangliers avec des massues.

Les pays les plus peuplés furent sans doute les climats chauds , où l'homme trouva une nourriture facile et abondante dans les cocos , les dattés , les ananas , et dans le riz qui croît de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde , la Chine , les bords de l'Euphrate et du Tigre , étaient très-peuplés , quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux au contraire , il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.

DE LA CONNAISSANCE DE L'ÂME.

QUELLE notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'âme ? celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchisme , ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse , sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. La nature a eu trop de pitié d'eux pour en faire des métaphysiciens ; cette nature est toujours et par-tout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelqu'être supérieur à l'homme , quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit et qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle

de la vie ; et le mot d'*Âme* signifia toujours la vie chez les anciens , soit Syriens , soit Chaldéens , soit Egyptiens , soit Grecs , soit ceux qui vinrent enfin s'établir dans une partie de la Phénicie.

Par quels degrés put-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins , n'en faisaient pas assez pour se tromper en philosophes.

Il se forma , dans la suite des temps , des sociétés un peu policées , dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son père , ou de son frère , ou de sa femme , ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans , et cependant ce mort rongé des vers est toujours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui , qui se promène dans l'air. C'est son âme , son ombre , ses mânes ; c'est une légère figure de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers temps connus , et doit avoir été par conséquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a fallu des forgerons , des charpentiers , des maçons , des laboureurs , avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute

doute précède la métaphysique, de plusieurs siècles.

Remarquons en passant, que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'âme n'était autre chose qu'une image aérienne du corps. *Ulysse* voit dans les enfers des ombres, des mânes; pouvait-il voir des esprits purs?

Nous examinerons dans la suite, comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers, et de l'apothéose des morts; comment ils crurent, ainsi que d'autres peuples, une seconde vie sans soupçonner la spiritualité de l'âme. Au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver du bien et du mal. Et je ne fais si *Platon* n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est-là, peut-être, un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Encore la spiritualité de *Platon* est très-contestée et la plupart des Pères de l'Eglise admirent une âme corporelle, tout Platoniciens qu'ils étaient. Mais nous n'en sommes pas à ces temps si nouveaux, et nous ne considérons le monde que comme encore informe et à peine dégrossi.

DE LA RELIGION DES PREMIERS HOMMES.

LORS QU'APRÈS un grand nombre de siècles, quelques sociétés se furent établies, il est à croire qu'il y eut quelque religion, quelque espèce de culte grossier. Les hommes alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de

E. 22. *Essai sur les mœurs*. T. II. B

l'univers, ces moyens, et ces fins innombrables qui annoncent aux sages un éternel architecte.

La connaissance d'un DIEU formateur, rémunérateur et vengeur, est le fruit de la raison cultivée.

Tous les peuples furent donc, pendant des siècles, ce que sont aujourd'hui les habitans de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs îles, et la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un DIEU unique, ayant tout fait, présent en tous lieux, existant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer Athées dans le sens ordinaire, car ils ne nient point l'Être suprême; ils ne le connaissent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un insecte, les Nègres un serpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou *Manco Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nourrissent; une inondation détruit quelques cabanes; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal? Ce ne peut être un de leurs concitoyens: car tous ont également souffert. C'est donc quelque

puissance secrète; elle les a maltraités, il faut donc l'appaiser. Comment en venir à bout? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être ce serpent; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire; il devient sacré dès-lors; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte et leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître, le Seigneur, le Chef, le Dominant.*

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée, qui s'accroît et se fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Aussi voyons-nous que beaucoup de nations n'ont eu d'autre DIEU que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonai* chez les Phéniciens; *Baal, Melkom, Adad, Sadaï* chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur, le Puissant.*

Chaque état eut donc avec le temps sa divinité tutélaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu; et sans pouvoir imaginer que l'Etat voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi? Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de Maîtres, de

Seigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement et si long-temps répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que, dans des temps très-postérieurs, vous voyez *Homère* faire combattre les dieux de *Troye* contre les dieux des Grecs, sans laisser soupçonner en aucun endroit que ce soit une chose extraordinaire et nouvelle. Vous voyez *Jephthé* chez les Juifs, qui dit aux Ammonites: *Ne possédez-vous pas de droit ce que votre seigneur Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre seigneur Adonai nous a promise.*

Il y a un autre passage non moins fort; c'est celui de *Jérémie*, chap. 49, verset 1, où il est dit: *Quelle raison a eu le seigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad?* Il est clair par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'*Adonai*, reconnaissaient pourtant le seigneur *Melkom* et le seigneur *Chamos*.

Dans le premier chapitre des *Juges*, vous trouverez que *le Dieu de Juda se rendit maître des montagnes, mais qu'il ne put vaincre dans les vallées*. Et au troisième livre des *Rois*, vous trouvez chez les Syriens l'opinion établie que le DIEU des Juifs n'était que le Dieu des montagnes.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux d'*Egyptiens*: je ne dis pas le bœuf *Apis* et le chien *Anubis*, mais *Ammon* et les douze

grands dieux. Les Romains adorèrent tous les dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* et *S^t Etienne* nous assurent que dans le désert, pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Rempham* ou *Kium*, (3.) qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présentèrent aucune offrande au dieu *Adonai*, qu'ils adorèrent depuis. Il est vrai que le Pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophète ne fait mention; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté: il suffit de révéler également *Moïse*, *Jérémie*, *Amos* et *S^t Etienne*, qui semblent se contredire, et que des théologiens concilient.

Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces temps de guerre et de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité, et qui rendent les mœurs, les lois, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouverent très bon que leurs voisins eussent leurs dieux particuliers, et qu'elles imitèrent souvent le culte et les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le

(3) Ou *Réphan*, ou *Chevan*, ou *Kium*, ou *Chlon*, etc. *Amos*, ch. V, 26; Act. VII, 43.

„ Si l'on ne savait, à n'en pouvoir douter, que les Hébreux „ ont adoré les idoles dans le désert, non pas une seule fois, „ mais habituellement et d'une manière persévérante, on „ aurait peine à se le persuader.... C'est cependant ce qui est „ incontestable, d'après le témoignage exprès d'*Amos*, qui „ reproche aux Israélites d'avoir porté dans leur voyage du „ désert la tente du dieu *Moloch*, l'image de leurs idoles et „ l'étoile de leur dieu *Rempham*. ” *Bible de Vence*, *Dissert.* sur l'idolâtrie des Israélites à la tête des prophéties d'*Amos*.

relle des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circoncision des Arabes et des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la distinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc *Hazazel*, la *Vache rousse*. Ils adorèrent souvent le *Baal*, le *Belphegor* de leurs autres voisins; tant la nature et la coutume l'emportent presque toujours sur la loi, sur-tout quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi *Jacob*, petit-fils d'*Abraham*, ne fit nulle difficulté d'épouser deux sœurs, qui étaient ce que nous appelons idolâtres et filles d'un père idolâtre. *Moïse* même épousa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre. *Abraham* était fils d'un idolâtre. Le petit-fils de *Moïse*, *Eléazar*, fut prêtre idolâtre de la tribu de Dan idolâtre.

Ces mêmes Juifs, qui long-temps après crièrent tant contre les cultes étrangers, appelèrent dans leurs livres sacrés l'idolâtre *Nabuchodonosor*, l'oint du Seigneur; l'idolâtre *Cyrus*, aussi l'oint du Seigneur. Un de leurs prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Elisée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remmon*. Mais n'anticipons rien; nous savons assez que les hommes se contredisent toujours dans leurs mœurs et dans leurs lois. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asie, en-deçà de l'Euphrate, adorèrent les astres. Les Chaldéens, avant le premier *Zoroastre*, rendaient hommage

au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asie et dans l'Amérique. Une nation petite et à demi-sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse ? elle augmente le nombre de ses dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isbeth* ou *Isis*, et ils finissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe sont pour la déesse de l'acte du mariage, pour le dieu des latrines. (a) Et cependant *Cicéron* et tous les philosophes, et tous les initiés reconnaissaient un DIEU suprême et tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison, au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long-temps après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un dieu, d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humiliants, mourir et devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations après les révolutions de plusieurs siècles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au genre humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un dieu par ceux qui l'avaient vu tremblér de la fièvre, et aller à la garde-robe ; mais les enthousiastes se

(a) *Dea Pertunda, Deus Stercutius.*

persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un dieu, qu'il était fils d'un dieu : ainsi les dieux firent des enfans dans tout le monde ; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Persée*, *Hercule*, *Castor*, *Pollux* furent fils de dieu ; *Romulus* fils de dieu ; *Alexandre* fut déclaré fils de dieu en Egypte ; un certain *Odin*, chez nos nations du nord, fils de dieu ; *Manco Capac*, fils du soleil au Pérou. L'historien des Mogols *Abulgazi* rapporte qu'une des aïeules de *Gengis*, nommée *Alanku*, étant fille, fut grosse d'un rayon céleste. *Gengis* passa lui-même pour le fils de Dieu : et lorsque le pape *Innocent IV* envoya frère *Ascelin* à *Batoukan*, petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des visirs, lui dit qu'il venait de la part du vicair de Dieu : le ministre répondit, ce vicair ignore-t-il qu'il doit des hommages et des tributs au fils de Dieu le grand *Batoukan* son maître ?

D'un fils de dieu à un dieu, il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de son père ; ainsi des temples furent élevés, avec le temps, à tous ceux qu'on avait supposé être nés du commerce surnaturel de la divinité avec nos femmes et avec nos filles.

On pourrait faire des volumes sur ce sujet ; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots, c'est que le gros du genre humain a été et sera très-long-temps insensé et imbécille ; et que
peut.

peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes, et mettre de la raison dans la folie.

DES USAGES ET DES SENTIMENS COMMUNS
A PRESQUE TOUTES LES NATIONS AN-
CIENNES.

LA nature étant par-tout la même, les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités et les mêmes erreurs dans les choses qui tombent le plus sous les sens, et qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas et les effets du tonnerre au pouvoir d'un être supérieur habitant dans les airs. Les peuples voisins de l'Océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cause de tout ce qui arrivait au monde dans le temps de ses différentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses, presque tous se tournèrent vers l'orient, ne songeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident; et rendant tous une espèce d'hommage au soleil qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le serpent dut leur paraître doué d'une intelligence supérieure, parce que voyant muer quelquefois sa peau, ils durent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc, en changeant de peau, se maintenir toujours dans sa jeunesse; il était donc immortel. Aussi fut-il en Égypte, en Grèce, le symbole de l'immortalité. Les gros serpents qui se trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher:

T. 22. *Essai sur les mœurs*. T. I. C

on pensa bientôt qu'ils gardaient des trésors. Ainsi un serpent gardait les pommes d'or hespérides ; un autre veillait autour de la toison d'or ; et dans les mystères de *Bacchus* on portait l'image d'un serpent qui semblait garder une grappe d'or.

Le serpent passait donc pour le plus habile des animaux ; et de-là cette ancienne fable Indienne, que Dieu ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui assurait une vie saine et longue, que l'homme chargea son âne de ce présent divin, mais qu'en chemin, l'âne ayant eu soif, le serpent lui enseigna une fontaine, et prit la drogue pour lui tandis que l'âne buvait ; de sorte que l'homme perdit l'immortalité par sa négligence, et le serpent l'acquitt par son adresse. De-là enfin tant de contes d'ânes et de serpens.

Ces serpens faisaient du mal ; mais comme ils avaient quelque chose de divin, il n'y avait qu'un dieu qui eût pu enseigner à les détruire. Ainsi le serpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainsi *Ophionée* le grand serpent fit la guerre aux dieux long-temps avant que les Grecs eussent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécyde* prouve que cette fable du grand serpent ennemi des dieux était une des plus anciennes de la Phénicie. Et cent siècles avant *Phérécyde*, les premiers brachmanes avaient imaginé que DIEU envoya un jour sur la terre une grosse couleuvre qui engendra dix mille couleuvres, lesquelles furent autant de péchés dans les cœurs des hommes.

Nous avons déjà vu que les songes, les rêves durent introduire la même superstition dans toute

la terre. Je suis inquiet pendant la veille de la santé de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon sommeil; ils meurent quelques jours après: il n'est pas douteux que les dieux ne m'aient envoyé ce songe véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'est un rêve trompeur que les dieux m'ont député. Ainsi dans *Homère*, *Jupiter* envoie un songe trompeur à *Agamemnon*, chef des Grecs. Ainsi, (au troisième livre des Rois; chap. XXII) le Dieu qui conduit les Juifs envoie un esprit malin pour mentir dans la bouche des prophètes, et pour tromper le roi *Achab*.

Tous les songes vrais ou faux viennent du ciel. Les oracles s'établissent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des Mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison. Si le mari vit, la femme garde le silence; s'il meurt, elle crie par toute la ville, que le Mage qui a prédit cette mort est un prophète divin. Il se trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédissent l'avenir, et qui découvrent les choses les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *Voyans* chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon*, au rapport même de *Joseph*, dans son discours contre *Apion*.

Il y avait des *Voyans* en Chaldée, en Syrie. Chaque temple eut ses oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un si grand crédit, que *Rollin* dans son Histoire Ancienne répète les oracles rendus par *Apollon* à *Crésus*. Le dieu devine que le roi fait

cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, et lui répond que son règne finira quand un mulet fera sur le trône des Perses. *Rollin* n'examine point si ces prédictions, dignes de *Nostradamus*, ont été faites après coup. Il ne doute pas de la science des prêtres d'*Apollon*, et il croit que DIEU permettait qu'*Apollon* dit vrai. C'était apparemment pour confirmer les païens dans leur religion.

Une question plus philosophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées, depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, se sont accordées, c'est l'origine du bien et du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations durent se faire la question que nous faisons tous dès l'âge de quinze ans : Pourquoi y a-t-il du mal sur la terre ?

On enseigna dans l'Inde qu'*Adimo*, fils de *Brama*, produisit les hommes justes par le nombril du côté droit, et les injustes du côté gauche; et que c'est de ce côté gauche que vint le mal moral et le mal physique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Osiris*. Les Persans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait pondu *Oromase*, et y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs : c'est la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en arabe, puisque les traductions hébraïque et grecque ont conservé plusieurs termes arabes. Ce livre, qui est d'une très-haute antiquité, représente le *Satan*, qui est l'*Ariman* des Perses et le *Typhon* des Egyptiens, se promenant dans toute

la terre, et demandant permission au Seigneur d'affliger *Job*. *Satan* paraît subordonné au Seigneur; mais il résulte que *Satan* est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies et de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de peuples, sans le savoir, étaient d'accord sur la croyance de deux principes, et que l'univers alors connu était en quelque sorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société? et où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fit pas sentir des remords? L'eau lavait les souillures du corps et des vêtemens, le feu purifiait les métaux; il fallait bien que l'eau et le feu purifiasent les âmes. Aussi n'y eut-il aucun temple sans eaux et sans feux salutaires.

Les hommes se plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, et dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait pas dans le Nil, c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongaient dans de larges cuves, et y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains sacrés, comme des feux sacrés, symboles universels chez tous les hommes de la pureté des âmes. Enfin, les superstitions paraissent établies chez toutes les nations, excepté chez les Lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

ENTENDEZ-VOUS par *Sauvages* des rustres vivans dans des cabanes avec leurs femelles et quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connaissant que la terre qui les nourrit, et le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillemens grossiers; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes; ayant peu d'idées et par conséquent peu d'expressions; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front; se rassemblant certains jours dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux et qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, et s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, et à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, sur-tout, que les peuples du Canada et les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hotentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin; et cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique et d'Afrique sont libres, et nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus sauvages d'Amérique sont des

souverains, qui reçoivent des ambassadeurs de nos colonies transplantées auprès de leur territoire par l'avarice et par la légèreté. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent, ils font des traités; ils se battent avec courage, et parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les Grands Hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef de Canadiens à qui une nation Européenne proposait de lui céder son patrimoine? *Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensevelis: dirons-nous aux ossemens de nos peres, levez-vous, et venez avec nous dans une terre étrangère?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, et des Sybarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errans dans les forêts: *Silvatici*, *Selvaaggi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils ni leurs pères; vivans en brutes, sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, et que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos pères soit dans la nature humaine.

Nous sommes, si je ne me trompe, au premier rang (s'il est permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les four-

mis, les castors, les oies, les poules, les moutons, etc. Si l'on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, et que celles qui travaillent en société dans la ruche ont dégénéré ?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésistible auquel il obéit nécessairement ? Qu'est-ce que cet instinct ? l'arrangement des organes dont le jeu se déploie par le temps. Cet instinct ne peut se développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude. (b)

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce ? L'oiseau fait son nid, comme les autres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé ? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnassiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en

- (b) Leur pouvoir est constant, leur principe est divin,
 Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce ;
 Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
 Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu le jour,
 Sans plumes dans son nid, peut-il sentir l'amour ?
 Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?
 Les insectes changeans qui nous filent la soie,
 Les essaims bourdonnans de ces filles du ciel
 Qui pétrissent la cire et composent le miel,
 Si tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
 Tout s'accroît par le temps, tout mûrit avec l'âge.
 Chaque être a son objet, et dans l'instant marqué
 Marche, et touche à son but par le ciel indiqué.

Poème de la loi naturelle, seconde partie.

société ? et s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour et tant d'autres, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire ? Il est perfectible ; et de-là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection ?

Tous les hommes vivent en société : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? n'est-ce pas comme si l'on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra-comiques et des couvens de religieuses. Mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagnie de son plaisir, dans ses enfans, dans ses petits-fils, dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société ; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, et vivans comme des brutes ; mais on y a trouvé aussi des moutons et des oies ; cela n'empêche pas que les oies et les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des fakirs dans les Indes qui vivent seuls, chargés de chaînes. Oui; et ils ne vivent ainsi qu'afin que les passans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font, par un fanatisme rempli de vanité, ce que font nos mendiants des grands chemins, qui s'estropient pour attirer la compassion. Ces excréments de la société humaine font seulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette société.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siècles, comme font encore aujourd'hui une infinité de payfans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les blaireaux et les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens secrets, par quel instinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille sans le secours des arts, et sans avoir encore formé un langage? C'est par sa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'est par l'attachement qu'un Morlaque, un Islandais, un Lapon, un Hottentot sent pour sa compagne, lorsque son ventre grossissant lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui; c'est par le besoin que cet homme et cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né, par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend nécessairement d'obéir au père et à la mère, par les secours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou six ans, par les nouveaux enfans que font cet homme et cette femme; c'est

enfin parce que dans un âge avancé ils voient avec plaisir leurs fils et leurs filles faire ensemble d'autres enfans qui ont le même instinct que leurs pères et leurs mères.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, et cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles sauvages et barbares? elles seront sans doute très-longtemps sans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris et par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des Sauvages, à prendre ce mot dans ce sens; c'est-à-dire qu'il y aura eu longtemps des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres et de grosses branches d'arbres; se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espèce, et enfin d'animaux même.

Il y a dans l'homme un instinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets, dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par les habitans des montagnes du Tirol et des Vosges, qui étonnent les savans. Le paysan le plus ignorant fait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance faisant équilibre est au poids, comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait fallu que cette connaissance précédât l'usage des leviers, que de

siècles se seraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place !

Proposez à des enfans de sauter un fossé ; tous prendront machinalement leur secousse, en se retirant un peu en arrière, et courront ensuite. Ils ne savent pas assurément que leur force en ce cas est le produit de leur masse multipliée par leur vitesse.

Il est donc prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la morale. Nous avons tous deux sentimens qui sont le fondement de la société, la commisération et la justice. Qu'un enfant voie déchirer son semblable, il éprouvera des angoisses subites ; il les témoignera par ses cris et par ses larmes ; il secourra, s'il peut, celui qui souffre.

Demandez à un enfant sans éducation, qui commencera à raisonner et à parler, si le grain qu'un homme a semé dans son champ lui appartient, et si le voleur qui en a tué le propriétaire a un droit légitime sur ce grain ; vous verrez si l'enfant ne répondra pas comme tous les législateurs de la terre.

DIEU nous a donné un principe de raison universelle, comme il a donné des plumes aux oiseaux et la fourrure aux ours ; et ce principe est si constant, qu'il subsiste malgré toutes les passions qui le combattent ; malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le sang ; malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir dans la superstition. C'est ce qui fait que le peuple le plus grossier juge toujours très-bien à la longue des lois qui le gouvernent,

parce qu'il sent si ces lois sont conformes ou opposées aux principes de commisération et de justice qui sont dans son cœur.

Mais avant d'en venir à former une société nombreuse, un peuple, une nation, il faut un langage; et c'est le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ferait jamais parvenu. On aura sans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers besoins; ensuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétés; les mères sur-tout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été composé de monosyllabes, comme plus aisés à former et à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conservé quelque chose de leur premier langage, expriment encore par des monosyllabes les choses les plus familières et qui tombent le plus sous nos sens: presque tout le chinois est fondé encore aujourd'hui sur des monosyllabes.

Consultez l'ancien Tudesque, et tous les idiomes du Nord; vous verrez à peine une chose nécessaire et commune exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe. *Sonn*, le soleil; *Mond*, la lune; *Zé*, la mer; *Flus*, fleuve; *Man*, l'homme; *Kopf*, la tête; *Baum*, un arbre; *Drink*, boire; *Marsch*, marcher; *Schlaf*, dormir, etc.

C'est avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules et de la Germanie, et dans tout le Septentrion. Les Grecs et les Romains

n'eurent des mots plus composés que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des temps ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances *je voudrais, j'aurais voulu* ; les choses positives, les choses conditionnelles ?

Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées qu'on soit parvenu avec le temps à rendre sensibles par des mots composés, ces opérations secrètes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le présent et le futur. La langue franque, si commune dans les échelles du Levant, est réduite encore à cette indigence. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la perfection.

DE L'AMERIQUE.

SE peut-il qu'on demande encore d'où sont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? On doit assurément faire la même question sur les nations des terres Australes. Elles sont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Christophe Colomb*, que ne le sont les îles Antilles. On a trouvé des hommes et des animaux par-tout où la terre est habitable ; qui les y a mis ? On l'a déjà dit ; c'est celui qui fait croître l'herbe des champs : et on ne devait pas être plus surpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il est assez plaissant que le jésuite *Lasfiteau* prétende, dans sa préface de l'*histoire des Sauvages Américains*, qu'il n'y a que des athées qui puissent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît sous le nom d'île Atlantique. Les îles du Cap-Verd y sont sous le nom de Gorgades ; les Caraïbes sous celui d'îles Hespérides. Tout cela n'est pourtant fondé que sur l'ancienne découverte des îles Canaries et probablement de celle de Madère, où les Phéniciens et les Carthaginois voyagèrent ; elles touchent presque à l'Afrique, et peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

Laissons le père *Lasfiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, et sur-tout parce que les femmes caraïbes faisaient la cuisine de leurs maris ainsi que les femmes cariennes ; laissons-le supposer que les Caraïbes ne naissent rouges, et les négresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers pères de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les négresses voyant leurs maris teints en noir, en eurent l'imagination si frappée, que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes caraïbes, qui, par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrés par l'adresse qu'avait eue ce patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée ; ces branches paraissant à peu-près de deux couleurs, donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du temps de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si l'on avait demandé au gendre de *Laban* pourquoi ses brebis, voyant toujours de l'herbe, ne faisaient pas des agneaux verts, il aurait été bien embarrassé.

Enfin *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs; et voici ses raisons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers Grecs allaient à la chasse, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des forciers. On danfait dans les fêtes de la Grèce, on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes.

On peut faire sur les nations du nouveau monde une réflexion que le père *Lafiteau* n'a point faite; c'est que les peuples éloignés des tropiques ont toujours été invincibles; et que les peuples plus rapprochés des tropiques ont presque tous été soumis à des monarques. Il en fut long-temps de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soient allés jamais subjuguier le Mexique, comme les Tartares se sont répandus dans l'Asie et dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe et l'Asie; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très-malsain; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons: les flèches trempées dans les sucres de ces herbes venimeuses, font des plaies toujours mortelles. La Nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes

de

de l'ancien monde. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les observations physiques qu'on peut faire sur cette quatrième partie de notre univers, si long-temps inconnue, la plus singulière, peut-être, c'est qu'on n'y trouve qu'un seul peuple qui ait de la barbe; ce sont les Esquimaux. Ils habitent au nord vers le cinquantedeuxième degré, où le froid est plus vif qu'au soixante et sixième de notre continent. Leurs voisins sont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes absolument différentes, à côté l'un de l'autre, supposé qu'en effet les Esquimaux soient barbus. Mais de nouveaux voyageurs disent que les Esquimaux sont imberbes, que nous avons pris leurs cheveux crasseux pour de la barbe. A qui croire? (4)

Vers l'isthme de Panama, est la race des Dariens presque semblables aux Albinos, qui fuit la lumière et qui végète dans des cavernes; race faible, et par conséquent en très-petit nombre.

Les lions de l'Amérique sont chétifs et poltrons; les animaux qui ont de la laine y sont grands et si vigoureux qu'ils servent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y sont dix fois au moins plus

(4) Il paraît qu'il existe réellement en Amérique une petite peuplade d'hommes barbus. Mais les Irlandais avaient navigué en Amérique long-temps avant *Christophe Colomb*, et il est possible que cette peuplade d'hommes barbus soit un reste de ces navigateurs Européens.

Carver, qui a voyagé dans le nord de l'Amérique pendant les années 1766, 1767, 1768, prétend, dans son ouvrage imprimé en 1778, que les sauvages de l'Amérique ne sont imberbes que parce qu'ils s'épilent. Voyez *Carver's Travel*, page 224; l'auteur parle comme témoin oculaire.

T. 22. *Essai sur les mœurs*. T. I. D

larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de cette terre ne sont pas celles de notre hémisphère. Ainsi tout est varié ; et la même providence qui a produit l'éléphant , le rhinocéros et les nègres , a fait naître dans une autre monde des originaux , des condors , des animaux à qui on a cru long-temps le nombril sur le dos , et des hommes d'un caractère qui n'est pas le nôtre.

DE LA THÉOCRATIE.

IL semble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une espèce de théocratie. Commencez par l'Inde , vous y voyez les Brames long-temps souverains ; en Perse , les Mages ont la plus grande autorité. L'histoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable ; mais il en résulte toujours que c'était un Mage qui était sur le trône de *Cyrus*. Plusieurs prêtres d'Egypte prescrivaient aux rois jusqu'à la mesure de leur boire et de leur manger , élevaient leur enfance , et les jugeaient après leur mort , et souvent se faisaient rois eux-mêmes.

Si nous descendons aux Grecs , leur histoire , toute fabuleuse qu'elle est , ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calthas* avait assez de pouvoir dans l'armée , pour sacrifier la fille du roi des rois ?

Descendez encore plus bas , chez des nations sauvages postérieures aux Grecs ; les Druides gouvernaient la nation gauloise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades un peu fortes (c) , on ait eu

(c) On entend par premières peuplades, des hommes rassemblés au nombre de quelques milliers après plusieurs révolutions de ce globe.

d'autre gouvernement que la théocratie ; car dès qu'une nation a choisi un dieu tutélaire , ce dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu ; ils le font donc toujours parler ; ils débitent ses oracles , et c'est par un ordre exprès de dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre. Quel père , quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel , si l'on n'avait pas été certain que le dieu du pays ordonnait ce sacrifice ?

Non-seulement la théocratie a long-temps régné , mais elle a poussé la tyrannie aux plus horribles excès où la démence humaine puisse parvenir ; et plus ce gouvernement se disait divin , plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés , je ne vois guère que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens États connus qui n'ait pas été soumis au sacerdoce ; car les Japonais étaient sous les lois d'un prêtre , six cents ans avant notre ère. Presque par-tout ailleurs , la théocratie est si établie , si enracinée , que les premières histoires sont celles des dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les dieux , disaient les

peuples de Thèbes et de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde; *Sammonocodom* à Siam; le dieu *Adad* gouverna la Syrie; la déesse *Cybele* avait été souveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Grèce et d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables; c'est par-tout une confuse idée chez les hommes que les dieux sont autrefois descendus sur la terre.

DES CHALDÉENS.

LES Chaldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Chaldéens; elle se trouve dans les dix-neuf cents trois ans d'observations célestes, envoyées de Babylone par *Callisthène* au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant notre Ere vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au temps où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la *Vulgate*, des *Samaritains* et des *Septante*, que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toujours les faibles tâtonnemens de notre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle*, disent que du temps d'un roi chaldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre

et l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Chaldéens n'auraient pu favoir que par la révélation, qu'un pareil fléau eût submergé toute la terre habitable. Encore une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Chaldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre ère, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver une partie du véritable système de notre univers; notion étonnante, à laquelle les Chaldéens étaient enfin parvenus. *Aristarque* de Samos nous apprend que les sages de Chaldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire, qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient; qu'ils fesaient rouler la terre et les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent (5).

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cents ans, eût pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux, et qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Chaldéens comptaient quatre cents soixante et dix mille ans; encore cette connaissance du vrai système du monde ne fut en Chaldée que le partage du petit nombre des philosophes. C'est le sort de toutes les grandes vérités; et les Grecs, qui vinrent ensuite, n'adoptèrent que le système commun, qui est le système des enfans.

(5) Voyez l'article *système*, dans le *Dict. philosophique*.

(d) Quatre cents soixante et dix mille ans, c'est beaucoup pour nous autres qui sommes d'hier; mais c'est bien peu de chose pour l'univers entier. Je fais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en est moqué, qu'il est exorbitant, et que sur-tout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à *Sanchoiatbon* et à *Bérose*; mais, encore une fois, il est impossible (humainement parlant) que les hommes soient parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le second, de former un langage; ce qui demande certainement un espace de temps très-considérable. Le troisième,

(d) Notre sainte religion, si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la vulgate, ou environ sept mille suivant les *Septante*. Les interprètes de cette religion ineffable nous enseignent qu'*Adam* eut la science infuse, et que tous les arts se perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'est là en effet le sentiment de l'église, nous l'adoptons d'une foi ferme et constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte église qui est infallible. C'est vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs si respectable par sa vertu, sa valeur et sa science, dit dans son discours censuré par le grand et modéré *S. Cyrille*, que soit qu'*Adam* eût la science infuse ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la science du bien et du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de se perfectionner dans la science infuse, s'il l'avait, et de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On fait avec quelle sagesse *S. Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot, nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choses sacrées. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

de se bâtir quelques buttes; le quatrième de se vêtir. Ensuite pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de hasards heureux, tant d'industrie, tant de siècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en font venus à bout. Quel faut de cet état à l'astronomie!

Long-temps les Chaldéens gravèrent leurs observations et leurs lois sur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans; usage que les Egyptiens connurent après plusieurs siècles. L'art de transmettre ses pensées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Asie.

Il est à croire qu'autant où les Chaldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à se servir de l'alphabet. Comment faisait-on auparavant, dira-t-on? comme on fait dans mon village, et dans cent mille villages du monde, où personne ne fait ni lire ni écrire, et cependant où l'on s'entend fort bien; où les arts nécessaires sont cultivés, et même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immense et superbe. Mais qui a bâti cette ville? je n'en fais rien. Est-ce *Sémiramis*? est-ce *Bélus*? est-ce *Nabonassar*? Il n'y a peut-être jamais eu dans l'Asie ni de femme appelée *Sémiramis*, ni d'homme appelé *Bélus*. (e) C'est comme si nous donnions à des villes grecques les noms d'*Armagnac* et d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les

(e) *Bel* est le nom de Dieu.

terminaïsons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms asiatiques. De plus, l'histoire de *Sémiramis* ressemble en tout aux contes orientaux.

Nabonassar, ou plutôt *Nabon-assor*, est probablement celui qui embellit et fortifia Babylone, et en fit à la fin une ville si superbe. Celui-là est un véritable monarque, connu dans l'Asie par l'ère qui porte son nom. Cette ère incontestable ne commence que 747 ans avant la nôtre : ainsi elle est très-moderne par rapport au nombre des siècles nécessaire pour arriver jusqu'à l'établissement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babylone, qu'elle existait long-temps avant *Nabonassar*. C'est la ville du père *Bel*. *Bab* signifie père en chaldéen, comme l'avoue d'*Herbelot*. *Bel* est le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que sous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou selon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu probablement plus de *Ninus* fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babylone. Nul prince asiatique ne porta un nom en *us*.

Il se peut que la circonférence de Babylone ait été de vingt-quatre de nos lieues moyennes ; mais qu'un *Ninus* ait bâti sur le Tigre, si près de Babylone, une ville appelée Ninive, d'une étendue aussi grande ; c'est ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puissans empires qui subsistaient à la fois, celui de Babylone, celui d'Assyrie ou de Ninive, et celui de Syrie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable ; c'est
comme

comme si l'on disoit qu'il y avoit à la fois dans une partie de la Gaule trois puissans empires, dont les capitales, Paris, Soissons et Orléans, avoient chacune vingt-quatre lieues de tour.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babylone et d'Assyrie. Plusieurs savans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Assyrie et la Chaldée n'étoient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un résidant à Babylone, l'autre à Ninive; et ce sentiment raisonnable peut être adopté, jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation, c'est cette fameuse tour élevée pour observer les astres. Presque tous les commentateurs ne pouvant contester ce monument, se croient obligés de supposer que c'étoit un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne fait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; est-ce la lune? est-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici là. Voulaient-ils seulement élever une tour un peu haute? Il n'y a là ni aucun mal ni aucune difficulté, supposé qu'on ait beaucoup d'hommes, beaucoup d'instrumens et de vivres.

La tour de Babel, la dispersion des peuples, la confusion des langues sont des choses, comme on fait, très-respectables, auxquelles nous ne touchons point. Nous ne parlons ici que de l'observatoire, qui n'a rien de commun avec les histoires juives.

T. 22. *Essai sur les mœurs.* T. I. E

Si *Nabonassar* éleva cet édifice, il faut au moins avouer que les Chaldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez ensuite combien de siècles exige la lenteur de l'esprit humain, pour en venir jusqu'à ériger un tel monument aux sciences.

Ce fut en Chaldée, et non en Egypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me semble, trois preuves assez fortes; la première, que les Chaldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la seconde, que les signes du Zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie, et non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'Avril, puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent; ils ne pouvaient, au mois que nous nommons *Août*, figurer un signe par une fille chargée d'épis de bled, puisque ce n'est pas en ce temps qu'ils font la moisson. Ils ne pouvaient figurer janvier par une cruche d'eau, puisqu'il pleut très-rarement en Egypte, et ja mais au mois de janvier. (6) La

(6) Les points équinoxiaux répondent successivement à tous les lieux du zodiaque, et leur révolution est d'environ 26000 ans. Il est clair que ces points se trouvaient dans la balance ou dans les gémeaux à l'époque où l'on a donné des noms aux signes; en effet, ils sont les seuls qui présentent un emblème de l'égalité des nuits et des jours. Mais en supposant les points équinoxiaux placés dans une de ces constellations, il reste quatre combinaisons également possibles, puisqu'on peut supposer également, soit l'équinoxe du printemps, soit l'équinoxe de l'automne, dans le signe de la balance ou dans celui des gémeaux. Supposons 1°. que l'équinoxe du printemps soit dans la balance; le solstice d'été sera, dans le capricorne, celui d'hiver dans le cancer,

troisième raison, c'est que les signes anciens du Zodiaque chaldéen étaient un des articles de leur

et l'équinoxe d'automne dans le bélier. Supposons 2°. que l'équinoxe d'automne soit dans la balance; le solstice d'été sera dans le cancer, celui d'hiver dans le capricorne, et l'équinoxe du printemps dans le bélier. Supposons 3°. que l'équinoxe du printemps soit dans les gémeaux; le solstice d'été sera dans la vierge, celui d'hiver dans les poissons, et l'équinoxe d'automne dans le sagittaire. Supposons enfin que l'équinoxe d'automne soit dans les gémeaux; le solstice d'été sera dans les poissons, le solstice d'hiver dans la vierge, et l'équinoxe du printemps dans le sagittaire.

Si nous examinons ensuite ces quatre hypothèses, nous trouverons d'abord un degré de probabilité en faveur des deux premiers: en effet, dans ces deux hypothèses les solstices ont pour signes le capricorne et le cancer, un animal qui grimpe et un qui marche à reculons; symboles naturels du mouvement apparent du soleil: et les deux dernières hypothèses n'ont pas cet avantage. En comparant ensuite les deux premières, nous observerons que la balance paraît devoir plus naturellement être supposée le signe du printemps: 1°. parce que le signe de cet équinoxe, regardé par tout comme le premier de l'année, doit avoir porté de préférence l'emblème de l'égalité; 2°. parce que le capricorne, animal qui cherche les lieux élevés, paraît le signe naturel du mois où le soleil est plus élevé; et que le cancer, quoiqu'il puisse être regardé comme un symbole de l'un ou de l'autre solstice, paraît plus propre encore à désigner le solstice d'hiver. Or, si nous préférons la première hypothèse, la capricorne répond à juillet; les mois d'août et de septembre, temps de l'inondation du Nil, répondent au verseau et aux poissons, signes aquatiques; le Nil se retire en octobre, dont le bélier est le signe, parce qu'alors les troupeaux commencent à sortir; on cultive en novembre sous le signe du taureau, et l'on recueille en mars sous le signe de la moissonneuse. Il suffit donc pour pouvoir accorder avec le climat de l'Égypte les noms des douze signes du zodiaque, que ces noms leur aient été donnés lorsque l'équinoxe du printemps se trouvait au signe de la balance; c'est-à-dire, qu'il faut reculer d'environ treize mille ans l'invention de l'astro-

religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend *Diodore* de Sicile au livre II. Cette religion des anciens Chaldéens était le *Sabisme*, c'est-à-dire, l'adoration d'un DIEU suprême, et la vénération des astres et des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord, tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve, dans son neuvième livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Chaldéens, et non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Chaldée, et non pas l'Egypte, comme le berceau de cette science ; de forte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin :

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

DES BABYLONIENS DEVENUS PERSANS.

A l'orient de Babylone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent leurs armes et leur religion à Babylone, lorsque *Koresb*, que nous appelons *Cyrus*, prit cette ville avec le secours des Mèdes établis au nord de la Perse. Nous avons deux fables principales sur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, et celle de *nomie*. Ce système, le plus naturel de tous ceux qui ont été imaginés jusqu'ici, le seul qui s'accorde avec les monumens, et qui explique les fables de la manière la moins précaire, est dû à M. D. P.

Xénophon, qui se contredisent en tout, et que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote suppose un roi Mède; c'est-à-dire, un roi des pays voisins de l'Hyrkanie, qu'il appelle *Astyage*, d'un nom grec. Cet Hyrcanien *Astyage* commande de noyer son petit-fils *Cyrus* au berceau, parce qu'il a vu en songe sa fille *Mandane*, mère de *Cyrus*, *pisser si copieusement qu'elle inonda toute l'Asie*. Le reste de l'aventure est à peu près dans ce goût; c'est une histoire de *Gargantua* écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à peu près semblable à notre *Télémaque*. Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle et vigoureuse de son héros, que les Mèdes étaient des voluptueux, plongés dans la mollesse. Tous ces peuples voisins de l'Hyrkanie, que les Tartares, alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sybarites?

Tout ce qu'on peut affirmer de *Cyrus*, c'est qu'il fut un grand conquérant, par conséquent un fléau de la terre. Le fond de son histoire est très-vrai; les épisodes sont fabuleux: il en est ainsi de toute histoire.

Rome existait du temps de *Cyrus*: elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, et pillait tant qu'elle pouvait ses voisins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, et l'aventure de *Lucrèce*, et le bouclier descendu du ciel, et la pierre coupée avec un rasoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babylonie et ailleurs; mais, humainement parlant, on

pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût descendu du ciel pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hyrcanie, afin de le faire payer de quelque argent, et de chasser le diable *Asmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie et la mort de *Cyrus*; mais je remarquerai que les Parfis ou Perfes prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait six mille ans, un ancien *Zerdust*, un prophète, qui leur avait appris à être justes et à révéler le soleil, comme les anciens Chaldéens avaient révéler les étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perfes et ces Chaldéens fussent si justes, et de déterminer précisément en quel temps vint leur second *Zerdust*, qui rectifia le culte du soleil et leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du soleil et des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parfis, dispersés aujourd'hui dans l'Asie, révèrent comme leur Bible. Ce livre est très-ancien, mais moins que ceux des Chinois et des Brame; on le croit même postérieur à ceux de *Sanctioniathon* et des cinq *Kings* des Chinois: il est écrit dans l'ancienne langue sacrée des Chaldéens; et M. *Hyde*, qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous aurait procuré celle du *Zend*, s'il avait pu subvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend*, qui est le catéchisme des Parfis. J'y vois que ces Parfis croyaient depuis long-temps un Dieu, un Diable,

une résurrection, un paradis, un enfer. Ils sont les premiers, sans contredit, qui ont établi ces idées; c'est le système le plus antique, et qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siècles, puisque les Pharisiens chez les Juifs ne soutinrent hautement l'immortalité de l'ame, et le dogme des peines et des récompenses après la mort, que vers le temps des Asmonéens.

Voilà, peut-être; ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde. Voilà une religion utile, établie sur le dogme de l'immortalité de l'ame et sur la connaissance de l'Etre créateur. Ne cessons point de remarquer par combien de degrés il fallut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel système. Remarquons encore que le baptême (l'immersion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps) est un des préceptes du *Zend*. (Porte 251.) La source de tous les rites est venue, peut-être, des Persans et des Chaldéens jusqu'aux extrémités de la terre.

Je n'examine point ici pourquoi et comment les Babyloniens eurent des dieux secondaires en reconnaissant un DIEU souverain. Ce système, ou plutôt ce cahos, fut celui de toutes les nations. Excepté dans les tribunaux de la Chine, on trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les lois, dans les cultes, dans les usages. L'instinct, plus que la raison, conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, et on la déshonore. Les Perses révèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de

Perfépolis: mais auffi on voit dans ces figures les fymboles de l'immortalité; on y voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des ailes, fymboles de l'émigration d'une vie paffagère à la vie immortelle.

Paflons aux ufages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce, dans fon premier livre, que toutes les Babylo-niennes étaient obligées par la loi de fe prostituer une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. (7) Je m'étonne encore plus que dans toutes les hiftoires faites pour l'instruction de la jeunefle, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête et une belle dévotion, que de voir accourir dans une églife des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs et d'ânes, et de les voir defcendre de leurs montures pour foucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé? Eft-il poffible que les magiftrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police? que

(7) De très-profonds érudits ont prétendu que le marché fe faisoit bien dans le temple, mais qu'il ne fe confommoit que dehors. *Strabon* dit en effet, qu'après s'être livrée à l'étranger hors du temple, la femme retournoit chez elle. Où donc fe confommoit cette cérémonie religieufe? Ce n'était ni chez la femme, ni chez l'étranger, ni dans un lieu profane où le mari, et peut-être un amant de la femme, qui auraient eu le malheur d'être philofophes et d'avoir des doutes fur la religion de Babylone, euflent pu troubler cet acte de piété. C'était donc dans quelque lieu voifin du temple deftiné à cet ufage, et confacré à la déefle. Si ce n'était point dans l'églife, c'était au moins dans la facriftie.

les maris aient consenti de prostituer leurs femmes ? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palefreniers de l'Asie ? Ce qui n'est pas dans la nature n'est jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Cassius*, qui assure que les graves sénateurs de Rome proposèrent un décret, par lequel *César*, âgé de cinquante-sept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui, en compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir, ou qu'*Hérodote* a débité des fables ridicules, ou plutôt que son texte a été corrompu, et qu'il n'a voulu parler que des courtisanes établies dans toutes les grandes villes, et qui, peut-être alors, attendaient les passans sur les chemins ?

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ! (8) La pédérastie, au contraire, était expressément défendue dans le livre du *Zend*, et c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du *Zend*, le *Sadder*, où il est dit, (Porte 9.) *qu'il n'y a point de plus grand péché.* (f)

(8) Voyez la *défense de mon oncle*.

Voyez aussi une note sur l'article *amour socratique*, dans le *Dictionnaire philosophique*.

(f) Voyez les réponses à celui qui a prétendu que la prostitution était une loi de l'Empire des Babyloniens, et que la pédérastie était établie en Perse dans le même temps. On ne peut guère pousser plus loin l'opprobre de la littérature, ni plus calomnier la nature humaine.

Strabon dit que les Perfes épouſaient leurs mères ; mais quels ſont ſes garans ? des oui-dire , des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle* :

Nam Magus ex matre et nato naſcatur oportet. *

Tout Mage doit naître de l'inceſte d'une mère et d'un fils.

Une telle loi n'eſt pas croyable ; une épigramme n'eſt pas une preuve. Si l'on n'avait pas trouvé de mères qui vouluſſent coucher avec leurs fils , il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perſes. La religion des Mages , dont le grand objet était la population , devait plutôt permettre aux pères de ſ'unir à leurs filles , qu'aux mères de coucher avec leurs enfans , puisſqu'un vieillard peut engendrer , et qu'une vieille n'a pas cet avantage.

Que de ſottifeſ n'avons-nous pas dites ſur les Turcs ? les Romains en diſaient davantage ſur les Perſes.

En un mot , en liſant toute hiſtoire , ſoyons en garde contre toute fable.

DE LA SYRIE.

JE vois , par tous les monumens qui nous reſtent , que la contrée qui ſ'étend depuis Alexandrette ou Scanderon , juſqu'auprès de Bagdat , fut toujours nommée Syrie , que l'alphabet de ces peuples fut toujours ſyriaque , que c'eſt-là que furent les anciennes villes de Zobah , de Balbek , de Damas , et depuis celles d'Antioche , de Séleucie , de Palmyre. Balk était ſi ancienne , que les Perſes prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puiffant

Empire d'Assyrie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des fables ?

Les Gaules, tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin et les Gaules? qu'on ait appelé les nations voisines de l'Euphrate Assyriennes, quand elles se furent étendues vers Damas; et qu'on ait appelé Assyriens les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate; c'est-là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre et ont changé de limites. Mais lorsqu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babyloniens, ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différens des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue syriaque ne furent point ceux des anciens Chaldéens.

Le culte, les superstitions, les lois, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. La déesse de Syrie si ancienne, n'avait aucun rapport avec le culte des Chaldéens. Les Mages chaldéens, babyloniens, persans, ne se firent jamais eunuques comme les prêtres de la déesse de Syrie. Chose étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appelons *Prinpe*, et les prêtres se dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population considérable? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature, dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cybèle* en Phrygie se rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume, de sacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher, et de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté? Peut-on s'étonner, après de tels sacrifices, de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples, et de l'amputation d'un testicule chez des nations Africaines? Les fables d'*Atis* et de *Combabus* ne sont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* son père. La superstition invente des usages ridicules, et l'esprit romanesque en invente des raisons absurdes.

Ce que je remarquerai encore des anciens Syriens, c'est que la ville qui fut depuis nommé la Ville sainte, et Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens Mages; il semble commun à tous ceux qui, dans ces climats, étaient consacrés au service de la Divinité. Chaque peuple eut une ville sainte. Nous savons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babylone la ville de Dieu; Apamée en Phrygie était aussi la ville de Dieu.

Les Hébreux, long-temps après, parlent des peuples de *Gog* et de *Magog*; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate et de l'Oronte: ils pouvaient entendre aussi les Scythes qui vinrent ravager l'Asie avant *Cyrus*, et qui dévastèrent la Phénicie. Mais il importe fort

peu de savoir quelle idée passait par la tête d'un Juif quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au reste, je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raison évidente que les pays les plus aisément cultivables sont nécessairement les premiers peuplés et les premiers florissans.

DES PHÉNICIENS ET DE SANCHONIATHON.

LES Phéniciens sont probablement rassemblés en corps de peuple aussi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Chaldéens, parce que leur pays est moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Ascalon, sont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière ressource des peuples. On a commencé par cultiver la terre avant de bâtir des vaisseaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui sont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette industrie, fille du besoin, qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'est parlé d'aucune entreprise maritime, ni des Chaldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur *Typhon*, un être mal-faisant; et c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaisseaux équipés par *Sésostris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage et Cadix fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber,

leurs manufactures d'étoffes précieuses, leur art de teindre en pourpre, sont des témoignages de leur habileté; et cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième siècle, et ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des registres qui tinssent lieu de nos livres de compte, avec des signes aisés et durables pour établir ces registres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très-vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Chaldéens; mais leur alphabet fut certainement le plus complet et le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Chaldéens n'exprimaient pas.

Je ne vois pas que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple: au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue et leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens.

Sanchoiathon Phénicien, qui écrivit long-temps avant la guerre de Troye, l'histoire des premiers âges, et dont *Eusèbe* nous a conservé quelques fragmens, traduits par *Philon* de Biblos; *Sanchoiathon*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient, de temps immémorial, sacrifié aux éléments et aux vents; ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire

s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers écrivains; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* et du *Vedam*, la même qu'eurent *Manethon* en Egypte et *Hésiode* en Grèce.

On ne pourrait douter de la prodigieuse antiquité du livre de *Sanchoniathon*, s'il était vrai, comme *Warburton* le prétend, qu'on en lût les premières lignes dans les mystères d'*Isis* et de *Cérès*; hommage que les Egyptiens et les Grecs n'eussent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières sources des connaissances humaines.

Sanchoniathon n'écrivit rien de lui-même; il consulta toutes les archives anciennes, et surtout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniathon* signifie en ancien phénicien, amateur de la vérité. *Porphyre* le dit, *Théodoret* et *Bochart* l'avouent. La Phénicie était appelée le pays des Lettres, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils brûlèrent la ville des Lettres, comme on le voit dans *Josué* et dans les *Juges*.

Jerombal, consulté par *Sanchoniathon*, était prêtre du Dieu suprême que les Phéniciens nommaient *Iao*, *Jeova*, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens et ensuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très-long-temps, quoiqu'elle ne fût pas encore parvenue à être une ville puissante.

Ce mot *El*, qui désignait DIEU chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; et il est probable que de ce monosyllabe *El*,

les Grecs composèrent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux se servirent très-long-temps après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iao*, *Adonai*; cela ne peut être autrement, puisque les Juifs ne parlèrent long temps en Canaan que la langue phénicienne.

Ce mot *Iao*, ce nom ineffable chez les Juifs, et qu'ils ne prononçaient jamais, était si commun dans l'Orient, que *Diodore* dans son livre second, en parlant de ceux qui seignirent des entretiens avec les dieux, dit que *Minos se vantait d'avoir communiqué avec le dieu Zeus*; *Zamolxis avec la déesse Vesta*, et le juif *Moïse avec le dieu Iao*, etc.

Ce qui mérite sur-tout d'être observé, c'est que *Sanhoniathon*, en rapportant l'ancienne cosmologie de son pays, parle d'abord du Chaos d'un air ténébreux, *Chantereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Hèsiode*, est prise du mot phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du Chaos sortit *Mot*, qui signifie la matière. Or, qui arrangea la matière? C'est *Colpi Iao*, l'esprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la voix de la bouche de Dieu. C'est à la voix de Dieu que naquirent les animaux et les hommes. (9)

(9) Cette manière d'entendre *Sanhoniathon* est très-naturelle; elle est appuyée sur l'autorité de *Bochart*. Ceux qui l'ont critiquée savent sûrement très-bien la langue grecque; mais ils ont prouvé que cela ne suffit pas toujours pour entendre les livres grecs.

Il est aisé de se convaincre que cette cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le peuple le plus ancien est toujours imité par ceux qui viennent après lui ; ils apprennent sa langue , ils suivent une partie de ses rites , ils s'approprient ses antiquités et ses fables. Je fais combien toutes les origines chaldéennes , syriennes , phéniciennes , égyptiennes et grecques sont obscures. Quelle origine ne l'est pas ? Nous ne pouvons avoir rien de certain sur la formation du monde , que ce que le Créateur du monde aurait daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec sûreté jusqu'à certaines bornes : nous savons que Babylone existait avant Rome , que les villes de Syrie étaient puissantes avant qu'on connût Jérusalem ; qu'il y avait des rois d'Egypte avant *Jacob* , avant *Abraham* : nous savons quelles sociétés se sont établies les dernières ; mais pour savoir précisément quel fut le premier peuple , il faut une révélation.

Au moins nous est-il permis de peser les probabilités , et de nous servir de notre raison dans ce qui n'intéresse point nos dogmes sacrés , supérieurs à toute raison et qui ne cèdent qu'à la morale.

Il est très-avéré que les Phéniciens occupaient leur pays long-temps avant que les Hébreux s'y présentassent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne quand ils erraient , loin de la Phénicie , dans le désert , au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? et purent-ils écrire

T. 22. *Essai sur les mœurs.* T. L. F

dans cette langue du temps de *Josué*, parmi des dévastations et des massacres continuels ? Les Hébreux après *Josué*, long-temps esclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu et à sang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de chaldéen, quand ils furent esclaves à Babylone ?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un peuple commerçant, industrieux, savant, établi de temps immémorial, et qui passe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-temps avant un peuple errant, nouvellement établi dans son voisinage, sans aucune science, sans aucune industrie, sans aucun commerce, et subsistant uniquement de rapines ?

Peut-on nier sérieusement l'authenticité des fragmens de *Sanchroniathon* conservés par *Eusèbe* ? ou peut-on imaginer avec le savant *Huet*, que *Sanchroniathon* ait puisé chez *Moïse*, quand tout ce qui reste de monumens antiques nous avertit que *Sanchroniathon* vivait avant *Moïse* ? Nous ne décidons rien ; c'est au lecteur éclairé et judicieux à décider entre *Huet* et *Vandale* qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité et non la dispute.

DES SCYTHES ET DES GOMÉRITES.

LAISSONS *Gomer*, presque au sortir de l'arche, aller subjuguier les Gaules et les peupler en quelques années. Laissons aller *Tubal* en Espagne, et *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de *Cham* faisaient une prodigieuse quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée et le

Congo. Ces impertinences dégoûtantes sont débitées dans tant de livres, que ce n'est pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faiblesse, ou par quelle malignité secrète, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'historiens ont-ils fait de si grands éloges des Scythes qu'ils ne connaissaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane, au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en est à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philosophique dans la bouche de ces barbares ? pourquoi suppose-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* sa soif de conquérir ? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* est le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Asie, si long-temps avant lui ? pourquoi enfin *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus justes de tous les hommes ? La raison en est que, comme il place, en mauvais géographe, le Tanaïs du côté de la mer Caspienne, il parle du prétendu désintéressement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace*, en opposant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares ; s'il dit :

*Campestres melius Scythæ
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos
Vivunt et rigidi Getae :*

Voyez les habitans de l'affreuse Scythie
Qui vivent sur des chars ;

Avec plus d'innocence ils confument leur vie
Que le peuple de Mars ;

c'est qu'*Horace* parle en poëte un peu satirique ,
qui est bien aise d'élever des étrangers aux dépens
de son pays.

C'est par la même raison que *Tacite* s'épuise à
louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules
et qui immolaient des hommes à leurs abominables
dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace*, ressemblent
à ces pédagogues , qui , pour donner de l'émulation
à leurs disciples , prodiguent en leur présence des
louanges à des enfans étrangers , quelques grossiers
qu'ils puissent être.

Les Scythes font ces mêmes barbares que nous
avons depuis appelés Tartares ; ce sont ceux-là
mêmes qui , long-temps avant *Alexandre* , avaient
ravagé plusieurs fois l'Asie , et qui ont été les
dépédateurs d'une grande partie du continent.
Tantôt sous le nom de Monguls , ou de Huns ,
ils ont asservi la Chine et les Indes ; tantôt sous
le nom de Turcs , ils ont chassé les Arabes qui
avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces
vastes campagnes que partirent les Huns pour aller
jusqu'à Rome. Voilà ces hommes , désintéressés
et justes , dont nos compilateurs vantent encore
aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-
Curce*. C'est ainsi qu'on nous accable d'histoires
anciennes sans choix et sans jugement ; on les lit à
peu près avec le même esprit qu'elles ont été faites ,
et on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne
Scythie européenne ; ce sont eux qui ont fourni

à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain et qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérans et des dévastations ; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs , les lois , l'esprit du plus vaste Empire de la terre ; que tous les arts soient venus en foule embellir des déserts , c'est-là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire , perfectionna ce que *Pierre le Grand* avait commencé. Une autre femme (*Elisabeth*) étendit encore ces nobles commencemens. Une autre impératrice encore est allée plus loin que les deux autres ; son génie s'est communiqué à ses sujets ; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'Empire : on a vu en un demi-siècle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce et Rome.

Et ce qui est plus admirable , c'est qu'en 1770 , temps auquel nous écrivons , *Catherine II* pourfuit en Europe et en Asie les Turcs fuyans devant ses armées , et les fait trembler dans Constantinople. Ses soldats sont aussi terribles que sa cour est polie ; et quel que soit l'événement de cette grande guerre , la postérité doit admirer la *Thémiris* du nord. Elle mérite de venger la terre de la tyrannie turque.

DE L'ARABIE.

SI l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte , je ne crois pas qu'on doive les

chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le temps d'*Abraham*; mais elle est dans un terrain si sablonneux et si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant les villes qu'on éleva près des fleuves, dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert, ou de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes et d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appelés conquérans, jusqu'à *Mahomet*; et même alors elle ne fut que la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au-dessus de ses aromates, de son encens, de sa cannelle qui est d'une espèce médiocre, et même de son café qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie déserte est ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites: pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes, voleurs errans, et qui ne peut en nourrir davantage. C'est dans ces mêmes déserts qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passèrent quarante années. Ce n'est point la vraie Arabie, et ce pays est souvent appelé désert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'est ainsi appelée que du nom de Pétra, petite forteresse, à qui sûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainsi par les Grecs vers le temps d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée est fort petite, et peut être confondue, sans lui faire tort, avec l'Arabie déserte. L'une et l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes. C'est auprès

de cette Arabie pétrée que fut bâtie la ville appelée par nous Jérusalem.

Pour cette vaste partie appelée heureuse , près de la moitié consiste aussi en déserts ; mais quand on avance quelques milles dans les terres , soit à l'orient de Moka , soit même à l'orient de la Mecque ; c'est alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y est parfumé , dans un été continuel , de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes et entretiennent une fraîcheur perpétuelle , qui tempère l'ardeur du soleil sous des ombrages toujours verts.

C'est sur-tout dans ces pays que le mot de jardin , paradis , signifia la faveur céleste.

Les jardins de Saana vers Aden , furent plus fameux chez les Arabes , que ne le furent depuis ceux d'*Alcinoüs* chez les Grecs ; et cet Aden ou Eden était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien *Shedad* , dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlans , était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau , ses ports sont si heureusement situés sur l'Océan indien , qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siège de son Empire , et y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte , qui joignait le Nil à la mer rouge ; et tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden , ou d'Eden , à sa ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble

pas à ces fables insipides et absurdes dont toute l'histoire ancienne est remplie. Il eût fallu , à la vérité , subjuguier toute l'Arabie ; si quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre* : mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point : ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Egypte et la Perse.

Les Arabes , défendus par leurs déserts et par leur courage , n'ont jamais subi le joug étranger ; *Trajan* ne conquît qu'un peu de l'Arabie pétrée : aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toujours été aussi libre que les Scythes , et plus civilisé qu'eux.

Il faut bien se garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui se disent descendues d'*Ismaël*. Les Ismaélites , ou Agaréens , ou ceux qui se disaient enfans de *Cethura* , étaient des tribus étrangères , qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuse. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée , vers le pays de Madian ; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du temps de *Mahomet* , quand elles embrassèrent sa religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite , qui étaient véritablement indigènes , c'est-à-dire , qui de temps immémorial habitaient ce beau pays sans mélange d'aucune autre nation , sans avoir jamais été ni conquis ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle et la plus simple de toutes ; c'était le culte d'un DIEU et la vénération pour les étoiles , qui semblaient , sous un ciel si beau et si pur , annoncer la grandeur de DIEU avec plus de magnificence que le reste de

de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre DIEU et les hommes. Ils eurent cette religion jusqu'à *Mabomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de superstitions, puisqu'ils étaient hommes : mais séparés du reste du monde par des mers et des déserts, possesseurs d'un pays délicieux, et se trouvant au-dessus de tout besoin et de toute crainte, ils durent être nécessairement moins méchants et moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vu ni envahir le bien de leurs voisins, comme des bêtes carnassières affamées ; ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité ; ni faire leur cour aux puissans, en les flattant par de faux oracles : leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre Occident ; je le crois bien : ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive qui est devenue l'objet et le fondement de nos histoires prétendues universelles, dans lesquelles un certain genre d'auteurs, se copiant les uns les autres, oublie les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

IL semble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, soit un des noms les plus communs aux anciens peuples de l'Asie. Les Indiens, que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de DIEU, qui enseigna aux Brame la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération

T. 22 *Essai sur les mœurs*. T. I. G

de proche en proche. Les Arabes , les Chaldéens , les Persans se l'approprièrent, et les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens , eurent probablement les premiers, quelques idées confuses de *Brama* , qu'ils nommèrent *Abrama* , et dont ensuite ils se vantèrent d'être descendus. Les Chaldéens l'adoptèrent comme un législateur. Les Perses appelaient leur ancienne religion *Milat Ibrahim* ; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim* ou *Abraham* était de la Bactriane , et qu'il avait vécu près de la ville de Balk ; ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroastre* : il n'appartient sans doute qu'aux Hébreux, puisqu'ils le reconnaissent pour leur père dans leurs livres sacrés.

Des savans ont cru que ce nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appelaient Brames, Brachmanes, et que plusieurs de leurs institutions sacrées ont un rapport immédiat à ce nom ; au lieu que chez les Asiatiques occidentaux , vous ne voyez aucun établissement qui tire son nom d'*Abram* ou *Abraham*. Nulle société ne s'est jamais nommée *Abramique* ; nul rite , nulle cérémonie de ce nom ; mais puisque les livres juifs disent qu'*Abraham* est la tige des Hébreux , il faut croire sans difficulté ces juifs , qui , bien que détestés par nous , sont pourtant regardés comme nos précurseurs et nos maîtres.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes histoires arabes ; mais il en dit très-peu de chose : elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Chaldée, et non pas de l'Inde ou de la Bactriane ; ils étaient voisins de la Chaldée ; l'Inde et la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples ; et la Chaldée étant un pays dès long-temps renommé pour les sciences et les arts, c'était un honneur , humainement parlant, pour une chétive et barbare nation renfermée dans la Palestine , de compter un ancien sage réputé Chaldéen , au nombre de ses ancêtres.

S'il est permis d'examiner la partie historique des livres Judaïques par les mêmes règles qui nous conduisent dans la critique des autres histoires, il faut convenir avec tous les commentateurs, que le récit des aventures d'*Abraham*, tel qu'il se trouve dans le Pentateuque, serait sujet à quelques difficultés s'il se trouvait dans une autre histoire.

La Genèse, après avoir raconté la mort de *Tharé*, dit qu'*Abraham*, son fils, sortit d'Aran âgé de soixante et quinze ans ; et il est naturel d'en conclure qu'il ne quitta son pays qu'après la mort de son père.

Mais la même Genèse dit que *Tharé* l'ayant engendré à soixante et dix ans , vécut jusqu'à deux cents cinq ; ainsi *Abraham* aurait eu cent trente-cinq ans quand il quitta la Chaldée. Il paraît étrange qu'à cet âge, il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie , pour aller , à trois cents milles de-là, dans la contrée stérile et pierreuse de Sichem , qui n'était point un lieu de commerce De Sichem, on le fait aller acheter du bled

76 DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

à Memphis, qui est environ à six cents milles; et dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de sa femme, âgée de soixante et quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'*Abraham* reçut de grands présens du roi d'Egypte. (10) Ce pays était dès lors un puissant Etat; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été dompté, on avait creusé par-tout des canaux pour recevoir ses inondations, sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé, s'il n'avait pas fallu des siècles pour établir un tel Empire dans un pays long-temps inaccessible et dévasté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent? *Abraham*, selon la Genèse, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manéthon*, aux *Hérodote*, aux *Diodore*, aux *Eratostrène* et à tant d'autres, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte; et cette antiquité devait être très-moderne en comparaison de celle des Chaldéens et des Syriens.

Qu'il soit permis d'observer un trait de l'histoire d'*Abraham*. Il est représenté au sortir de l'Egypte comme un pasteur Nomade, errant entre le mont Carmel et le lac Asphaltide; c'est le désert le plus aride de l'Arabie pétrée, tout le territoire y est

(10) La Genèse parle d'un grand nombre d'esclaves et de bêtes de somme donnés à *Abraham*, lorsque *Pharaon* le croyait seulement le frère de *Sara*; et quand il sortit d'Egypte, *Pharaon* y ajouta beaucoup d'or et d'argent.

bitumineux ; l'eau y est très-rare : le peu qu'on y en trouve est moins potable que celle de la mer. Il y voiture ses tentes avec trois cents dix-huit serviteurs, et son neveu *Lot* est établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babylone, un roi de Perse, un roi de Pont, et un roi de plusieurs autres nations, se liguent ensemble pour faire la guerre à Sodome et à quatre bourgades voisines. Ils prennent ces bourgs et Sodome ; *Lot* est leur prisonnier. Il n'est pas aisé de comprendre comment quatre grands rois si puissans se liguèrent pour venir ainsi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre si sauvage ; ni comment *Abraham* défit de si puissans monarques avec trois cents valets de campagne ; ni comment il les poursuivit jusques par de-là Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas* ; mais *Dan* n'existait pas du temps de *Moïse*, encore moins du temps d'*Abraham*. Il y a, de l'extrémité du lac Asphaltide où Sodome était située, jusqu'à Damas, plus de trois cents milles de route. Tout cela est au-dessus de nos conceptions. Tout est miraculeux dans l'histoire des Hébreux. Nous l'avons déjà dit, et nous redisons encore que nous croyons ces prodiges et tous les autres sans aucun examen.

DE L'INDE.

S'IL est permis de former des conjectures, les Indiens vers le Gange font peut-être les hommes le plus anciennement rassemblés en corps de peuple. Il est certain que le terrain où les animaux

trouvent la pâture la plus facile, est bientôt couvert de l'espèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'espèce humaine ait sous sa main des alimens plus sains, plus agréables et en plus grande abondance que vers le Gange. Le riz y croît sans culture; le coco, la datte, le figuier, présentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronnier, fournissent à la fois des boissons rafraîchissantes avec quelque nourriture; les cannes de sucre sont sous la main, les palmiers et les figuiers à larges feuilles y donnent le plus épais ombrage. On n'a pas besoin, dans ce climat, d'écorcher des troupeaux pour défendre ses enfans des rigueurs des saisons; on les y élève encore aujourd'hui tout nuds jusqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de risquer sa vie en attaquant les animaux, pour la soutenir, en se nourrissant de leurs membres déchirés, comme on a fait presque par-tout ailleurs.

Les hommes se feront rassemblés d'eux-mêmes en société dans ce climat heureux; on ne se fera point disputé un terrain aride, pour y établir de maigres troupeaux; on ne se fera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Les Brames se vantent de posséder les monumens les plus anciens qui soient sur la terre. Les raretés les plus antiques que l'empereur Chinois *Cam-bi* eut dans son palais étaient indiennes: il montrait à nos missionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies indiennes, frappés au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs

Chinois : et c'est probablement des Indiens que les rois de Perse apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant *Pythagore* voyageaient dans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planètes et des sept métaux sont encore, dans presque toute la terre, ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain nous vient incontestablement de l'Inde ; les éléphants auxquels nous avons substitué des tours, en sont une preuve : il était naturel que les Indiens fissent marcher des éléphants : mais il ne l'est pas que des tours marchent.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Persans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, sans que jamais les Indiens alassent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus* qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Asie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus*, quel qu'il soit, savait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la sienne. Le besoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche : et sûrement le peuple riche est rassemblé, civilisé, policé, long-temps avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'est cette ancienne opinion de la transmigration des âmes, qui s'étendit avec le temps jusqu'à la

Chine et dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens fussent ce que c'est qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, soit aérien, soit igné, allait successivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce système de philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamnés par *Visnou* et par *Brama*, à devenir les plus vils et les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guère, parmi les anciens Empires, que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers législateurs ne promulguèrent que des lois morales : ils crurent qu'il suffisait d'exhorter les hommes à la vertu, et de les y forcer par une police sévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embrassant la doctrine de la métempsychose ; la crainte de tuer son père ou sa mère, en tuant des hommes et des animaux, leur inspira une horreur pour le meurtre et pour toute violence, qui devint chez eux une seconde nature. Ainsi tous les Indiens, dont les familles ne se sont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, sont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion et la température de leur climat, rendirent ces peuples entièrement semblables à ces animaux paisibles que nous élevons dans nos bergeries et dans nos colombiers, pour les égorger à notre plaisir. Toutes les nations farouches qui descendirent du Caucase, du Taurus, et de l'Imaüs pour subjuguier les

habitans des bords de l'Inde , de l'Hydaspes , du Gange , les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appelés Quakers , aussi pacifiques que les Indiens ; ils seraient dévorés par les autres nations , s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne , que ces seuls primitifs suivent à la lettre , est aussi ennemie du sang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais observé leur religion , et les anciennes castes indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le pythagorisme est la seule religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale et un sentiment religieux. La transmigration des âmes est un système si simple , et même si vraisemblable aux yeux des peuples ignorans ; il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre ; que tous ceux qui adoptèrent cette religion , crurent voir les âmes de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Ils se crurent tous frères , pères , mères , enfans les uns des autres : cette idée inspirait nécessairement une charité universelle ; on tremblait de blesser un être qui était de la famille : en un mot , l'ancienne religion de l'Inde et celle des lettrés à la Chine , sont les seules dans lesquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes , qui se faisaient un crime d'égorger un animal , permissent que les femmes se brûlassent sur le corps de leurs maris , dans la vaine espérance de renaître

dans des corps plus beaux et plus heureux ? c'est que le fanatisme et les contradictions sont l'apanage de la nature humaine.

Il faut sur-tout considérer que l'abstinence de la chair des animaux est une suite de la nature du climat. L'extrême chaleur et l'humidité y pourrissent bientôt la viande, elle y est une très-mauvaise nourriture: les liqueurs fortes y sont également défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boissons rafraîchissantes. La météorologie passa à la vérité chez nos nations septentrionales: les Celtes crurent qu'ils renaitraient dans d'autres corps: mais si les Druides avaient ajouté à cette doctrine la défense de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaissons presque rien des anciens rites des Brame conservés jusqu'à nos jours: ils communiquent peu les livres du *Hanscrit*, qu'ils ont encore dans cette ancienne langue sacrée: leur *Védam*, leur *Sbasta* ont été aussi long-temps inconnus que le *Zend* des Perses, et que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guère que six-vingts ans que les Européens eurent les premières notions des cinq *Kings*: et le *Zend* n'a été vu que par le célèbre docteur *Hyde*, qui n'eut pas de quoi l'acheter et de quoi payer l'interprète, et par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du *Zend*, ou ce *Sadder* dont j'ai déjà parlé.

Un hasard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris un ancien livre des Brame,

c'est l'*Ezourvédam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des Brachmanes, intitulé le *Cormo-Védam*: ce manuscrit traduit par un Brame, n'est pas à la vérité le *Védam* lui-même, mais c'est un résumé des opinions et des rites contenus dans cette loi. Nous n'avons que depuis peu d'années le *Sbasta*; nous le devons aux soins et à l'érudition de M. *Holwell* qui a demeuré très-long-temps parmi les Brames. Le *Sbasta* est antérieur au *Védam* de quinze cents années, selon le calcul de ce savant Anglais. (g) Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaissance des plus anciens écrits qui soient au monde.

Il faut désespérer d'avoir jamais rien des Egyptiens; leurs livres sont perdus, leur religion s'est anéantie; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la sacrée. Ainsi ce qui était plus près de nous, plus facile à conserver, déposé dans des bibliothèques immenses, a péri pour jamais; et nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins authentiques, que nous ne devons pas espérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'authenticité de ce rituel des Brachmanes dont je parle. L'auteur assurément ne flatte pas sa secte; il ne cherche point à déguiser les superstitions, à leur donner quelque vraisemblance par des explications forcées, à les excuser par des allégories.

(g) Voyez le *Dictionnaire philosophique*; art. Brachmanes, *Ezourvédam*, etc. et les chap. 3 et 4 de l'*Essai sur les mœurs*, etc.

Il rend compte des lois les plus extravagantes avec la simplicité de la candeur. L'esprit humain paraît là dans toute sa misère. Si les Brame observaient toutes les lois de leur *Védam*, il n'y a point de moine qui voulût s'affujettir à cet état. A peine le fils d'un Brame est-il né, qu'il est l'esclave des cérémonies. On frotte sa langue avec de la poix résine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum*; on invoque vingt divinités subalternes avant qu'on lui ait coupé le nombril; mais aussi on lui dit, *vivez pour commander aux hommes*; et dès qu'il peut parler, on lui fait sentir la dignité de son être. En effet, les Brachmanes furent long-temps souverains dans l'Inde, et la théocratie fut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la lune: on prie l'Etre suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours: on adresse des *Antienne*s au feu; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de *Chormo*, qui est le titre d'honneur des Brame.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner et à réciter des prières; il fait le sacrifice des morts; et ce sacrifice est institué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature , nulle action chez les Brames sans prières. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le père dit au rasoir dévotement: *Rasoir , rase mon fils comme tu as rasé le soleil et le dieu Indro.* Il se pourrait après tout que le dieu *Indro* eût été autrefois rasé ; mais pour le soleil , cela n'est pas aisé à comprendre , à moins que les Brames n'aient eu notre *Apollon* , que nous représentons encore sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ferait aussi ennuyeux qu'elles nous paraissent ridicules ; et dans leur aveuglement ils en disent autant des nôtres : mais il y a chez eux un mystère qui ne doit pas être passé sous silence : c'est le *Matricha Machom*. On se donne par ce mystère un nouvel être , une nouvelle vie.

L'ame est supposée être dans la poitrine , et c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main , de la poitrine à la tête , en appuyant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre , et l'on conduit ainsi son ame à son cerveau. Quand on est sûr que son ame est bien montée , alors le jeune homme s'écrie que son ame et son corps sont réunis à l'Etre suprême , et dit : *je suis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus respectables philosophes de la Grèce , de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-dessus d'elle-même , celle des divins *Antonins* ; et il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité ,

c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de DIEU même.

On trouve dans cette loi des Brachmanes dix commandemens, et ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois espèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, ce sont les péchés du corps; dissimuler, mentir, injurier, ce sont les péchés de la parole; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie; à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilisées, tandis que les usages les plus consacrés chez un peuple, paraissent aux autres ou extravagans ou haïssables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre humain, et la morale le réunit.

La superstition n'empêcha jamais les Brachmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon*, dans son quinzième livre, dit qu'ils adorent un Dieu suprême; qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler; qu'ils sont sobres, chastes, tempérans; qu'ils vivent dans la justice, et qu'ils meurent sans regret. C'est le témoignage que leur rendent *St. Clément d'Alexandrie*, *Apulée*, *Porphyre*, *Pallade*, *St. Ambroise*. N'oublions pas surtout qu'ils eurent un paradis terrestre, et que les hommes qui abusèrent des bienfaits de Dieu furent chassés de ce paradis.

La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à se plaindre du présent et à vanter le passé, a fait imaginer par tout une espèce d'âge d'or auxquels les siècles de fer ont succédé. Ce qui est plus singulier encore, c'est que le *Védam* des anciens Brachmanes enseigne que le premier homme fut *Adimo* et la première femme *Procriti*. Chez eux, *Adimo* signifiait *Seigneur*, et *Procriti* voulait dire la *Vie*; comme *Eva* chez les Phéniciens, et même chez les Hébreux leurs imitateurs, signifiait aussi la *Vie* ou le *Serpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

D E L A C H I N E.

OSERONS-NOUS parler des Chinois, sans nous en rapporter à leurs propres annales; elles sont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes sectes, jacobins, jésuites, luthériens, calvinistes, anglicans; tous intéressés à se contredire. Il est évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions physiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conservée et altérée dans les fables du déluge de *Deucalion*, et de la chute de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préservé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peste proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Asie et l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce sont celles des Chinois, qui ont joint, comme on a déjà dit ailleurs, l'histoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples, ils ont constamment marqué leurs époques par des éclipses, par les conjonctions des planètes; et nos astronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, et les Chinois écrivirent leur histoire, la plume et l'astrolabe à la main, avec une simplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains; nulles différentes manières de compter parmi eux; nulles chronologies qui se contredisent. Nos voyageurs missionnaires rapportent avec candeur que, lorsqu'ils parlèrent au sage empereur *Cam-hi* des variations considérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, et des Samaritains, *Cam-hi* leur répondit: *Est-il possible que les livres en qui vous croyez se combattent?*

Les Chinois écrivaient sur des tablettes légères de bambou, quand les Chaldéens n'écrivaient que sur des briques grossières; et ils ont même encore de ces anciennes tablettes que leur vernis a préservées de la pourriture; ce sont, peut-être, les plus anciens monumens du monde. Point d'histoire chez eux avant celle de leurs empereurs; presque point de fictions, aucun prodige, nul homme inspiré qui se dise demi-Dieu, comme
chez

chez les Egyptiens et chez les Grecs : dès que ce peuple écrit , il écrit raisonnablement.

Il diffère sur-tout des autres nations , en ce que leur histoire ne fait aucune mention d'un collège de prêtres qui ait jamais influé sur les lois. Les Chinois ne remontent point jusqu'aux temps sauvages , où les hommes eurent besoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du monde : le *Zend* des Perles , le *Shusta* et le *Védam* des Indiens , *Sanchoniathon* , *Manéthon* ; enfin , jusqu'à *Hésiode* , tous remontent à l'origine des choses , à la formation de l'univers. Les Chinois n'ont point eu cette folie ; leur histoire n'est que celle des temps historiques.

C'est ici qu'il faut sur-tout appliquer notre grand principe , qu'une nation dont les premières chroniques attestent l'existence d'un vaste empire , puissant et sage , doit avoir été rassemblée en corps de peuple pendant des siècles antérieurs. Voilà ce peuple qui , depuis plus de quatre mille ans , écrit journellement ses annales. Encore une fois , n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que , pour être exercé dans tous les arts qu'exige la société des hommes , et pour en venir non-seulement jusqu'à écrire , mais jusqu'à bien écrire , il avait fallu plus de temps que l'empire Chinois n'a duré , en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* jusqu'à nos jours ? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'aient été écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de

T. 22. *Essai sur les mœurs*. T. I. H

quatre cents années les premières observations babyloniennes envoyées en Grèce par *Callisthène*. De bonne foi, sied-il bien à des lettrés de Paris de contester l'antiquité d'un livre chinois regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine ? (*)

Les premiers rudimens sont, en tout genre, plus lents chez les hommes, que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que presque personne ne savait écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont se servent encore aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes et nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, et le nom de taille l'atteste encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuses, qu'on n'a commencé à rédiger par écrit que depuis quatre cents cinquante ans, nous apprennent assez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait, en dernier lieu, plus de progrès en un demi-siècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invasions des barbares jusqu'au quatorzième siècle.

Je n'examinerai point ici, pourquoi les Chinois, parvenus à connaître et à pratiquer tout ce qui est utile à la société, n'ont pas été aussi loin que nous allons aujourd'hui dans les sciences. Ils sont aussi mauvais physiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, et que les Grecs et les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui est la première des sciences.

Leur vaste et populeux Empire était déjà gou-

(*) Voyez les lettres du savant jésuite *Parennin*.

verné comme une famille dont le monarque était le père, et dont quarante tribunaux de législation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition et de toutes barbaries, quand nous n'avions pas même encore des *Teutates*, à qui des druides sacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'osier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au dieu de l'univers, au *Chang-ti* au *Tien*, au principe de toutes choses, les prémices des récoltes deux fois l'année; et de quelles récoltes encore? de ce qu'ils avaient semé de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siècles au milieu même des révolutions et des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs et des tribunaux ne fut déshonorée par des impostures; jamais troublée par les querelles du sacerdoce et de l'Empire; jamais chargée d'innovations absurdes qui se combattent les unes les autres avec des argumens aussi absurdes qu'elles, et dont la démente a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'est par-là, sur-tout, que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutée* que nous appelons *Confucius*, n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites; il ne fit ni l'inspiré, ni le prophète: c'était un sage magistrat qui enseignait les anciennes

lois. Nous difons quelquefois, et bien mal à propos, *La religion de Confucius*; il n'en avait point d'autres que celle de tous les empereurs et de tous les tribunaux; point d'autre que celle des premiers sages. Il ne recommande que la vertu; il ne prêche aucun mystère. Il dit dans son premier livre, que pour apprendre à gouverner, il faut passer tous ses jours à se corriger. Dans le second, il prouve que DIEU a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme; il dit que l'homme n'est point né méchant, et qu'il le devient par sa faute. Le troisième est un recueil de maximes pures, où vous ne trouvez rien de bas, et rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille disciples, il pouvait se mettre à la tête d'un parti puissant et il aimait mieux instruire les hommes que de les gouverner.

On s'est élevé avec force, dans l'*Essai sur l'histoire générale*, contre la témérité que nous avons eue, au bout de l'occident, de vouloir juger de cette cour orientale, et de lui attribuer l'athéisme. Par quelle fureur, en effet, quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeler athée un Empire dont presque toutes les lois sont fondées sur la connaissance d'un Etre suprême, rémunérateur et vengeur? Les inscriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, sont: (i) *Au premier principe, sans commencement et sans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il est infiniment bon, infiniment juste; il éclaire, il soutient, il règle toute la nature.*

(i) Voyez seulement les estampes gravées dans la collection du jésuite du *Halde*.

On a reproché, en Europe, aux jésuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français appelé *Maigrot*, nommé par un pape évêque *in partibus* de Conon à la Chine, fut député par ce même pape pour aller juger le procès sur les lieux. Ce *Maigrot* ne savait pas un mot de Chinois; cependant il traita *Confucius* d'athée, sur ces paroles de ce grand homme: *Le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire*. Le plus grand de nos saints n'a jamais débité de maxime plus céleste. Si *Confucius* était athée, *Caton* et le chancelier de *l'Hospital* l'étaient aussi.

Répétons ici, pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui soutenaient contre *Bayle*, qu'une société d'athées était impossible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une société d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les Lettrés Chinois, adorateurs d'un seul Dieu, abandonnèrent le peuple aux superstitions des bonzes. Ils reçurent la secte de *Laokium*, et celle de *Fo* et plusieurs autres. Les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celle de l'Etat, comme il a une nourriture plus grossière; ils souffrirent les bonzes et les continrent. Presque par-tout ailleurs, ceux qui faisaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les lois de la Chine ne parlent point de peines et de récompenses après la mort: ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient

pas. Cette différence entr'eux et tous les grands peuples policés est très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, et le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contentèrent d'exhorter les hommes à révéler le ciel, et à être justes. Ils crurent qu'une police exacte, toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, et qu'on craindrait plus la loi toujours présente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en son temps d'un autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à peu près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée; mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement, que l'Empire Chinois subsistait avec splendeur, quand les Chaldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'observations astronomiques, envoyées en Grèce par *Callisthène*. Les Brame régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perses avaient leurs lois; les Arabes au midi, les Scythes au septentrion, habitaient sous des tentes; l'Egypte, dont nous allons parler, était un puissant royaume.

DE L'EGYPTE.

Il me paraît sensible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils sont, ne purent être rassemblés en corps, civilisés, policés, industrieux, puissans que très-long-temps après tous les peuples que je viens de passer en revue. La raison en est évidente. L'Egypte, jusqu'au Delta, est resserrée

par deux chaines de rochers, entre lesquels le Nil se précipite, en descendant l'Éthiopie du midi au septentrion. Il n'y a, des cataractes du Nil à ses embouchures, en ligne droite, que cent soixante lieues de trois mille pas géométriques; et la largeur n'est que de dix à quinze et vingt lieues jusqu'au Delta, partie basse de l'Égypte, qui embrasse une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, sont les déserts de la Thébaine; et à la gauche les sables inhabitables de la Lybie, jusqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil durent, pendant des siècles, écarter tous les colons d'une terre submergée quatre mois de l'année; ces eaux croupissantes s'accumulant continuellement, durent longtemps faire un marais de toute l'Égypte. Il n'en est pas ainsi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange et d'autres rivières qui se débordent aussi presque chaque année, en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne sont pas si grands, et les vastes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Observons sur-tout que la peste, ce fléau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans au moins en Égypte; elle devait être beaucoup plus destructive quand les eaux du Nil, en croupissant sur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; et ainsi la population de l'Égypte dut être très-faible pendant bien des siècles.

L'ordre naturel des choses semble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodytes, nés dans ces rochers dont le Nil est bordé, furent obligés à des travaux aussi longs que pénibles ; pour creuser des canaux qui reçussent le fleuve, pour élever des cabanes et les rechauffer de vingt-cinq pieds au-dessus du terrain. C'est-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thèbes ; aux prétendues cent portes ; avant d'élever Memphis et de songer à construire des pyramides. Il est bien étrange qu'aucun ancien historien n'ait fait une réflexion si naturelle.

Nous avons déjà observé que, dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puissant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides qui étonnent encore les yeux et l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, plusieurs siècles avant *Abraham*. On ne fait en quel temps fut construite la fameuse Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Diospolis*. Il paraît que dans ces temps reculés, les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu, comme Babylone. Mais, qui pourra croire que par chacune des cent portes de cette ville, il sortait deux cents chariots armés en guerre, et dix mille combattans ? (11). Cela ferait vingt mille chariots et un million de

(11) M. de *Voltaire* n'a en vue ici que les compilateurs modernes. *Homère* parle de cent chars qui sortaient de chaque porte de Thèbes ; *Diodore* en compte deux cents ; et c'est *Pomponius Mela* qui parle des dix mille combattans. Voyez la *défense de mon oncle*, chap. 9.

soldats ;

foldats ; et à un foldat pour cinq personnes , ce nombre suppose au moins cinq millions de têtes pour une seule ville , dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France , et qui n'avait pas , selon *Diodore de Sicile* , plus de trois millions d'habitans , et plus de cent soixante mille foldats pour sa défense. *Diodore* , au livre premier , dit que l'Egypte était si peuplée , qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitans ; et que de son temps , elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Sésostris* , qu'aux dix millions de foldats qui forment par les cent portes de Thèbes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de *Picrocole* , quand ceux qui copient *Diodore* , vous disent que le père de *Sésostris* , fondant ses espérances sur un songe et sur un oracle , destina son fils à subjuguier le monde ; qu'il fit élever à sa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils ; qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues ; (k) enfin , que *Sésostris* partit avec six cents mille hommes , et vingt-sept mille chars de guerre , pour aller conquérir toute la terre , depuis l'Inde jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin , et qu'il subjuguait la Mingrélie et la Géorgie , appelées alors la Colchide. (12) *Hérodote* ne doute pas que

(k) Quand on réduirait ces huit lieues à six , on ne retrancherait qu'un quart du ridicule.

(12) Nous avons entendu expliquer cette histoire de *Sésostris* d'une manière très-ingénieuse , en la regardant comme une allégorie. *Sésostris* est le soleil , qui part à la

Sésostris n'ait laissé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes bafanés, avec des cheveux crépus, ressemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces espèces de Scythes, des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent si long-temps l'Asie, avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des esclaves de l'Egypte, ce vrai pays d'esclaves dont *Hérodote* put voir ou crut voir les descendans en Colchide. Si les Colchidiens avaient en effet la superstition de se faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte; comme il arriva presque toujours aux peuples du Nord, de prendre les rites des nations civilisées qu'ils avaient vaincues. (13)

Jamais les Egyptiens dans les temps connus ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les subjuguât. Les Scythes commencèrent. Après les Scythes, vint *Nabuchodonosor* qui conquît l'Egypte sans résistance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ses lieutenans; révoltée sous *Cambyse*, il ne fallut qu'une campagne pour la soumettre: et ce *Cambyse* eut tant de mépris pour tête de l'armée céleste pour conquérir la terre; les dix-sept cents enfans, nés le même jour que lui, sont les étoiles: les Egyptiens en devaient connaître à peu près ce nombre. Mais que cette fable soit une allégorie astronomique, ou un conte qui ne signifie rien, il est toujours également ridicule de la regarder comme une histoire.

(13) Il peut y avoir eu une Colonie Egyptienne sur les bords du Pont-Euxin, sans que *Sésostris* soit parti de l'Egypte avec 600,000 combattans pour conquérir la terre. *Hérodote* pouvait être à la fois un historien fabuleux et un mauvais logicien.

les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur présence. *Ochus* réduisit l'Égypte en province de son royaume. *Alexandre*, *César*, *Auguste*, le Calife *Omar* conquirent l'Égypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos, sous le nom de Mammelucs, revinrent encore s'emparer de l'Égypte du temps des croisades; enfin *Sélim I* conquit l'Égypte en une seule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient présentés. Il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs; mais c'est qu'alors les Egyptiens étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant; témoins les Grecs et les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains et des Grecs, que de celle de *Sésostris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Sésostris*, n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors, dans le langage des exagérateurs, il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies d'Égypte, de ce combat magique entre les forciers de *Pharaon* et le

ministre du Dieu des Juifs, et d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge, sous les eaux élevées comme des montagnes, à droite et à gauche, pour laisser passer les Hébreux; lesquelles en retombant submergèrent les Egyptiens? C'était assurément le plus grand événement dans l'histoire du monde: comment donc ni *Hérodote*, ni *Manéthon*, ni *Ératosthènes*, ni aucun des Grecs si grands amateurs du merveilleux, et toujours en correspondance avec l'Égypte, n'ont-ils point parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas assurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je dois: je me borne à m'étonner seulement du silence de tous les Egyptiens et de tous les Grecs. DIEU ne voulut pas sans doute qu'une histoire si divine nous fût transmise par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES EGYPTIENS, ET
DE LEURS SYMBOLES.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Asie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni*, ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui signifient le Seigneur; ni de *Mitra*, qui était le soleil chez les Perses; ni de *Melch*, qui signifie roi en Syrie; ni de *Shak*, qui signifie la même chose chez les Indiens et chez les Persans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom égyptien qui répond à roi. *Osbiret* (*Osiris*) répondait au *Mitra*

des Persans ; et le mot vulgaire *On* signifiait le soleil. Les prêtres persans s'appelaient *Mogh* ; ceux des Egyptiens *Choen* ; au rapport de la Genèse, chapitre 46. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte, que le temps a épargnés, et que nous voyons encore gravés sur les obélisques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes eussent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des signes représentatifs ; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes, sinon ce que nous faisons quand nous sommes à leur place ? Qu'un enfant se trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par signes ; si on ne l'entend pas, pour peu qu'il ait la moindre sagacité, il dessine sur un mur avec un charbon les choses dont il a besoin.

On peignit donc d'abord grossièrement ce qu'on voulut faire entendre, et l'art de dessiner précéda sans doute l'art d'écrire. C'est ainsi que les Mexicains et les Péruviens écrivaient ; ils n'avaient pas poussé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps, on inventa les figures symboliques : deux mains entrelacées signifièrent la paix ; des flèches représentèrent la guerre ; un œil signifia la Divinité ; un sceptre marqua la royauté ; et des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phrases courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet qui, en mettant sous les yeux les différens sons qu'on peut

articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots possibles? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs pensées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens sur cet art qui éternise tous les arts; je dirai seulement qu'il a fallu bien des siècles pour y arriver.

Les *Choen*, ou prêtres d'Égypte, continuèrent long-temps d'écrire en hiéroglyphes; ce qui est défendu par le second article de la loi des Hébreux: et quand les peuples d'Égypte eurent des caractères alphabétiques, les Choen en prirent de différens qu'ils appelèrent sacrés, afin de mettre toujours une barrière entr'eux et le peuple. Les Mages, les Brame en usaient de même, tant l'art de se cacher aux hommes a semblé nécessaire pour les gouverner. Non-seulement ces Choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux; mais ils avaient encore conservé l'ancienne langue de l'Égypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manethon cité dans *Eusèbe*, parle de deux colonnes gravées par *Thaut*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue sacrée: mais qui fait en quel temps vivait cet ancien *Hermès*? Il est très-vraisemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le temps où l'on place *Moïse*: car *Sanchoniaton* dit avoir lu les écrits de *Thaut*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or *Sanchoniaton* écrivait en Phénicie, pays voisin de la petite contrée Cananéenne, mise à feu et à sang par *Josué*, selon les livres juifs. S'il avait été contemporain de *Moïse*, ou s'il était venu après lui, il aurait sans doute parlé d'un homme si extraordinaire, et de ses

prodiges épouvantables ; il aurait rendu témoignage à ce fameux législateur Juif, et *Eusèbe* n'aurait pas manqué de se prévaloir des aveux de *Sancho-niathon*.

Quoi qu'il en soit, les Egyptiens gardèrent sur-tout très-scrupuleusement leurs premiers symboles. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monumens un serpent qui se mord la queue, figurant les douze mois de l'année ; et ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne sont pas absolument ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois, sous la forme d'un petit serpent sur lequel cinq figures sont assises : c'est un *Epervier*, un *Homme*, un *Chien*, un *Lion* et un *Ibir*. On les voit dessinées dans *Kirker*, d'après des monumens conservés à Rome. Ainsi presque tout est symbole et allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENS DES EGYPTIENS.

IL est certain qu'après les siècles où les Egyptiens fertilisèrent le sol par les saignées du fleuve, après les temps où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes ; alors, les arts nécessaires étant perfectionnés, les arts d'ostentation commencèrent à être en honneur. Alors il se trouva des souverains qui employèrent leurs sujets et quelques Arabes voisins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais, et leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer sur des radeaux

jusqu'à Memphis, à élever sur des colonnes massives de grandes pierres plates, sans goût et sans proportions. Ils connurent le grand, et jamais le beau. Ils enseignèrent les premiers Grecs; mais ensuite les Grecs furent leurs maîtres en tout, quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il est triste que dans la guerre de *César*, la moitié de la fameuse bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, et que l'autre moitié ait chauffé les bains des musulmans, quand *Omar* subjuguait l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des superstitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philosophie, quelques-unes de leurs antiquités et de leurs sciences,

Il faut absolument qu'ils aient été en paix pendant plusieurs siècles, pour que leurs princes aient eu le temps et le loisir d'élever tous ces bâtimens prodigieux dont la plupart subsistent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années et bien des dépenses: il fallut qu'une grande partie de la nation et nombre d'esclaves étrangers fussent long-temps employés à ces ouvrages immenses. Ils furent élevés par le despotisme, la vanité, la servitude et la superstition. En effet, il n'y avait qu'un roi despote qui pût forcer ainsi la nature. L'Angleterre, par exemple, est aujourd'hui plus puissante que n'était l'Egypte; un roi d'Angleterre pourrait-il employer sa nation à élever de tels monumens?

La vanité y avait part sans doute; c'était, chez les anciens rois d'Egypte, à qui élèverait la plus belle pyramide à son père ou à lui-même; la ser-

vitute procura la main-d'œuvre. Et quant à la superstition, on fait que ces pyramides étaient des tombeaux; on fait que les Chochamatim ou Choen d'Egypte, c'est-à-dire les prêtres, avaient persuadé la nation que l'ame rentrerait dans son corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption; c'est pourquoi on l'embaumait avec un soin si scrupuleux; et pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une masse de pierre sans issue. Les rois, les grands donnaient à leurs tombeaux la forme qui offrait le moins de prise aux injures du temps. Leurs corps se sont conservés au-delà des espérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une résurrection après dix siècles passa depuis chez les Grecs, disciples des Egyptiens, et chez les Romains, disciples des Grecs. On la retrouve dans le sixième livre de l'Enéide, qui n'est que la description des mystères d'*Isis* et de *Cérès Eleusine*. (1)

*Has omnes ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluviū Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores supera et convexa revisant.*

Elle s'introduisit ensuite chez les Chrétiens, qui établirent le règne de mille ans; la secte des Millénaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du

(1) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, article INITIATION.

monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture et sur leurs dimensions; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.

DES RITES EGYPTIENS ET DE LA
CIRCONCISION.

PREMIEREMENT, les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême? Si l'on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient su que répondre; si à de jeunes étudiants dans la théologie égyptienne, ils auraient parlé long temps sans s'entendre; si à quelqu'un des sages consultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu. Il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'Isis: *Je suis ce qui est; et cette autre: Je suis tout ce qui a été et qui sera; nul mortel ne pourra lever mon voile.* Il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *Knef*. Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent, *I ha bo*. On le prononce diversement: mais *Clément* d'Alexandrie assure dans ses *Stromates*, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter sur eux le nom de *I ha bo*, ou bien celui de *I ha bou*, qui signifie le dieu éternel. Les Arabes n'en ont

retenu que la syllabe *Hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec plus de respect encore que le mot *Allah*; car ils se servent d'*Allah* dans la conversation, et ils n'emploient *Hou* que dans leurs prières.

Difons ici en passant que l'ambassadeur Turc *Said Effendi*, voyant représenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, et cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc; quand il entendit prononcer le nom sacré *Hou* avec dérision et avec des postures extravagantes, il regarda ce divertissement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourrissaient-ils un bœuf sacré, un chien sacré, un crocodile sacré? oui. Et les Romains eurent aussi des oies sacrées. Ils eurent des dieux de toute espèce: et les dévotes avaient parmi leurs pénates le dieu de la chaise percée, *Deum Stercutium*, et le dieu Pet, *Deum crepitum*; mais en reconnaissaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des dieux et des hommes? Quel est le pays qui n'ait pas eu une foule de superstitieux et un petit nombre de sages?

Ce qu'on doit sur-tout remarquer de l'Egypte et de toutes les nations, c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes; comme elles n'ont jamais eu de lois toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la géométrie; tout le reste est une variation continuelle.

Les savans disputent et disputeront. L'un assure que les anciens peuples ont tous été idolâtres,

l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un dieu sans simulacre, l'autre qu'ils ont révééré plusieurs dieux dans plusieurs simulacres; ils ont tous raison: il n'y a seulement qu'à distinguer le temps et les hommes qui ont changé: rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* et les principaux prêtres se moquaient du bœuf *Apis*, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvénal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons: mais aucun historien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon sacré et un oignon dieu; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on consacre sur un autel. Nous lisons dans *Cicéron*, que les hommes qui ont épuisé toutes les superstitions, ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs dieux, et que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La circoncision vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en fais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je fais, c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration; comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats Romains. Là, des sacrificateurs se tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone*: ici, ils se faisaient eunuques, comme les prêtres de *Cybèle*.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens se circoncièrent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long; mais, si l'on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien

qui, né hors de sa patrie, n'avait point été circoncis : je puis assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne fais pas quelle nation s'avisa la première de porter en procession le *Kteis* et le *Phallum*, c'est-à-dire, la représentation des signes distinctifs des animaux mâles et femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée : les Egyptiens eurent cette coutume. On offrait aux dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux ; il paraît naturel et juste que les prêtres offrirent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncièrent aussi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie ; car assurément une fille incircconcise peut être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi ; mais avec le temps on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* se soit fait circoncire ; et jamais les auteurs romains ne flétrirent le peuple égyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes et les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, et qui s'est conservé par la coutume.

DES MYSTERES DES EGYPTIENS.

JE suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des mystères d'*Isis*. *Zoroastre* passe pour en avoir établi en Perse ; *Cadmus* et *Inachus* en Grèce ; *Orphée* en Thrace ; *Minos* en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie future ; car *Celse* dit aux chrétiens : (m) *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, et tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

Les Grecs qui prirent tant de choses des Egyptiens, leur *Tartaroth* dont ils firent le Tartare ; le lac dont ils firent l'*Achéron* ; le batelier *Charon* dont ils firent le nocher des morts ; n'eurent leurs fameux mystères d'*Eleusine* que d'après ceux d'*Isis*. Mais que les mystères de *Zoroastre* n'aient pas précédé ceux des Egyptiens ; c'est ce que personne ne peut affirmer. Les uns et les autres étaient de la plus haute antiquité ; et tous les auteurs grecs et latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenses après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces mystères, en conservèrent les rites ; car malgré leur extrême légèreté, ils furent constans dans la superstition. La prière que nous trouvons dans *Apulée*, quand *Lucius* est initié aux

(m) *Origène*, livre VIII.

mystères d'*Isis*, doit être l'ancienne prière. *Les puissances célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds soulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les éléments t'obéissent, etc.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité de Dieu reconnue par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs superstitions méprisables ?

DES GRECS, DE LEURS ANCIENS DELUGES,
DE LEURS ALPHABETS ET DE LEUR GENIE.

La Grèce est un petit pays montagneux, entouré par la mer, à peu près de l'étendue de la grande Bretagne. Tout atteste dans cette contrée les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les îles qui l'environnent montrent assez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes et les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golfes de l'Eubée, de Calcéis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation : et les déluges d'*Ogygès* et de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie et de l'Egypte étaient florissantes.

Je laisse à de plus favans que moi le soin de prouver que les trois enfans de Noé, qui étaient les seuls habitans du globe, le partagèrent tout entier; qu'ils allèrent chacun, à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puissans Empires; et que *Javan* son petit-fils peupla la Grèce en passant en Italie: que c'est de là que les Grecs s'appelèrent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies sur les côtes de l'Asie mineure; que cet *Ion* est visiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, et *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, et les enfans n'en croient rien:

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'*Ogygès* est placé communément environ 1020 années avant la première olympiade. Le premier qui en parle est *Acusilaüs*, cité par *Jules Africain*. Voyez *Eusèbe* dans sa *Préparation évangélique*. La Grèce, dit-on, resta presque déserte, deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant on prétend que, dans le même temps, il y avait un gouvernement établi à Sycione, et dans Argos; on cite même les noms des premiers magistrats de ces petites provinces, et on leur donne le nom de *Basileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obscurités.

Il y eut encore une autre inondation du temps de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajoute qu'il ne resta des habitans de ces climats, que *Deucalion* et *Pyrrha*, qui refirent des hommes, en jetant des pierres derrière eux entre leurs jambes.

Ainsi

Ainsi le genre humain se repeupla beaucoup plus vite qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le jésuite, un seul fils de *Noé* produisit une race qui, au bout de deux cents quatre-vingt-cinq ans, se montait à six cents vingt-trois milliards six cents douze millions d'hommes. Le calcul est un peu fort. Nous sommes aujourd'hui assez malheureux pour que de vingt-six mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reste des enfans qui deviennent pères. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des registres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année, il en reste à peine six cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* et de ses semblables, qui font des enfans à coups de plume, aussi bien que ceux qui ont écrit que *Deucalion* et *Pyrrha* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on fait, le pays des fables; et presque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté absurde, tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique, établie en mémoire d'un événement, était une démonstration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* sortant de la cuisse de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans sa cuisse! Quoi, *Cadmus* et sa femme avaient été changés en serpens dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple

T. 22. *Essai sur les mœurs.* T. I. K

de *Castor* et de *Pollux* à Rome démontrait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains ?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur : cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siècles, elle devient enfin sacrée ; et l'on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs ; les plus grands hommes meurent sans honneur. Les *Thémistocle*, les *Cimon*, les *Miltiade*, les *Aristide*, les *Phocion* sont persécutés, tandis que *Perfée*, *Bacchus* et d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple sur ce qu'il dit de lui-même à son désavantage, quand ces récits sont accompagnés de vraisemblance, et qu'ils ne contredisent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très-stérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé *Cécrops*, chassé de son pays, leur donna leurs premières institutions. Cela paraît surprenant, puisque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il se peut que les Phéniciens qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui est bien sûr, c'est que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, auxquelles les leurs ne ressemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet ; il ne consistait alors qu'en seize

caractères qui sont évidemment les mêmes : les Phéniciens, depuis, y ajoutèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré ses premières connaissances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Espagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs qui, depuis, instruisirent tant d'autres nations.

Ce peuple, tout barbare qu'il était au temps d'*Ogygès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne fais quoi de plus fin et de plus délié ; leur langage en est un témoignage ; car avant même qu'ils fussent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de consonnes douces, et de voyelles qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath*, qui désigne les Phéniciens selon *Santhoniathon*, n'est pas si harmonieux que celui d'*Hellen* ou *Graïos*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olympie, sonnent mieux à l'oreille que la ville de Rehemoth. *Sophia*, la sagesse, est plus doux que *Shochemath* en syriac et en hébreu. *Basileus*, Roi, sonne mieux que *Melk* ou *Sbak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Iloménée* à ceux de *Mardakempad*, *Simodak*, *Sobastuch*, *Niricassolabfir*. Joseph lui-même, dans son livre contre *Appion*, avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare

de *Jérusalem*, c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaim*: ce mot écorchait le gosier d'un Athénien; et ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaim* en *Jérusalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes syriacs, persans, égyptiens. De *Coresb*, ils firent *Cyrus*; d'*Isbeth* et *Osbireth*, ils firent *Isis* et *Osiris*; de *Moph*, ils firent *Memphis*, et accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux; de sorte que du temps des *Ptolomées*, les villes et les dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce sont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde et au Gange. Le Gange s'appelait *Sannoubi* dans la langue des brames; l'Indus *Sombadipo*. Tels sont les anciens noms qu'on trouve dans le *Védam*.

Les Grecs en s'étendant sur les côtes de l'Asie mineure, y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire; enfin la philosophie même, quoiqu'informe et obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmyre en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers et magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appelèrent des artistes de la Grèce. On ne voit que des restes

de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Persépolis bâtie par les Perses; et les monumens de Balbek et de Palmyre font encore, sous leurs décombres, des chefs-d'œuvre d'architecture.

DES LEGISLATEURS GRECS, DE MINOS,
D'ORPHÉE, DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

QUE des compilateurs répètent les batailles de Marathon et de Salamine, ce sont de grands exploits assez connus. Que d'autres répètent qu'un petit-fils de Noé, nommé *Setin*, fut roi de Macédoine; parce que, dans le premier livre des *Machabées*, il est dit qu'*Alexandre* sortit du pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à peu-près au temps où nous plaçons *Moïse*; et c'est même ce qui a donné au favant *Huet*, évêque d'Avranches, quelque faux prétexte de soutenir que *Minos* né en Crète, et *Moïse* né sur les confins de l'Égypte, étaient la même personne; système qui n'a trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable grecque; il est indubitable que *Minos* fut un roi législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, et que nous devons aux Anglais, fixent sa naissance quatorze cents quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. (14)

(14) Dans cet endroit des marbres d'*Arundel*, la date est effacée; mais ils parlent de *Minos* comme d'un personnage réel, et le lieu où se trouve le passage mutilé suffit pour indiquer à peu près l'époque de sa naissance ou de son règne.

Homère l'appelle dans l'*Odyssée* le sage confident de DIEU. *Flavien Josephe* cherche à justifier *Moïse* par l'exemple de *Minos* et des autres législateurs qui se sont crus, ou qui se sont dits inspirés de DIEU. Cela est un peu étrange dans un juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, et comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les Dieux des autres nations. (15)

Il est sûr que *Minos* était un législateur très-sévère, puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les âmes des morts dans les enfers; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie et de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que *Minos*; il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'est probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'existence du premier *Orphée*, sur un passage de *Cicéron*, dans son excellent livre De la Nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Aristote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs; mais *Aristote* n'en parle pas dans les ouvrages que

(15) Quoiqu'en aient dit les critiques de M. de *Voltaire*, ce *Joséph* était un fripon qui ne croyait pas plus à *Moïse* qu'à *Minos*; son raisonnement se réduit à ceci: Vous regardez *Minos* comme un héros, quoiqu'il se soit dit inspiré; pourquoi n'avez-vous pas la même indulgence pour *Moïse*?

nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'est pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée*: les mystères qui portent son nom lui rendaient témoignage. *Pausanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ses vers étaient chantés dans les cérémonies religieuses, de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que long-temps après lui. On fait bien qu'il ne descendit pas aux enfers; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'âme après la mort, âme aérienne, ombre du corps, mânes, souffle léger, âme inconnue, âme incompréhensible, mais existante, et la croyance des peines et des récompenses dans une autre vie, étaient admises dans toute la Grèce, dans les Isles, dans l'Asie, dans l'Égypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère; le livre de leurs lois n'en dit pas un seul mot; on n'y voit que des peines et des récompenses temporelles. Il est dit dans l'Exode: *Honore ton père et ta mère, afin qu'Adonaï prolonge tes jours sur la terre*; et le livre du Zend (Porte 11) dit: *Honore ton père et ta mère, afin de mériter le ciel*.

Warburton, le commentateur de *Shakespeare*, et de plus, auteur de la Légation de *Moïse*, n'a pas laissé de démontrer dans cette légation, que *Moïse* n'a jamais fait mention de l'immortalité de l'âme. Il a même prétendu que ce dogme n'est point du tout nécessaire dans une théocratie. Tout le

clergé anglican s'est révolté contre la plupart de ses opinions, et sur-tout contre l'absurde arrogance avec laquelle il les débite dans sa compilation trop pédantesque. Mais tous les théologiens de cette savante église sont convenus que le dogme de l'immortalité n'est pas ordonné dans le Pentateuque. Cela est, en effet, plus clair que le jour.

Arnaud, le grand *Arnaud*, esprit supérieur en tout à *Warburton*, avait dit long-temps avant lui, dans sa belle apologie de Port-Royal, ces propres paroles : *C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité qui est des plus communes, et qui est attestée par tous les pères, que les promesses de l'ancien testament n'étaient que temporelles et terrestres, et que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que si les Perses, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines et des récompenses éternelles, les Hébreux pouvaient bien aussi les croire : que si tous les législateurs de l'antiquité ont établi de sages lois sur ce fondement, *Moïse* pouvait bien en user de même : que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation : que s'il les savait et les cachait, il en était encore plus indigne.

On répond à ces argumens, que DIEU, dont *Moïse* était l'organe, daignait se proportionner à la grossièreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse ; et, respectant toujours tout ce qui est divin, je continue l'examen de l'histoire des hommes.

DES

DES SECTES DES GRECS.

IL paraît que chez les Egyptiens, chez les Persans, chez les Chaldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une secte de philosophie. Les prêtres de toutes ces nations, étant tous d'une race particulière; ce qu'on appelait *la sagesse*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée, inconnue au peuple, ne laissait le dépôt de la science qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce, plus libre et plus heureuse, l'accès de la raison fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'essor à ses idées; et c'est ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'est ainsi que de nos jours, la nation anglaise est devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penser impunément chez elle.

Les Stoïques admirent une ame universelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans se replongeaient. Les Epicuriens nièrent qu'il y eût une ame, et ne connurent que des principes physiques. Ils soutinrent que les Dieux ne se mêlaient pas des affaires des hommes; et on laissa les Epicuriens en paix, comme ils y laissaient les Dieux.

Les écoles retentirent depuis *Thalès* jusqu'au temps de *Platon* et d'*Aristote*, de disputes philosophiques qui toutes décèlent la sagacité et la folie de l'esprit humain, sa grandeur et sa faiblesse. On argumenta presque toujours sans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième siècle, où nous commençâmes à raisonner.

T. 22. *Essai sur les mœurs*. T. I. L

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas ; tous les philosophes étaient inintelligibles : il l'était autant que les autres , et s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel succès aurait *Platon* , s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens , et s'il leur disait ces belles paroles qui sont dans son *Timée* : *De la substance indivisible et de la divisible , Dieu composa une troisième espèce de substance au milieu des deux , tenant de la nature du même et de l'autre : puis , prenant ces trois natures ensemble , il les mêla toutes en une seule forme , et força la nature de l'ame à se mêler avec la nature du même : et les ayant mêlées avec la substance , et de ces trois ayant fait un suppôt , il le divisa en portions convenables : chacune de ces portions était mêlée du même et de l'autre ; et de la substance il fit sa division.* (16)

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raisonnables qui viendraient de lire l'*Entendement humain* de *Locke* , prieraient *Platon* d'aller à son école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait , de temps en temps , de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit , qu'ils en abusèrent ; mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur , c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il soit avéré que ses opinions lui coûtèrent la vie ; et il fut encore moins la

(16) Voyez dans le *Dictionnaire philosophique* une note des éditeurs sur *Platon*.

victime de ses opinions, que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on sait combien ils s'en repentirent; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, et qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. (17) Elle recevait tous les dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des dieux et des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée*; on la retrouve cent fois dans *Homère*: tous les autres dieux sont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perses, aux génies des autres nations orientales. Tous les philosophes, excepté les Stratoniciens et les Epicuriens, reconnaissent l'architecte du monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peser sur cette

(17) Les prêtres excitèrent plus d'une fois le peuple d'Athènes contre les philosophes, et cette fureur ne fut fatale qu'à *Socrate*. Mais le repentir suivit bientôt le crime, et les accusateurs furent punis. On peut donc prétendre avec raison que les Grecs ont été tolérans, sur-tout si on les compare à nous, qui avons immolé à la superstition des milliers de victimes, par des supplices recherchés et en vertu de lois permanentes; à nous dont la sombre fureur s'est perpétuée pendant plus de quatorze siècles sans interruption; à nous enfin chez qui les lumières ont plutôt arrêté que détruit le fanatisme qui s'immole encore des victimes, et dont les partisans payent encore des apologistes pour justifier les anciennes fureurs.

grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelque être qu'on croyait au-dessus du pouvoir ordinaire, soit le soleil, soit la lune ou les étoiles; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses erreurs, un Dieu suprême maître des élémens et des autres dieux; et que toutes les nations policées, depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs sectes de philosophes eussent une opinion contraire.

DE ZALEUCUS, ET DE QUELQUES AUTRES
LEGISLATEURS.

J'OSE ici défier tous les moralistes et tous les législateurs, et je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau et de plus utile, que l'exorde des lois de *Zaleucus* qui vivait avant *Pythagore*, et qui fut le premier magistrat des Locriens.

Tout citoyen doit être persuadé de l'existence de la Divinité. Il suffit d'observer l'ordre et l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le hasard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriser son âme, la purifier, en écarter tout mal; persuadé que DIEU ne peut être bien servi par les pervers, et qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par de magnifiques cérémonies, et par de somptueuses offrandes. La vertu seule, et la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes et dans la pratique, c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qu'il aime, et éviter l'ignominie, bien plus que ce

qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice ; mais ceux que leurs passions violentes entraînent vers le mal , hommes , femmes , citoyens , simples habitans , doivent être avertis de se souvenir des dieux , et de penser souvent aux jugemens sévères qu'ils exercent contre les coupables. Qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort , l'heure fatale qui nous attend tous ; heure où le souvenir des fautes amène les remords et le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.

Chacun doit donc se conduire à tout moment , comme si ce moment était le dernier de sa vie : mais si un mauvais génie le porte au crime , qu'il suive aux pieds des autels ; qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie mal-faisant ; qu'il se jette surtout entre les bras des gens de bien , dont les conseils le ramèneront à la vertu , en lui représentant la bonté de DIEU et sa vengeance.

Non , il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple et sublime , dicté par la raison et par la vertu , dépouillé d'enthousiasme et de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas qui suivit Zaleucus , s'expliqua de même. Les Platons , les Cicérons , les divins Antonins , n'eurent point depuis d'autre langage. C'est ainsi que s'explique en cent endroits ce Julien qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne , mais qui fit tant d'honneur à la naturelle ; Julien , le scandale de notre église et la gloire de l'Empire romain.

Il faut, dit-il, instruire les ignorans, et non les punir; les plaindre, et non les haïr. Le devoir d'un empereur est d'imiter DIEU: l'imiter, c'est d'avoir le moins de besoins, et de faire le plus de bien qu'il est possible. Que ceux donc qui insultent l'antiquité, apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les sages législateurs avec des conteurs de fables; qu'ils sachent distinguer les lois des plus sages magistrats, et les usages ridicules des peuples; qu'ils ne disent point: On inventa des cérémonies superstitieuses, on prodigua de faux oracles et de faux prodiges; donc tous les magistrats de la Grèce et de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés et des trompeurs; c'est comme s'ils disaient: Il y a des bonzes à la Chine qui abusent la populace; donc le sage Confucius était un misérable imposteur.

On doit, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des sages qu'il fallait imiter, et non pas calomnier. Ne fait-on pas que, dans tout pays, le vulgaire est imbécille, superstitieux, insensé? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du chancelier de l'Hospital, de Charron, de Montagne, de la Motte-le-Vayer, de Descartes, de Bayle, de Fontenelle, de Montesquieu? N'y a-t-il pas des méthodistes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute espèce, dans le pays qui eut le bonheur de donner naissance au chancelier Bacon, à ces génies immortels Newton et Locke, et à une foule de grands hommes?

DE BACCHUS.

EXCEPTÉ les fables visiblement allégoriques, comme celles des *Muses*, de *Vénus*, des *Grâces*, de l'*Amour*, de *Zéphyre*, et de *Flore*, et quelques-unes de ce genre, toutes les autres sont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* et à *Quinault*, et d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres. Mais il en est une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité : c'est la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionysos*, fils de Dieu, a-t-il été un personnage véritable ? Tant de nations en parlent ainsi que d'*Hercule* : on a célébré tant d'*Hercules* et tant de *Bacchus* différens ; qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainsi qu'un *Hercule*.

Ce qui est indubitable, c'est que dans l'*Egypte*, dans l'*Asie* et dans la *Grèce*, *Bacchus* ainsi qu'*Hercule* étaient reconnus pour demi-dieux ; qu'on célébrait leurs fêtes ; qu'on leur attribuait des miracles ; qu'il y avait des mystères institués au nom de *Bacchus*, avant qu'on connût les livres juifs.

On fait assez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers, que du temps de *Ptolomée Philadelphie*, environ deux cents trente ans avant notre ère. Or, avant ce temps, l'*Orient* et l'*Occident* retentissaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée*, célèbrent les conquêtes et les bienfaits de ce prétendu demi-dieu. Son histoire est si ancienne, que les pères de

L'église ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*; parce que *Bacchus* et *Noé* passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* fut élevé à Nyse, ville d'Ethiopie, que d'autres placent dans l'Arabie heureuse. Les vers orphiques lui donnent le nom de *Misès*. Il résulte des recherches du savant *Huet*, sur l'histoire de *Bacchus*, qu'il fut sauvé; qu'il fut instruit des secrets des dieux; qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait; qu'il passa la mer rouge à pied sec; comme *Hercule* passa depuis, dans son gobelet, le détroit de Calpé et d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui et son armée jouissaient de la clarté du soleil pendant la nuit; qu'il toucha de sa baguette enchantée les eaux du fleuve Oronte et de l'Hidaspe, et que ces eaux s'écoulèrent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du soleil et de la lune. Il écrivit ses lois sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui portaient de sa tête.

Il n'est pas étonnant après cela, que plusieurs savans hommes, et sur-tout *Bochart* et *Huet*, dans nos derniers temps, aient prétendu que *Bacchus* est une copie de *Moïse* et de *Josué*. Tout concourt à favoriser la ressemblance: car *Bacchus* s'appelait chez les Egyptiens *Arsaph*, et parmi les noms que les Pères ont donnés à *Moïse*, on y trouve celui d'*Osefaph*.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points, il n'est pas douteux que

celle de *Moïse* ne soit la vérité, et que celle de *Bacchus* ne soit la fable; mais il paraît que cette fable était connue des nations, long-temps avant que l'histoire de *Moïse* fut parvenue jusqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moïse*, avant *Longin* qui vivait sous l'empereur *Aurélien*; et tous avaient célébré *Bacchus*.

Il paraît incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, et dont ils n'avaient pas la moindre connaissance; livre d'ailleurs si rare chez les Juifs mêmes, que sous le roi *Josias* on n'en trouva qu'un seul exemplaire; livre presque entièrement perdu, pendant l'esclavage des Juifs transportés en Chaldée et dans le reste de l'Asie; livre restauré ensuite par *Esdras*, dans les temps florissans d'Athènes et des autres républiques de la Grèce; temps où les mystères de *Bacchus* étaient déjà institués.

Dieu permit donc que l'esprit de mensonge divulguât les absurdités de la vie de *Bacchus*, chez cent nations; avant que l'esprit de vérité fit connaître la vie de *Moïse* à aucun peuple, excepté aux Juifs.

Le savant évêque d'Avranches, frappé de cette étonnante ressemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïse* était non-seulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Osiris* des Egyptiens. Il ajoute même, (n) pour allier les contraires, que *Moïse* était aussi leur *Typhon*; c'est-à-dire, qu'il était à la fois le bon et le mauvais principe; le protecteur et l'ennemi; le Dieu et le Diable reconnus en Egypte.

(n) Proposition IV, pages 79 et 87.

130 METAMORPHOSES DES GRECS.

Moïse, selon ce savant homme, est le même que *Zoroastre*. Il est *Esculape*, *Amphion*, *Apolon*, *Faunus*, *Janus*, *Perfée*, *Romulus*, *Vertumne*, et enfin *Adonis* et *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis* c'est que *Virgile* a dit :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis:

Et le bel *Adonis* a gardé les moutons.

Or *Moïse* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* est encore meilleure: c'est que quelquefois on représentait *Priape* avec un âne, et que les Juifs passèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïse* pouvait fort bien être comparée au sceptre de *Priape*. (o)

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Mofi.

Voilà ce que *Huet* appelle sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernières années de sa vie, et qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il fit son traité de la faiblesse de l'esprit humain, et de l'incertitude de ses connaissances.

DES METAMORPHOSES CHEZ LES GRECS,
RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'OPINION de la migration des âmes conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination et qui l'amuse, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez persuadé que mon âme peut entrer dans le corps d'un cheval, vous

(o) *Huet*, page 110.

n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval aussi.

Les métamorphoses recueillies par *Ovide*, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un Pythagoricien, un Brame, un Chaldéen, un Egyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poisson en Syrie; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs dans les temps très-postérieurs écrivent que *Nabuchodonosor* fut changé en bœuf, sans compter la femme de *Lot* transformée en statue de sel. N'est-ce pas même une métamorphose réelle, quoique passagère, que toutes les apparitions des dieux et des génies sous la forme humaine ?

Un Dieu ne peut guère se communiquer à nous, qu'en se métamorphosant en homme. Il est vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne, pour jouir de *Léda*; mais ces cas sont rares : et dans toutes les religions, la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il serait difficile d'entendre la voix des dieux s'ils se présentaient à nous en crocodiles ou en ours.

Enfin les dieux se métamorphosèrent presque par-tout; et dès que nous fumes instruits des secrets de la magie, nous nous métamorphosâmes nous-mêmes. Plusieurs personnes dignes de foi se changèrent en loups : le mot de loup-garou atteste encore parmi nous cette belle métamorphose.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces transmutations, et tous les prodiges de cette espèce; c'est qu'on ne peut prouver en forme leur impossi-

bilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira : un dieu vint hier chez moi sous la figure d'un beau jeune homme, et ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a osé en douter a été changé en loup ; il court et hurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, si l'homme devenu loup vous affirme qu'il a subi en effet cette métamorphose, vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le dieu, et fait l'enfant à la demoiselle ; qu'à faire observer l'oncle loup-garou, et à prendre des témoins de son imposture. Mais la famille ne s'exposera pas à cet examen ; elle vous soutiendra avec les prêtres du canton, que vous êtes un profane et un ignorant ; ils vous feront voir que puisqu'une chenille est changée en papillon, un homme peut tout aussi aisément être changé en bête : et si vous disputez, vous ferez déferé à l'inquisition du pays, comme un impie qui ne croit ni aux loups-garous, ni aux dieux qui engrossent les filles.

DE L'IDOLATRIE.

APRÈS avoir lu tout ce qu'on a écrit sur l'idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion précise. Il semble que *Locke* soit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, et à ne point parler au hasard. Le terme qui répond à idolâtrie ne se trouve dans aucune langue ancienne ; c'est une expression des

Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais servi avant le second siècle de notre ère. Elle signifie adoration d'images. C'est un terme de reproche, un mot injurieux : jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre ; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image, comme le Dieu suprême de la nature. Les anciens Chaldéens, les anciens Arabes, les anciens Perses n'eurent long-temps ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le soleil, les astres et le feu, les emblèmes de la Divinité, peuvent ils être appelés idolâtres ? Ils révéraient ce qu'ils voyaient : mais certainement révéler le soleil et les astres, ce n'est pas adorer une figure taillée par un ouvrier ; c'est avoir un culte erroné, mais ce n'est point être idolâtre.

Je suppose que les Egyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis*, et le bœuf *Apis* ; qu'ils aient été assez fous pour ne les pas regarder comme des animaux consacrés à la divinité, et comme un emblème du bien que leur *Ischth*, leur *Isis*, faisait aux hommes ; pour croire même qu'un rayon céleste animait ce bœuf et ce chien consacrés ; il est clair que ce n'était pas adorer une statue : une bête n'est pas une idole.

Il est indubitable que les hommes eurent des objets de culte, avant que d'avoir des sculpteurs ; il est clair que ces hommes si anciens ne pouvaient point être appelés idolâtres. Il reste donc à savoir si ceux qui firent enfin placer les statues dans les temples, et qui firent révéler ces

statues, se nommèrent adorateurs de statues, et leurs peuples adorateurs de statues : c'est assurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres, l'étaient-ils en effet ? était-il ordonné de croire que la statue de bronze qui représentait la figure fantastique de *Bel* à Babylone, était le Maître, le DIEU, le Créateur du monde ? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même ? n'est-ce pas, (s'il est permis de comparer les usages de notre sainte religion avec les usages antiques,) n'est-ce pas comme si l'on disait que nous adorons la figure du père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme et d'un enfant, la figure d'une colombe ? Ce sont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons si peu que, quand ces statues sont de bois, on s'en chauffe dès qu'elles pourrissent, on en érige d'autres ; elles sont de simples avertissemens qui parlent aux yeux et à l'imagination. Les Turcs et les réformés croient que les catholiques sont idolâtres, mais les catholiques ne cessent de protester contre cette injure.

Il n'est pas possible qu'on adore réellement une statue ; ni qu'on croie que cette statue est le DIEU suprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ses statues ; or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était supposé habiter les nuées, ou le mont Olympe, ou la planète qui porte son nom ; et ses figures ne lançaient point la foudre, et n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées ni sur le mont Olympe : toutes les

prières étaient adressées aux dieux immortels, et assurément les statues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il est vrai, firent croire, et des superstitieux crurent que des statues avaient parlé. Combien de fois nos peuples grossiers n'ont-ils pas eu la même crédulité ? mais jamais chez aucun peuple ces absurdités ne furent la religion de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas distingué la statue et le dieu ; ce n'est pas une raison d'affirmer que le gouvernement pensait comme cette vieille. Les magistrats voulaient qu'on révérait les représentations des dieux adorés, et que l'imagination du peuple fût fixée par ces signes visibles. C'est précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui représentent DIEU le père sous la forme d'un vieillard, et on fait bien que DIEU n'est pas un vieillard. On a des images de plusieurs saints qu'on vénère, et on fait bien que ces saints ne sont pas DIEU le père.

De même, si on ose le dire, les anciens ne se méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, et le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des statues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté est donc idolâtre aussi ; et si elle ne l'est pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un seul poète, un seul philosophe, un seul homme d'Etat qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze ou du bois. Les témoignages du contraire sont innombrables : les nations idolâtres sont donc comme les forciers ; on en parle mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur, *Dacier*, a conclu qu'on adorait réellement la statue de *Priape*, parce qu'*Horace* en faisant parler cet épouvantail, lui fait dire: *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un dieu*, etc. Le commentateur cite le prophète *Baruch*, pour prouver que du temps d'*Horace*, on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle: il ne voit pas qu'*Horace* se moque et du prétendu dieu et de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes, en voyant cette énorme figure, crût qu'elle avait quelque chose de divin: mais assurément tous ces *Priapes* de bois dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il est dit que *Moïse*, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'*Egypte* portaient en procession: mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des dieux. Si donc, dans le temple des juifs et dans les nôtres, on a respecté des statues sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations? ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.

DES ORACLES.

IL est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse et disciplinée, conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, et dont vous savez que la moitié le trahit; vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme et une fille s'aiment éperdument; vous les avez observés fortant l'un et l'autre de la maison paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée est celle que fit ce traître *Flavien Josèphe* à *Vespasien* et *Titus* son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Vespasien* et *Titus* adorés des armées romaines dans l'orient, et *Néron* détesté de tout l'empire. Il ose, pour gagner les bonnes grâces de *Vespasien*, lui prédire au nom du Dieu des Juifs (p) que lui et son fils seront empereurs: ils le furent en effet; mais il est évident que *Josèphe* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'Empire, il n'est pas en état de punir

(p) *Josèphe*, livre III, chapitre XXVIII.

Josephe, s'il est empereur, il le récompense; et tant qu'il ne règne pas, il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Josephe* que s'il est prophète, il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine: *Josephe* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant, en soutenant un siège dans une petite place contre une grande armée, ne prédit pas que la place sera prise?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect et l'argent de la multitude en faisant le prophète, et que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il fallait parler au nom de la Divinité: et depuis les prophètes de l'Egypte qui s'appelaient les *Voyans*, jusqu'à *Ulpian*, prophète du mignon de l'empereur *Adrien* devenu dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés qui firent parler les dieux pour se moquer des hommes. On fait assez comment ils pouvaient réussir: tantôt par une réponse ambiguë qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient; tantôt en corrompant des domestiques; en s'informant d'eux secrètement des aventures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes passaient pour savoir le passé, le présent et l'avenir; c'est l'éloge qu'*Homère* fait de *Chalcas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le

savant *Van-dale* et le judicieux *Fontenelle* son rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec sagacité des siècles de fourberie; et le jésuite *Baltus* montra bien peu de sens, ou beaucoup de malignité, quand il soutint contr'eux la vérité des oracles païens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté et de vérité eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des oracles.

Ou ces diables disaient vrai, et en ce cas il était impossible de ne les pas croire; et Dieu appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jetait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis: ou ils disaient faux, et en ce cas, Dieu déchainait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées; c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune Pythie montait sur un trépied, posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'esprit divin entraît sous la robe de la Pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier: et je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles; et font, je crois, d'une plus haute antiquité; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple et de prêtres: et rien n'était plus aisé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art se subdivisa en mille façons; on prédit par le vol des oiseaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés sur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina; et souvent même par un pur enthousiasme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liège. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année? c'était pour ce village, le grand dont la mort était prédite: une barque de pêcheurs était-elle submergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liège est un forcier, soit que ses prédictions soient accomplies, soit qu'elles ne le soient pas; car si quelque événement les favorise, sa magie est démontrée: si les événemens sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose et l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liège a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du nord fait geler

quelques vignes, c'est ce qui a été prédit par *Mathieu Lansberge*. Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir? Aussi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, et les astrologues le traitent même de petit esprit et de méchant raisonneur.

Les Sunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de *Mahomet*. L'étoile *Aldebaran* avait été en grande vénération chez les Arabes, elle signifie l'œil du taureau; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, et que, comme un taureau, il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie: on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil; *Mahomet* est l'acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles; les jeunes femmes n'y pensent pas; les vieilles dévotes y croient; et celui qui dirait publiquement à un Deiviche qu'il enseigne des sottises, courrait risque d'être empalé. Il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leur temps dans l'Iliade et dans l'Odyssée; mais ces savans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque

faute commise envers les dieux, après l'oracle rendu; il espérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût, par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des nations voisines: point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussitôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre presque inconnu, entre l'Anti-Liban, l'Arabie déserte et la pètrée, espérèrent, comme les autres peuples, d'être les maîtres de l'univers; fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mytique, et qu'ils entendaient dans le sens littéral.

DES SIBYLLES CHEZ LES GRECS, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES AUTRES NATIONS.

LORSQUE presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui, sans être attachées à aucun temple, s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appela *Sibylles*, mot grec du dialecte de Laconie, qui signifie conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales, en divers pays. On fait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome, à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne Sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jeta au feu les six premiers livres, et exigea autant d'argent des trois restans, qu'elle en avait demandé des neuf

entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conservés à Rome, jusqu'au temps de *Sylla*, et furent consumés dans un incendie du capitolé.

Mais comment se passer des prophéties des Sibylles? On envoya trois sénateurs à Erytre, ville de Grèce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs, qui passaient pour être de la façon de la sibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La sibylle *Erytrée* avait tout prédit; il en était de ses prophéties comme de celles de *Nostradamus* parmi nous: et l'on ne manquait pas à chaque événement de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, défendit, sous peine de mort, qu'aucun Romain eût chez lui des vers sibyllins: défense digne d'un tyran soupçonneux qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continssent la vérité, puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans son églogue sur la naissance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Drusus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la Sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après, ramènerait le siècle d'or. La sibylle *Erytrée* avait, disait-on alors, prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Auguste* ou à son favori, ne pouvait

manquer d'être prédit par la sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des Sibylles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les Gentils par leurs propres armes. *Hermas* et *S^t Justin* passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. *S^t Justin* cite des oracles de la sibylle de Cumès, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'*Istape*, et qui prétendait que sa sibylle avait vécu du temps du déluge. *S^t Clément* d'Alexandrie, (dans ses *Stromates*, liv. VI,) assure que l'apôtre *S^t Paul* recommande dans ses épîtres la lecture des sibylles qui ont manifestement prédit la naissance du fils de DIEU.

Il faut que cette épître de *S^t Paul* soit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de *S^t Paul*. Il courait dans ce temps-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus; comme les Prophéties de *Jaldabast*, celles de *Seth*, d'*Enoch* et de *Cham*; La Pénitence d'*Adam*; L'histoire de *Zacharie*, père de *S^t Jean*; L'évangile des Egyptiens; L'évangile de *S^t Pierre*, d'*André*, de *Jacques*; L'évangile d'*Eve*; L'apocalypse d'*Adam*; Les Lettres de JESUS-CHRIST, et cent autres écrits dont il reste à peine quelques fragmens ensevelis dans des livres qu'on ne lit guère.

L'église chrétienne était alors partagée en société judaïsante,

judaisante, et société non-judaïsante. Ces deux sociétés étaient divisées en plusieurs autres. Quiconque se sentait un peu de talent, écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante évangiles, jusqu'au concile de Nicée; il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *Jacques*, de l'*Enfance*, et de *Nicodème*. On forgea sur-tout des vers attribués aux anciennes sibylles. Tel était le respect du peuple pour ces oracles sibyllins, qu'on crut avoir besoin de cet appui étranger pour fortifier le christianisme naissant. Non-seulement on fit des vers grecs sibyllins qui annonçaient JESUS-CHRIST; mais on les fit en acrostiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jesous Chreistos ious Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'est dans ces poésies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains et deux poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du christianisme le sens des vers de la quatrième églogue de *Virgile* :

*Ultima Cumæi venit jam carminis ætas ;
Jam nova progenies cælo demittitur alto.*

Les temps de la sibylle enfin sont arrivés :
Un nouveau rejeton descend du haut des cieux.

Cette opinion eut un si grand cours dans les premiers siècles de l'église, que l'empereur *Constantin* la soutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait sûrement raison. *Virgile* passa long-

T. 22. *Essai sur les mœurs*. T. I. N

temps pour un prophète. Enfin, on était si persuadé des oracles des sibylles; que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'est pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvat seculum in favilla,

Teste David cum sibylla.

Il mettra l'univers en cendres,

Témoin la sibylle et David.

Parmi les prédictions attribuées aux sibylles, on faisait sur-tout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'église adoptèrent jusqu'au temps de *Théodose II.*

Ce règne de JESUS-CHRIST pendant mille ans sur la terre, était fondé d'abord sur la prophétie de *S^t Luc*, chap. XXI; prophétie mal entendue, que JESUS-CHRIST viendrait dans les nuées, dans une grande puissance et dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée. La génération avait passé; mais *S^t Paul* avait dit aussi dans sa première épître aux Thessaloniens, ch. IV :

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil.

Car aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, et par le son de la trompette de DIEU; le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts en JESUS-CHRIST ressusciteront les premiers.

Puis nous autres qui sommes vivans, et qui serons demeurés jusqu'alors; nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du

Seigneur au milieu de l'air, et ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que *Paul* dise que c'est le Seigneur lui même qui lui avait parlé; car *Paul*, loin d'avoir été un des disciples de CHRIST, avait été long-temps un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalypse avait dit aussi, chap. XX, que les justes *régneraient sur la terre pendant mille ans avec JESUS-CHRIST.*

On s'attendait donc à tout moment que JESUS-CHRIST descendrait du ciel pour établir son règne, et rebâtir Jérusalem dans laquelle les chrétiens devaient se réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse: *Moi, Jean, je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel parée comme une épouse.... Elle avait une grande et haute muraille, douze portes, et un ange à chaque porte... douze fondemens où sont les noms des apôtres de l'agneau.... Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes et la muraille. La ville est bâtie en carré, elle est de douze mille stades; sa longueur, sa largeur et sa hauteur sont égales.... Il en mesura aussi la muraille, qui est de cent quarante-quatre coudées.... cette muraille était de jaspe, et la ville était d'or, etc.*

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encore avoir pour garant une sibylle à qui l'on fait dire à peu près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que *St. Justin*, dans son dialogue contre *Triphon*, dit qu'il en est convenu; et que

148 SIBYLLES CHEZ LES GRECS.

JESUS doit venir dans cette Jérusalem boire et manger avec ses disciples.

S^t Irénée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *S^t Jean* l'évangéliste ces paroles : *Dans la nouvelle Jérusalem chaque cep de vigne produira dix mille branches, et chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin; et quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira: prends-moi, je suis meilleur que lui* (q).

Ce n'était pas assez que la sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : (r) *Nous confessons que le royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux et l'envie d'entendre et de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les temps. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, et l'église parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

(q) *Irénée*, chap. XXXV, liv. V.

(r) *Tert.* contre *Marcion*, liv. III.

DES MIRACLES.

REVENONS toujours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire ; et cela est si vrai, que sitôt que le beau , le sublime est commun , il ne paraît plus ni beau ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; et on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison , et à ce pot plus grand qu'une église, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle* qui d'abord signifiait *chose admirable* ? Nous avons dit, c'est ce que la nature ne peut opérer ; c'est ce qui est contraire à toutes ses lois. Ainsi l'Anglais qui promet au peuple de Londres de se mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes , annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accomplissement de ce prodige , s'il en était revenu quelque chose au couvent.

Nous croyons sans difficulté aux vrais miracles opérés dans notre sainte religion , et chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations , et nous ne raisonnons que suivant les règles du bon sens , toujours soumises à la révélation.

Quiconque n'est pas illuminé par la foi , ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux lois éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas possible que DIEU dérange son propre ouvrage ; il fait que tout est lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il

fait que, DIEU étant immuable, ses lois le font aussi; et qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, sans que la nature entière soit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène*, fait une nuit de vingt-quatre heures, lorsqu'elle devait être de douze; il est nécessaire que la terre s'arrête dans son cours, et reste immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaissent la nuit suivante, il est nécessaire aussi que la lune et toutes les planètes se soient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes célestes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort ressuscite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de son corps, qui s'étaient exhalées dans l'air, et que les vents avaient emportées au loin, reviennent se mettre chacune à leur place; que les vers et les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraisés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pie-grièches, ces pie-grièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort: sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encore, si l'ame ne revient dans son hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des lois immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes

ses lois, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le créateur et le maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car, ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel refuse *Pélops*, *Hippolyte*, *Hérès*, et quelques autres fameux personnages; mais il ne paraît pas vraisemblable que le maître commun de l'univers oublie le soin de cet univers en faveur de cet *Hippolyte* et de ce *Pélops*.

Plus les miracles sont incroyables, selon les faibles lumières de notre esprit, plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choses très-ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux Egyptiens, aux nations asiatiques: Les dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils se sont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoses, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux discours. Il n'y a pas même jusqu'aux Romains, chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, prends garde à toi*. *Pline* dans son livre

huitième, dit qu'un chien parla, lorsque *Tarquain* fut chassé du trône. Une corneille, si l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitolé, lorsqu'on allait assassiner *Domitien*; *Estai pantakalos*, c'est fort bien fait, tout est bien. C'est ainsi qu'un des chevaux d'*Achille*, nommé *Xante*, prédit à son maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le belier de *Pbryxus* avait parlé, aussi bien que les vaches du mont Olympe. Ainsi au lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce praticien à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guère de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la métempsychose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des Orientaux de qui toutes les sciences et les superstitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses, les plus attestées, les plus authentiques sont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Vespasien* rendit la vue, et de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que *Vespasien* opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges dont un monarque affermi n'a pas besoin, ce sont ces deux malades eux-mêmes qui

prosternés à ses pieds, le conjurent de les guérir. Il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent: *Sérapis* leur est apparu; *Sérapis* leur a dit qu'ils seraient guéris par *Vespasien*. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La divinité favorable à sa modestie et à sa vertu, lui communique son pouvoir; à l'instant l'aveugle voit et l'estropié marche. Alexandrie, l'Egypte et tout l'Empire applaudissent à *Vespasien* favori du ciel. Le miracle est consigné dans les archives de l'empire et dans toutes les histoires contemporaines. Cependant, avec le temps ce miracle n'est cru de personne; parce que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne fais quel écrivain de nos siècles barbares, nommé *Helgaut*; le roi *Robert*, fils de *Hugues Capet*, guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles, dans le roi *Robert*, fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confesseur de sa femme, et ces chanoines d'Orléans, accusés de ne pas croire l'infailibilité et la puissance absolue du pape; et par conséquent d'être Manichéens: ou, si ce ne fut pas le prix de ces bonnes actions, ce fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la reine sa femme.

Les philosophes ont fait des miracles, comme les empereurs et les rois. On connaît ceux d'*Apolonius* de Thyane; c'était un philosophe pythagoricien, tempérant, chaste et juste, à qui l'histoire

ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé *Socrate*. Il voyagea chez les Mages et chez les Brachmanes, et fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeste, donnant toujours de sages conseils, et disputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux dieux est admirable: *Dieux immortels! accordez-nous ce que vous jugerez convenable, et dont nous ne soyons pas indignes.* Il n'avait nul enthousiasme; ses disciples en eurent: ils lui supposèrent des miracles qui furent recueillis par *Philosfrate*. Les Thyaénéens le mirent au rang des demi-dieux, et les empereurs romains approuvèrent son apothéose. Mais avec le temps, l'apothéose d'*Apollonius* eut le sort de celle qu'on décernait aux empereurs romains, et la chapelle d'*Apollonius* fut aussi déserte, que le *Socrateion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre, depuis St' Edouard jusqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles qu'aucuns médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, et ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

DES TEMPLES.

ON n'eut pas un temple aussitôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Chaldéens, les Persans qui révéraient les astres, ne pouvaient guère

avoir d'abord des édifices consacrés ; ils n'avaient qu'à regarder le ciel , c'était-là leur temple. Celui de *Bel* à Babylone passe pour le plus ancien de tous ; mais ceux de *Brama* dans l'Inde , doivent être d'une antiquité plus reculée ; au moins les Brame le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine, que les premiers empereurs sacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais , chez aucun peuple, qu'une divinité secondaire ; cependant le temple de Tyr est très-antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique , lorsque *Salomon* aidé par *Hiram* bâtit le sien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens , dit que , de son temps, les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-temps. *Hérodote* dit encore qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Ménès* , vers le temps qui répond à trois mille ans avant notre ère ; et il n'est pas à croire que les Egyptiens eussent élevé un temple à *Vulcain*, avant d'en avoir donné un à *Isir* , leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes , ce que dit *Hérodote* au livre second : il prétend qu'excepté les Egyptiens et les Grecs , tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je soupçonne le texte grec d'avoir été corrompu. Les hommes les plus sauvages s'abstiennent de cette action devant des témoins. On ne s'est jamais avisé de caresser sa femme ou sa

maîtresse en présence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'est guère possible que chez tant de nations qui étaient religieuses jusqu'au plus grand scrupule, tous les temples eussent été des lieux de prostitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple; comme en usaient les prêtres juifs et d'autres: mais que les prêtres égyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abstenaient de toucher à leurs femmes, quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-temps sans avoir de temples. Ils portaient leurs dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que, quand les Juifs habitèrent les déserts, à l'orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du dieu *Remphan*, du dieu *Molok*, du dieu *Kium*, comme le dit *Amos*, et comme le répète *S^t Etienne*.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien de tous, par la raison qu'il est bien plus aisé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces dieux portatifs que vint la coutume des processions qui se firent chez tous les peuples; car il semble qu'on ne se ferait pas avisé d'ôter un dieu de sa place, dans son temple, pour le promener dans la ville; et cette violence eût pu paraître un sacrilège, si l'ancien

usage de porter son dieu sur un chariot, ou sur un brancard, n'avait pas été dès long-temps établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans lesquelles on mettait en sûreté les choses sacrées. Ainsi le palladium était dans la forteresse de Troye; les boucliers descendus du ciel se gardaient dans le capitol.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maison forte, capable de soutenir un assaut. Il est dit au troisième livre des Rois, que l'édifice avait soixante coudées de long et vingt de large; c'est environ quatre-vingt-dix pieds de long sur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maison étant de pierre et bâtie sur une montagne, pouvait au moins se défendre d'une surprise: les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au-dehors qu'en dedans, ressemblaient à des meurtrières.

Il est dit que les prêtres logeaient dans des appartements de bois adossés à la muraille.

Il est difficile de comprendre les dimensions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que sur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois: que le premier avait cinq coudées de large, le second six, et le troisième sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres; ces étages de bois auraient surpris *Michel-Ange* et *Bramante*. Quoi qu'il en soit, il faut considérer que ce temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, et que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plusieurs degrés pour arriver à la

petite esplanade où fut bâti le sanctuaire long de vingt coudées ; or un temple dans lequel il faut monter et descendre , est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté , mais non par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de DIEU , que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes , et son peuple le plus puissant des peuples : il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassât celui des autres nations : le plus beau des temples est celui où les hommages les plus purs lui sont offerts.

La plupart des commentateurs se sont donné la peine de dessiner cet édifice , chacun à sa manière. Il est à croire qu'aucun de ces dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit pourtant que ces murailles qui portaient ces trois étages , étant de pierre , on pouvait se défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette espèce de forteresse d'un peuple privé des arts , ne tint pas contre *Nabufardan* , l'un des capitaines du roi de Babylone , que nous nommons *Nabuchodonosor*.

Le second temple bâti par *Nébémie* , fut moins grand et moins somptueux. Le livre d'*Esdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute , et que le reste était de bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie forteresse. Il fut obligé , comme nous l'apprend *Josèphe* , de démolir le temple de *Nébémie* , qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas

de la montagne Moria , pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur sur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore , de sorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet , les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus* , jusqu'à ce qu'un soldat Romain ayant jeté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort , tout prit feu à l'instant : ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois , du temps d'*Hérode* , ainsi que sous *Nébémie* et sous *Salomon*.

Ces bâtimens de sapin contredisent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Josephe*. Il dit que *Titus* étant entré dans le sanctuaire , l'admira et avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur romain , au milieu du carnage , marchant sur des monceaux de morts , s'amusât à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long , tel qu'était ce sanctuaire ; et qu'un homme qui avait vu le capitolé , fût surpris de la beauté d'un temple juif. Ce temple était très-sain , sans doute ; mais un sanctuaire de vingt coudées de long , n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèse , d'Alexandrie , d'Athènes , d'Olympie , de Rome.

Josephe , dans sa déclamation contre *Appion* , dit qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs , parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Ce raisonnement ne paraît pas concluant ; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cents milles de pays , comme tant d'autres

peuples , il aurait fallu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un DIEU , il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui ; mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La superstition a toujours une mauvaise logique.

D'ailleurs , comment *Josèphe* peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs , lorsqu'ils avaient depuis le règne de *Ptolémée-Philometor* le temple assez connu de l'*Onion* , à Bubaste en Egypte ?

DE LA MAGIE.

QU'EST-CE que la magie ? Le secret de faire ce que ne peut faire la nature ; c'est la chose impossible : aussi a-t-on cru à la magie dans tous les temps. Le mot est venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Chaldée : Ils en savaient plus que les autres ; ils recherchaient la cause de la pluie et du beau temps ; et bientôt ils passèrent pour faire le beau temps et la pluie. Ils étaient astronomes ; les plus ignorans et les plus hardis furent astrologues. Un événement arrivait sous la conjonction de deux planètes ; donc ces deux planètes avaient causé cet événement ; et les astrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en songe leurs amis mourans ou morts ; les magiciens faisaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune , il était tout simple qu'ils la fissent descendre sur la terre. Ils disposaient même de la vie des hommes , soit en faisant des figures de cire , soit en prononçant

le

le nom de DIEU, ou celui du Diable. *Clément* d'Alexandrie, dans ses *Stromates*, livre 1^{er}, dit que suivant un ancien auteur, *Moïse* prononça le nom de *Thabo*, ou *Jeowah*, d'une manière si efficace à l'oreille du roi d'Egypte, *Phara Nekefr*, que ce roi tomba sans connaissance.

Enfin, depuis *Jannès* et *Mambres*, qui étaient les forciers à brevet de *Pharaon*, jusqu'à la maréchale d'*Ancre*, qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un seul temps sans sortilège.

La pythonisse d'Endor, qui évoqua l'ombre de *Samuel*, est assez connue; il est vrai qu'il serait fort étrange que ce mot de *Python* qui est grec, eût été connu des Juifs, du temps de *Saül*. Mais la vulgate seule parle de *Python*: le texte Hébreu se sert du mot *Ob* que les Septante ont traduit par *Engastrimuthon*. (18)

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le sabbat des forciers en est une preuve parlante; et le bouc avec lequel les forcieres étaient supposées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le désert; ce qui leur est reproché dans le Lévitique, chap. XVII.

Il n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de forciers, sans qu'on y ait impliqué quelque juif.

(18) L'auteur était trop modeste pour expliquer ici par quel endroit parlait cette forcier. C'est le même par lequel la pythonisse de Delphes recevait l'esprit divin; et voilà pourquoi la vulgate a traduit le mot *Ob* par *Python*; elle a voulu ménager la modestie des lecteurs, qu'une traduction littérale aurait pu blesser.

T. 22. *Essai sur les mœurs*. T. I. O

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du temps d'*Auguste*, s'infatuaient encore des sortilèges, tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile* intitulée *Pharmaceutria*:

Carmina vel caelo possunt deducere lunam.

La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

His ego saepe lupum feri et se condere silvis

Mærim, saepe animas imis exire sepulcris.

Mæris devenu loup se cachait dans les bois:

Du creux de leur tombeau j'ai vu sortir les âmes.

On s'étonne que *Virgile* passe aujourd'hui à Naples pour un forcier: il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* et à *Canidia* leurs horribles sortilèges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funestes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce; les Juifs étaient en possession de les vendre aux dames romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faisaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuèrent chez nous, et il n'y a pas un siècle qu'elles sont décréditées. Des missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inspirait. Eh, mes amis! que ne restiez-vous dans votre patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sottises.

Vous auriez vu des milliers de misérables assez insensés pour se croire forciers, et des juges assez imbécilles et assez barbares pour les condamner aux flammes. Vous auriez vu une jurisprudence établie en Europe, sur la magie; comme on a des lois sur le larcin et sur le meurtre: jurisprudence fondée sur les décisions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la magistrature et l'église croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence: par conséquent, plus on poursuivait les forciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste et si générale? de l'ignorance: et cela prouve que ceux qui détrompent les hommes, sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve! Tous les peuples ont cru à la magie, à l'astrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le consentement de tous les sages était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore! Tous les sages ne croyaient-ils pas avant *Copernic*, que la terre était immobile au centre du monde?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon révérend père en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque et à Seville; les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs forciers.

La France est peut-être de tous les pays, celui qui a le plus uni la cruauté et le ridicule. Il n'y

a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être forciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.

DES VICTIMES HUMAINES.

LES hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés ; mais le temps qui tantôt corrompt les usages , et tantôt les rectifie , ayant fait couler le sang des animaux sur les autels , des prêtres , bouchers accoutumés au sang , passèrent des animaux aux hommes ; et la superstition , fille dénaturée de la religion , s'écarta de la pureté de sa mère au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans , sous prétexte qu'il fallait donner à DIEU ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature , dont la mémoire se soit conservée , fut celui de *Jébud* chez les Phéniciens , qui , si l'on en croit les fragmens de *Sanchoniathon* , fut immolé par son père *Hillu* , environ deux mille ans avant notre ère. C'était un temps où les grands Etats étaient déjà établis , où la Syrie , la Chaldée , l'Egypte étaient très-florissantes ; et déjà en Egypte , suivant *Diodore* , on immolait à *Osiris* les hommes roux ; *Plutarque* prétend qu'on les brûlait vifs. D'autres ajoutent qu'on noyait une fille dans le Nil , pour obtenir de ce fleuve un plein débordement qui ne fût ni trop fort , ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la terre. *Pausanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines

en Grèce. Il fallait bien que cet usage fût reçu du temps de la guerre de Troie, puis qu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il osé dire une chose si horrible? N'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels holocaustes n'avaient pas été en usage? Tout poëte peint les mœurs de son pays.

Je ne parle pas du sacrifice d'*Iphigénie*, et de celui d'*Idamante* fils d'*Idoménée*: vrais ou faux, ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolassent des étrangers.

Si nous descendons à des temps plus modernes, les Tyriens et les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; et les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois et deux Grecs, pour expier le crime d'une vestale. *Plutarque* confirme cette affreuse vérité dans ses Questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier: des forcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, et jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares: s'ils avaient été fréquens, si on en avait fait des fêtes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinsent choisir la plus belle fille ou le fils aîné de la maison, pour lui arracher le cœur saintement sur une

Pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très-probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, et où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les Brame, toutes les veuves ne se brûlaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes et les plus folles firent de temps immémorial, et font encore cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs Kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* décrit en détail la manière dont on préparait leurs cadavres, pour en former un cortège autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'histoire que cet usage ait duré long-temps.

Si nous lisons l'histoire des Juifs, écrite par un auteur d'une autre nation; nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de DIEU immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas; égorger sans pitié toutes les femmes, les vieillards et les enfans à la mamelle, et ne réserver que les petites filles; que ce peuple saint ait été puni de son DIEU, quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pu exister sur la terre: mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte église qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le DIEU créateur et père de tous les hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans DIEU une autre sagesse, une autre justice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est pas à nous de le juger; je m'en tiens toujours au simple historique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est expressément ordonné de n'épargner aucune chose, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*: dit la loi du Lévitique, au chapitre XXVII. C'est en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler sa propre fille, et le prêtre *Samuel* couper en morceaux le roi *Agag*. (19) Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui est environ de neuf lieues quarrées, les Israélites ayant trouvé six cents soixante et quinze mille brebis, soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes,

(19) Des critiques ont prétendu qu'il n'était pas sûr que *Samuel* fût prêtre. Mais comment, n'étant point prêtre, se ferait-il arrogé le droit de sacrer *Saül* et *David*? Si ce n'est pas en qualité de prêtre qu'il immola *Agag*, c'est donc en qualité d'assassin ou de bourreau. Si *Samuel* n'était pas prêtre, que devient l'autorité de son exemple employée tant de fois par les théologiens, pour prouver que les prêtres ont le droit non-seulement de sacrer les rois, mais d'en sacrer d'autres, quand ceux qu'ils ont oints les premiers ne leur conviennent plus; et même de traiter les rois indociles, comme le doux *Samuel* a traité l'impie *Agag*.

et trente-deux mille filles vierges; *Moïse* commanda qu'on massacrât tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfans, mais qu'on gardât les filles dont trente-deux seulement furent immolées. (20) Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'est que ce même *Moïse* était genre du grand-prêtre des Madianites *Jéthro*, qui lui avait rendu les plus signalés services, et qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Josué*, fils de *Nun*, ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain à pied sec, et ayant fait tomber au son des trompettes les murs de Jéricho, dévoué à l'anathème, il fit périr tous les habitans dans les flammes; qu'il

(20) On a prétendu que ces trente-deux filles furent seulement destinées au service du tabernacle, mais si on lit attentivement le livre des *Nombres*, où cette histoire est rapportée, on verra que le sens de *M. de Voltaire* est le plus naturel. Les Israélites avaient massacré tous les mâles en état de porter les armes, et n'avaient réservé que les femmes et les enfans. *Moïse* leur en fait des reproches violens; il leur ordonne de sang froid, plusieurs jours après la bataille, d'égorger les enfans mâles et toutes les femmes qui ne sont pas vierges. Après avoir commandé le meurtre, il prescrit aux meurtriers la méthode de se purifier. Il a oublié seulement de nous transmettre la manière dont les Juifs s'y prenaient pour distinguer une vierge, d'une fille qui ne l'était pas. Ainsi il est clair que l'on peut, sans faire injure au caractère de *Moïse*, croire qu'après avoir ordonné le massacre de quarante mille, tant enfans mâles que femmes, il n'a pas hésité à ordonner le sacrifice de trente-deux filles. Comment imagine-t-on que les Juifs aient pu consacrer au service du tabernacle trente-deux filles étrangères et idolâtres. D'ailleurs, la portion des Prêtres avait été réglée à part, et ils ne se seraient pas contentés de trente deux vierges. Voyez l'ouvrage intitulé: *Un Chrétien contre six Juifs*.

conserva

conserva seulement *Rabab la prostituée* et sa fille, qui avait caché les espions du saint peuple : que le même *Josué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente et un rois du pays, tous soumis à l'anathème, et qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces assassinats religieux dans nos derniers temps, si ce n'est, peut-être, la Saint-Barthelemi et les massacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juifs aient trouvé six cents soixante et quinze mille brebis, et trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un désert au milieu des rochers ; et que personne ne doute de la Saint-Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événemens de l'antiquité, et sur les raisons que DIEU, maître de la vie et de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple juif pour exterminer le peuple cananéen.

DES MYSTERES DE CERÈS-ELEUSINE.

DANS le chaos des superstitions populaires, qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire de bêtes féroces, il y eut une institution salutaire qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutissement ; ce fut celle des mystères et des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux et sages parmi tant de fous cruels, et qu'il n'y eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison et à la morale.

T. 22 *Essai sur les mœurs.* T. I. P

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le cœur des vipères pour guérir de leurs morsures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, et les vérités se soutinrent par les fables.

On ne connaît plus les mystères de *Zoroastre*. On fait peu de chose de ceux d'*Isis*; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent le grand système d'une vie future; car *Celse* dit à *Origène*, liv. VIII: *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, et tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés.*

L'unité de DIEU était le grand dogme de tous les mystères. Nous avons encore la prière des prêtresses d'*Isis*, conservée dans Apulée, et que j'ai citée en parlant des mystères égyptiens.

Les cérémonies mystérieuses de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Isis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confessaient et les expiaient; on jeûnait, on se purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secrètes, sous la religion du serment, pour les rendre plus vénérables. Les mystères se célébraient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des espèces de tragédies dont le spectacle étalait aux yeux le bonheur des justes et les peines des méchants. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platon*, les *Cicéron* ont fait l'éloge de ces mystères qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté première.

De très-savans hommes ont prétendu que le sixième livre de l'*Énéide* n'est que la peinture de

ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets et si renommés. *Virgile* n'y parle point à la vérité du *Demiourgos* qui représentait le créateur; mais il fait voir dans le vestibule, dans l'avant-scène, les enfans que leurs parens avaient laissé périr, et c'était un avertissement aux pères et mères :

Continuò auditæ voces, vagitus et ingens, etc.

Ensuite paraissait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, et les justes conduits dans les champs Elysées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes; et même quand les Esséniens chez le peuple juif requrent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer: car pour les pharisiens, ils adoptèrent la métempsychose, et non la résurrection. S'il est permis de citer l'histoire sacrée de JESUS-CHRIST parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant: "Tu feras aujourd'hui avec moi dans le jardin" (s). Il se conformait en cela au langage de tous les hommes.

Les mystères d'*Eleusine* devinrent les plus célèbres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y li-fait le commencement de la théogonie de *Sancho-niathon* le Phénicien; c'est une preuve que *Sancho-niathon* avait annoncé un DIEU suprême, créateur et gouverneur du monde. C'était donc cette

(s) *Luc*, chap. XXIII.

doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la creance du polythéisme. Supposons parmi nous un peuple superstitieux qui ferait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St Joseph*, et aux autres saints le même culte qu'à DIEU le père. Il ferait peut-être dangereux de vouloir le détromper tout d'un coup; il ferait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre DIEU et les créatures: c'est précisément ce que firent les mystagogues. Les participans aux mystères s'assemblaient dans le temple de *Cérès*, et l'hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès*, conduisant *Triptolème* sur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le DIEU qui nourrit les hommes, et qui a permis que *Cérès* et *Triptolème* missent l'agriculture en honneur.

Cela est si vrai, que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien Orphée: *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers; il est un, il est seul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux et par eux; il voit tout, et jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pausanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère*: il faut convenir que du moins, pour le sens, ils valent beaucoup mieux que l'*Illiade* et l'*Odyssée* entière.

Il faut avouer que l'évêque *Warburton*, quoique très-injuste dans plusieurs de ses décisions audacieuses, donne beaucoup de force à tout ce que je

viens de dire de la nécessité de cacher le dogme de l'unité de DIEU à un peuple entêté du polythéisme. Il remarque, d'après *Plutarque*, que le jeune *Alcibiade* ayant assisté à ces mystères, ne fit aucune difficulté d'insulter aux statues de *Mercure*, dans une partie de débauche avec plusieurs de ses amis, et que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il fallait donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même, (si cette anecdote n'est pas apocryphe,) ayant obtenu en Egypte de l'hiérophante des mystères, la permission de mander à sa mère le secret des initiés, la conjura en même temps de brûler sa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces mystères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés* : il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore sans réplique, que ces mystères n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congédiait l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Kostomphet*, VEILLEZ ET SOYEZ PURS. *Warburton leg. de Moïse*, liv. 1.) Enfin pour dernière preuve, c'est que l'empereur *Néron*, coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce : le crime était trop énorme ; et tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient

pas voulu l'admettre. *Zozyme* dit aussi que *Constantin* ne put trouver de prêtres païens qui voulussent le purifier et l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme Païens, Gentils, Idolâtres, une religion très-pure; tandis que les peuples et les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies puérides, des doctrines ridicules, et que même ils versaient quelquefois le sang humain en l'honneur de quelques dieux imaginaires, méprisés et détestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un DIEU suprême, de sa providence et de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût ressusciter; c'était le symbole du nouveau genre de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds; l'hiérophante levait sur lui le couteau sacré: l'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort; après quoi il paraissait ressusciter. Il y a encore chez les franc-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias, dans ses *Arcadiques*, nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitens, les initiés; coutume odieuse, introduite long-temps après dans plusieurs églises chrétiennes. (21) Je ne doute pas que dans tous ces

(21) *Pausanias* ne dit pas positivement que les coups de verges ne fussent que pour les initiés; mais il serait plaisant d'imaginer que les prêtres d'Athènes eussent eu le droit de frapper de verges tous ceux qu'ils rencontraient. Passé pour les initiés et les dévotés.

mystères, dont le fond était si sage et si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne resta enfin de tous ces anciens mystères, que des troupes de gueux que nous avons vus, sous le nom d'Egyptiens et de Bohèmes, courir l'Europe avec des castagnettes; danser la danse des prêtres d'*Isis*; vendre du baume; guérir la gale et en être couverts; dire la bonne aventure, et voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on a eu de plus sacré dans la moitié de la terre connue.

DES JUIFS AU TEMPS OÙ ILS COMMENCERENT
A ÊTRE CONNUS.

Nous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'histoire des Juifs: ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalèrent tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit; nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'église substituée à la synagogue; nous ne les examinons pas; nous nous en tenons toujours à l'historique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes et des Grecs, en pesant les probabilités et en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes, avant que les Romains détrussissent leur petit Etat, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette nation est des plus modernes, à ne la

regarder, comme les autres peuples, que depuis le temps où elle forme un établissement, et où elle possède une capitale. Les Juifs ne paraissent considérés de leurs voisins, que du temps de *Salomon*, qui était à peu-près celui d'*Hésiode* et d'*Homère* et des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomon* ou *Soleiman* est fort connu des orientaux; mais celui de *David* ne l'est point, de *Saül* encore moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraissent qu'une horde d'Arabes dans le désert, si peu puissans que les Phéniciens les traitaient à peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes: ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguïser les focs de leurs charrues et le tranchant de leurs coignées; il fallait qu'ils allassent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espèce. Les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel*, et ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée ni javelot, dans la bataille que *Saül* et *Jonathas* donnèrent à Béthaven, contre les Phéniciens, ou Philistins; journée où il est rapporté que *Saül* fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes, il est dit au chapitre précédent, (1) que *Saül* avec une armée de trois cents trente mille hommes défit entièrement les Ammonites; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune autre arme.

(1) I. Rois, chap. II.

D'ailleurs, les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cents trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui semblent errans et opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cents trente mille soldats? il y avait là de quoi conquérir l'Asie et l'Europe. Laissons à des auteurs savans et respectables le soin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières supérieures font disparaître; respectons ce que nous sommes tenus de respecter, et remontrons à l'histoire des Juifs par leurs propres écrits.

DES JUIFS EN EGYPTE.

LES annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Egypte, dans les temps ignorés; que son séjour était dans le petit pays de Gossen, ou Gessen, vers le mont Casius et le lac Sirbon. C'est là que sont encore des Arabes qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la basse Egypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille, qui en deux cents cinq années produisit un peuple d'environ trois millions de personnes; car pour fournir six cents mille combattans que la Genèse compte au sortir de l'Egypte; il faut des femmes, des filles et des vieillards. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, est un des miracles que DIEU daigna faire en faveur des Juifs.

C'est en vain qu'une foule de savans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux

sages - femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux ; que la fille du roi , qui demeurait à Memphis , soit venue se baigner loin de Memphis dans un bras du Nil où jamais personne ne se baigne à cause des crocodiles. C'est en vain qu'ils font des objections sur l'âge de quatre-vingts ans auquel *Moïse* était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'esclavage.

Ils disputent sur les dix plaies d'Egypte ; ils disent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de DIEU ; et que si DIEU leur donnait ce pouvoir , il semblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïse* ayant changé toutes les eaux en sang , il ne restait plus d'eau pour que les magiciens pussent faire la même métamorphose.

Ils demandent comment *Pharaon* put poursuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuse , après que tous les chevaux étaient morts dans les cinquièmes , sixièmes , septièmes et dixièmes plaies ? Ils demandent pourquoi six cents mille combattans s'enfuirent ayant DIEU à leur tête , et pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encore pourquoi DIEU ne donna pas la fertile Egypte à son peuple chéri , au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déserts ?

On n'a qu'une seule réponse à toutes ces objections sans nombre ; et cette réponse est : DIEU l'a voulu , l'église le croit , et nous devons le croire. C'est en quoi cette histoire diffère des autres. Chaque

peuple a ses prodiges , mais tout est prodige chez le peuple juif ; et l'on peut dire que cela devait être ainsi , puisqu'il était conduit par DIEU même. Il est clair que l'histoire de DIEU ne doit point ressembler à celle des hommes. C'est pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces faits surnaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit saint de parler ; encore moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événemens qui peuvent être soumis à la critique.

DE MOÏSE , CONSIDÉRÉ SIMPLEMENT COMME
CHEF D'UNE NATION.

LE maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans *Moïse*. Plus d'un savant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un roseau faible , dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des Empires. Qu'est ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingts ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit ? Son bras ne peut combattre , et sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépît et bègue. Il ne conduit ses suivans que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement , et il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur , de Sin , d'Oreb , de Sinai , de Pharan , de Cadès-Barné , et à le voir rétrograder jusque vers l'endroit d'où il était parti ; il serait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de six cents mille

combattans, et il ne pourvoit ni au vêtement ni à la subsistance de ses troupes. DIEU fait tout, DIEU remédie à tout, il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. *Moïse* n'est donc rien par lui-même, et son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puissant; aussi nous ne considérons en lui que l'homme, et non le ministre de DIEU. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens, à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jéricho, qui est, dit-on, un bon terroir à quelques égards; et au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Esiongaber et la mer Morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croît pas un arbruste, et où l'on ne trouve point de fontaine, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadès-Barné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cents mille soldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui deux ou trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa légation: lui et son peuple meurent avant que d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguier.

Un législateur selon nos notions communes doit se faire aimer et craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les ministres de la loi

quelques supplices aux coupables , faire égorger au hasard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six-vingts ans, *Moïse* n'étant conduit que par lui-même, eût été si inhumain , si enduici au carnage, qu'il eût commandé aux Lévites de massacrer, sans distinction , leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois mille , pour la prévarication de son propre frère qui devait plutôt mourir, que de faire un veau pour être adoré ? Quoi ! après cette indigne action son frère est grand-pontife, et vingt-trois mille hommes sont massacrés ?

Moïse avait épousé une Madianite, fille de *Jéthro* grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits ; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts ; par quelle cruauté opposée à la politique (à ne juger que par nos faibles notions), *Moïse* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite ? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moïse* était le plus doux de tous les hommes ? Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison et la nature. Mais si nous considérons dans *Moïse* le ministre des desseins et des vengeances de DIEU, tout change alors à nos yeux ; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité à laquelle nous n'avons aucun compte à demander : nous ne devons qu'adorer et nous taire.

Si *Moïse* avait institué sa religion de lui-même,

comme Zoroastre, Thaut, les premiers Brames, Numa, Mahomet, et tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace et le plus utile pour mettre un frein à la cupidité et au crime; pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenses après la mort, dogmes reçus dès long-temps en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse et dans l'Inde. *Vous avez été instruit*, lui dirions-nous, *dans la sagesse des Egyptiens; vous êtes législateur, et vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus nécessaire aux hommes, croyance si salutaire et si sainte, que vos propres juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée long-temps après vous; du moins elle fut adoptée en partie par les esséniens et les pharisiens au bout de mille années.*

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire, tombe et perd, comme on voit, toute sa force, quand il s'agit d'une loi donnée par DIEU même, qui, ayant daigné être le roi du peuple juif, le punissait et le récompensait temporairement, et qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame, et les supplices éternels de l'enfer, que dans les temps marqués par ses décrets. Presque tout événement purement humain chez le peuple juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au-dessus de nos faibles idées. L'un et l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde, qui ont poussé le pyrrhonisme de l'histoire

jusqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïse* ; sa vie qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes , et particulièrement de celle de l'ancien *Bacchus*. (u) Ils ne savent en quel temps placer *Moïse* ; le nom même du Pharaon , ou roi d'Egypte, sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulles traces ne nous restent du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que *Moïse* ait gouverné deux ou trois millions d'hommes, pendant quarante ans, dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire, qui saperait tous les fondemens de l'histoire ancienne du peuple juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben-Esra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques ; quoique le docte *le Clerc*, *Middleton*, les savans connus sous le titre de *théologiens de Hollande*, et même le grand *Newton*, aient fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni *Moïse*, ni *Josué* ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires et leurs lois auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé ; que cet art exige des soins prodigieux, et qu'il n'était pas possible de le cultiver dans des déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands hommes ,

(u) Voyez l'article *Bacchus*.

l'opinion commune qui est celle de la synagogue et de l'église dont nous reconnaissons l'infailibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les *le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton* d'impiété; à Dieu ne plaise! Nous sommes convaincus que si les livres de *Moïse* et de *Josué*, et le reste du Pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros israélites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de DIEU à chaque ligne dans *la Genèse*, dans *Josué*, dans *Samson*, dans *Ruth*. L'écrivain juif n'a été, pour ainsi dire, que le secrétaire de DIEU; c'est DIEU qui a tout dicté. *Newton* sans doute n'a pu penser autrement, on le sent assez. DIEU nous préserve de ressembler à ces hypocrites pervers qui saisissent tous les prétextes d'accuser tous les grands hommes d'irréligion, comme on les accusait autrefois de magie! Nous croitions non-seulement agir contre la probité, mais insulter cruellement la religion chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savans hommes et les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'église à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette église tolère les opinions de ces savans vertueux avec la charité qui fait son caractère.

DES JUIFS APRÈS MOÏSE, JUSQU'A SAUL.

JE ne recherche point pourquoi *Josuah* ou *Josué*, capitaine des Juifs, faisant passer sa horde, de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jéricho,

a besoin que DIEU suspende le cours de ce fleuve qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jeter un pont de planches, et qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière; témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante-deux mille Israélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth*.

Je ne demande point pourquoi Jéricho tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que DIEU daigne faire en faveur du peuple dont il s'est déclaré le roi; cela n'est pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit *Josué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient: Nous descendons d'*Abraham*; *Abraham* voyagea chez vous, il y a quatre cents quarante années; donc votre pays nous appartient; et nous devons égorgé vos mères, vos femmes et vos enfans.

Fabricius et *Holstenius* se sont fait l'objection suivante: Que dirait-on si un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes, et disait aux Allemands: Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne; ainsi l'Autriche nous appartient, et nous venons tout massacrer au nom du Seigneur? Les mêmes auteurs considèrent que le temps de *Josué* n'est pas le nôtre, que ce n'est pas à nous à porter un oeil profane dans les choses divines! et sur-tout que DIEU avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

T. 22. *Essai sur les mœurs*. T. I.

Q

Il est dit qu'à peine Jéricho est sans défense, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mamelle, et tous les animaux, excepté une femme prostituée, qui avait gardé chez elle les espions juifs; espions d'ailleurs inutiles, puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puisqu'elle fut aïeule de *David*, et même du Sauveur des chrétiens qui ont succédé aux Juifs. Tous ces événemens sont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grâce. Ce sont, encore une fois, des mystères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Josué* rapporte que ce chef, s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses rois au nombre de trente-un; c'est-à-dire trente-un chefs de bourgades, qui avaient osé défendre leurs foyers, leurs femmes et leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la Providence qui châtiât les péchés de ces rois par le glaive de *Josué*.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs qui, dans l'esprit des peuples aveuglés, ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables, et non pour les instrumens sacrés de la vengeance divine et du futur salut du genre humain. Ils furent réduits en esclavage par *Cusân*, roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jéricho;

il fallait donc que *Cusan* eût conquis la Syrie et une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, et restent ensuite soixante-deux ans sans remuer. Ces soixante-deux ans sont une espèce d'affervissement, puisqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate; que tout ce vaste pays (x) leur était promis: et qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous *Eglon* roi des Moabites, assassiné par *Aod*; ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple cananéen qu'ils ne nomment pas, jusqu'au temps où la prophétesse guerrière *Debora* les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à *Gédéon*.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens qu'ils appellent Philistins, jusqu'à *Jephthé*. Ils sont encore esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'est qu'ils étaient esclaves du temps même de *Samson*, pendant qu'il suffisait à *Samson* d'une simple mâchoire d'âne pour tuer mille Philistins, et que DIEU opérait par les mains de *Samson* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien de juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de DIEU même, depuis qu'ils errèrent dans les déserts, jusqu'au temps où ils eurent un roi élu par le sort.

Les lévites, après l'adoration du

(x) Genèse, chap. XV, v. 18; Deuter. chap. I, v. 7.

veau d'or jeté en fonte par le
frère de *Moïse*, égorgent . . . 23000 juifs.

Consumés par le feu, pour la
révolte de *Coré* 250

Egorgés pour la même révolte, 14700

Egorgés pour avoir eu com-
merce avec les filles Madianites, 24000

Egorgés au gué du Jourdain,
pour n'avoir pas pu prononcer
Sibiboletb, 42000

Tués par les Benjamites qu'on
attaquait, 40000

Benjamites tués par les autres
tribus, 45000

Lorsque l'arche fut prise par les
Philistins, et que DIEU, pour les
punir, les ayant affligés d'hémor-
rhoïdes, ils ramenèrent l'arche à
Bethsamès, et qu'ils offrirent au
Seigneur cinq ans d'or et cinq
rats d'or; les Bethsamites frap-
pés de mort pour avoir regardé
l'arche, au nombre de 50070

Somme totale . . . 239020 juifs.

Voilà deux cents trente-neuf mille vingt juifs
exterminés par l'ordre de DIEU même, ou par
leurs guerres civiles, sans compter ceux qui péri-
rent dans le désert, et ceux qui moururent dans
les batailles contre les Cananéens, etc. ce qui
peut aller à plus d'un million d'hommes.

Si on jugeait des Juifs, comme des autres

nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pu produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais DIEU qui les conduisait, DIEU qui les éprouvait et les punissait, rendit cette nation si différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre, et ne point juger de ces événemens, comme on juge des événemens ordinaires.

DES JUIFS DEPUIS SAUL.

LES Juifs ne paraissent pas jouir d'un fort plus heureux sous leurs rois que sous leurs juges.

Leur premier roi *Saul* est obligé de se donner la mort. *Ishofeth* et *Miphibosheth* ses fils sont assassinés.

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de *Saul*, pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* son fils de faire mourir *Adonias* son autre fils, et son général *Joab*. Le roi *Aza* fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. *Baasa* assassine *Nadab* fils de *Jéroboam*, et tous ses parens. *Jéhu* assassine *Joram* et *Ochozias*, soixante et dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochozias* et tous leurs amis. *Athalie* assassine tous ses petits-fils excepté *Joas*; elle est assassinée par le grand-prêtre *Joiadab*. *Joas* est assassiné par ses domestiques; *Amasias* est tué; *Zacharias* est assassiné par *Sellum* qui est assassiné par *Manabem*, lequel *Manabem* fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans *Tapfa*. *Phaceia* fils de *Manabem*, est assassiné par *Phacée* fils de *Rométi*, qui est assassiné par *Osée* fils d'*Ela*. *Manassé* fait tuer

un grand nombre de Juifs, et les Juifs assassinent *Ammon* fils de *Manassé*, etc.

Au milieu de ces massacres, dix tribus enlevées par *Salmanasar* roi des Babyloniens, sont esclaves et dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tribus qui bientôt sont esclaves à leur tour pendant soixante et dix ans; au bout de ces soixante et dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs et de leurs maîtres, la permission de retourner à Jérusalem. Ces deux tribus, ainsi que le peu de Juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, sont toujours sujettes des rois de Perse.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après *Alexandre* les Juifs demeurèrent soumis tantôt aux *Séleucides* ses successeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolémées* ses successeurs en Egypte; toujours assujettis, et ne se soutenant que par le métier de courtiers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolémée-Epiphanes*. Un juif nommé *Josèphe* devint fermier général des impôts sur la basse Syrie et la Judée qui appartenaient à ce *Ptolémée*. C'est-là l'état le plus heureux des Juifs; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisième partie de leur ville, appelée depuis l'enceinte des *Machabées*, parce que les *Machabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolémée*, ils repassent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent auda-

cieux et se révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'est le temps des *Machabées* dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage et les grandes actions; mais les *Machabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus-Eupator* fils d'*Antiochus-Epiphanes*, ne fit raser les murailles du temple, en laissant subsister seulement le sanctuaire, et qu'on ne fit trancher la tête au grand-prêtre *Onias* regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Syrie; ils n'adorèrent plus de divinités étrangères; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée, et cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toujours sur leur délivrance, sur les promesses de leurs prophètes, sur le secours de leur DIEU, mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirèrent quelque temps par les guerres intestines des rois de Syrie; mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, et que la dignité de grand-sacrificateur était la première; c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis: on n'était grand-prêtre que les armes à la main, et on n'arrivait au sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des *Machabées*, devenu grand-prêtre, mais toujours sujet des Syriens, fit ouvrir le sépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Josephe* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtissait le temple sous *Nébémie*, qu'il eût fallu chercher ce prétendu

trésor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus-Sidétès* le droit de battre monnaie : mais comme il n'y eut jamais de monnaie juive, il y a grande apparence que le trésor du tombeau de *David* n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était Saducéen, et qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les Saducéens et les Pharisiens. Ceux-ci conspirèrent contre *Hircan*, et voulurent le condamner à la prison et au fouet. Il se vengea d'eux et gouverna despotiquement.

Son fils *Aristobule* osa se faire roi pendant les troubles de Syrie et d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple juif. *Aristobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, et ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim sa mère, et fit égorger *Antigone* son frère. Il eut pour successeur un nommé *Jean* ou *Jeanné*, aussi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, souillé de crimes, laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient *Aristobule* et *Hircan*; *Aristobule* chassa son frère et se fit roi. Les Romains alors subjuguèrent l'Asie. *Pompée* en passant vint mettre les Juifs à la raison, prit le temple, fit pendre les séditieux aux portes, et chargea de fers le prétendu roi *Aristobule*.

Cet *Aristobule* avait un fils qui osait se nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, et finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs
un

un Arabe iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'est ce même *Hérode* que *S^r Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, sur ce qu'il apprit qu'il était né un *Roi des Juifs* dans ce village, et que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des présens.

Ainsi les Juifs furent presque toujours subjugués ou esclaves. On fait comme ils se révoltèrent contre les Romains, et comme *Titus*, et ensuite *Adrien* les firent tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils y essayèrent un sort encore plus funeste sous les empereurs *Trajan* et *Adrien*, et ils le méritèrent. Il y eut du temps de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colère de DIEU contre les Romains; ils se rassemblèrent, ils s'armèrent en Afrique et en Chypre: une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous *Adrien*, quand *Barchochébas* se disant leur messie se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encore des juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabbin très-savant qui voyagea dans l'Europe et dans l'Asie au douzième siècle, en comptait environ trois cents quatre-vingt mille, tant juifs que samaritains; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Thé-

T. 22. *Essai sur les mœurs*. T. I. R

ma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompeur ou trompé sur cet article, prétend qu'il y avait trois cents mille juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien*, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer rouge. *Mabomet* fut d'abord obligé de les ménager; mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'est depuis *Mabomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens: elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance dans les villages et dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations; (y) elle se révolte contre tous ses maîtres;

(y) Voici ce qu'on trouve dans une réponse à l'évêque *Warburton*, lequel, pour justifier la haine des Juifs contre les nations, écrivit avec beaucoup de haine et d'injures contre plusieurs auteurs français.

"Venons maintenant à la haine invétérée que les Israélites avaient conçue contre toutes les nations. Dites-moi, si on égorge les pères et les mères, les fils et les filles, les enfans à la mamelle et les animaux même sans haïr? Si un homme avait trempé dans le sang ses mains dégouttantes de fiel et d'encre, oserait-il dire qu'il aurait assasiné sans colère et sans haine? Relisez tous les passages où il est ordonné aux Juifs de ne pas laisser une ame en vie, et dites après cela qu'il ne leur était pas permis de haïr. C'est se tromper trop grossièrement sur la haine; c'est un usurier qui ne fait pas compter.

toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, et insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs et des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurseurs, ils nous ont préparé la voie : ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations qui sont errantes comme la juive dans l'Orient, et qui, comme elle, ne s'allient avec aucun autre peuple, sont les Banians et les Parfis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainsi que les Juifs, sont les descendants des premiers habitans paisibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parfis sont ces mêmes Perses, autrefois dominateurs de l'Orient, et souverains des Juifs. Ils sont dispersés depuis *Omar*, et labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique religion des Mages, adorant un seul Dieu, et conservant le feu sacré qu'ils regardent comme l'ouvrage et l'emblème de la Divinité.

„Quoi! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger s'est servi, de ne pas toucher ses habits; ce n'est pas ordonner l'aversion pour les étrangers? Les Juifs, dites-vous, ne haïssaient que l'idolâtrie, et non les idolâtres : plaisante distinction!

„Un jour un tigre rassasié de carnage rencontra des brebis qui prirent la fuite; il courut après elles, et leur dit : Mes enfans, vous vous imaginez que je ne vous aime point, vous avez tort; c'est votre hèlement que je hais; mais j'ai du goût pour vos personnes, et je vous chéris au point que je ne veux faire qu'une chair avec vous; je m'unis à vous par la chair et le sang; je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer à moi. Jugez si on peut aimer plus intimement.”

196 DES PROPHETES JUIFS.

Je ne compte point ces restes d'Egyptiens adoreurs secrets d'*Isis*, qui ne subsistent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

DES PROPHETES JUIFS.

NOUS nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Robaim* des Hébreux, avec les imposteurs des autres nations. On sait que DIEU ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers; comme, par exemple, quand il inspira *Balaam* prophète de Mésopotamie; et qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophète d'un autre Dieu, et cependant il n'est point dit qu'il fût un faux prophète (2). Nous avons déjà remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophètes et voyans. Quel sens attachait-on à ce mot? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé, tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un stile figuré: c'est pourquoi l'on a donné le même nom aux poètes et aux prophètes.

Le titre, la qualité de prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de pythie à Delphes? Non; les prophètes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophètes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de DIEU, et qui souvent causèrent de grands malheurs; comme

(2) *Nombre*, chap. XXII.

les prophètes des Cévènes au commencement de ce siècle.

Il était très-difficile de distinguer le faux prophète du véritable. C'est pourquoi *Manassé*, roi de Juda, fit périr *Isaïe* par le supplice de la scie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* et *Ananie* qui prédisaient des choses contraires, et il fit mettre *Jérémie* en prison. *Ezéchiél* fut tué par des juifs compagnons de son esclavage. *Michée* ayant prophétisé des malheurs aux rois *Ahab* et *Josaphat*, un autre prophète, *Tsedékia* fils de *Canaa*, (a) lui donna un soufflet, en lui disant : L'esprit de l'Eternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. *Osée*, ch. IX, déclare que les prophètes sont des fous, *stultum prophetam, insanum virum spiritualem*. Les prophètes se traitaient les uns les autres de visionnaires et de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux, que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présents, pour savoir s'il guérirait; *Elisée* répondit, que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait. Le roi mourut en effet. Si *Elisée* n'avait pas été un prophète du vrai DIEU, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement; car si le roi n'était pas mort, *Elisée* avait prédit sa guérison en disant qu'il pouvait guérir, et qu'il n'avait pas spécifié le temps de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de sa véracité.

(a) *Paralipomènes*, chap. XVIII.

Nous ne recherchons pas ici, avec les commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'*Elifée* reçut d'*Elie*, ni ce que signifie le manteau que lui donna *Elie*, en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poésie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel est le type, quel est le sens mystique de ces quarante-deux petits enfans qui, en voyant *Elifée* dans le chemin escarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant : *Monte, chauve, monte* ; et de la vengeance qu'en tira le prophète, en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus ; et le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient, que les Juifs poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage ; car les hommes n'ayant écrit long-temps leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darab*, que nous appelons *Darius*, un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches ; cela voulait dire que si *Darius* ne s'enfuyait aussi vite qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris et comme une grenouille, il périrait par leurs flèches.

Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toujours un témoignage des emblèmes en usage dans ces temps reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes ; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*. *Tarquin le superbe* consulté dans son jardin par son fils, sur la manière dont il faut se conduire avec les *Gabiens*, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-dessus des autres fleurs. Il faisait assez entendre qu'il fallait exterminer les grands et épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité, pour n'être point effarouché des actions et des discours énigmatiques des prophètes juifs.

Isaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il sera délivré dans quelques années du roi de Syrie et du *Melk*, ou roitelet de Samarie, unis contre lui ; il lui dit : *Avant qu'un enfant soit en âge de discerner le mal et le bien, vous serez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un rasoir de louage, pour raser la tête, le poil du pénil (qui est figuré par les pieds) et la barbe, etc.* Alors le prophète prend deux témoins, *Zacharie* et *Urie* ; il couche avec la prophétesse, elle met au monde un enfant. Le Seigneur lui donne le nom de *Maher-Salal-has-bas*, *Partagez vite les dépouilles* ; et ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le sens allégorique et infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie ; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Isaïe* marche tout nud dans Jérusalem,

pour marquer que les Egyptiens seront entièrement dépouillés par le roi de Babylone.

Quoi ! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nud dans Jérusalem, sans être repris de justice ? Oui, sans doute : *Diogène* ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse. *Strabon*, dans son quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une secte de brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des pénitens dans l'Inde, qui marchent nuds et chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique et dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, et je ne crois pas que du temps d'*Isaïe*, il y eut un seul usage qui ressemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Esprit. DIEU étendit sa main et lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord ; cette chaudière représente les peuples qui viendront du Septentrion, et l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, et va la cacher par l'ordre de DIEU dans un trou auprès de l'Euphrate : il retourne ensuite la prendre et la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole, en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules ; il envoie ces cordes, ces chaînes, et ce joug aux rois

voisins, pour les avertir de se soumettre au roi de Babylone *Nabuchodonosor*, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage ; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, et que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, et quatre roues couvertes d'yeux ; il mange un volume de parchemin ; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique ; il met à terre une poêle de fer ; il couche trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, et le couvrir d'excrémens humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.* Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, DIEU lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ses cheveux et les divise en trois parts ; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, et jette au vent la troisième.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encore plus surprenantes. Il introduit le Seigneur qui parle ainsi, chap. XVI : *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni salée.... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru.... J'ai passé, j'ai connu que c'était le temps des amans. Je t'ai couverte, et je me suis étendu sur ton ignominie... Je t'ai donné des chauf-*

fares et des robes de coton, des bracelets, un collier, des pendans d'oreille..... Mais pleine de confiance en ta beauté, tu t'es livrée à la fornication... et tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es prostituée dans les carrefours; tu as ouvert tes jambes à tous les passans.... tu as recherché les plus robustes... On donne de l'argent aux courtisannes, et tu en as donné à tes amans, etc.

(b) *Oolla a forniqué sur moi; elle a aimé avec fureur ses amans, princes, magistrats, cavaliers.... Sa sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le... d'un âne, et qui... comme les chevaux. (c)*

Ces expressions nous semblent bien indécentes et bien grossières; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles signifiaient les apostasies de Jérusalem et de Samarie. Ces apostasies étaient représentées très-souvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des usages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne se ressemblent pas plus que la langue française ne ressemble au chaldéen et à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète *Osée*, chap. I, de prendre pour sa femme une prostituée, et il obéit. Cette prostituée lui donne un fils. DIEU appelle ce fils *Jezraël*: c'est un type de la maison de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans *Jezraël*. Ensuite le Seigneur ordonne

(b) *Ezech chap. XXIII.*

(c) On a très-approfondi cette matière dans plusieurs livres nouveaux, sur-tout dans le *Dictionnaire philosophique*, et dans l'*Avis important* de *mylord Bolingbroke*. Voyez ces Ouvrages dans cette Collection.

à *Osee*, chap. III, d'épouser une femme adultère qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Israël, qui regardent les dieux étrangers, et qui aiment le marc de raisin. Le Seigneur dans la prophétie d'*Amos*, chap. IV, menace les vaches de Samarie de les mettre dans la chaudière. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs et de notre tour d'esprit; et si l'on examine les usages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également opposés à nos coutumes, non-seulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.

DES PRIERES DES JUIFS.

IL nous reste peu de prières des anciens peuples; nous n'avons que deux ou trois formules des mystères, et l'ancienne prière à *Isis*, rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à DIEU, on s'apercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel et sanguinaire. Ils paraissent dans leurs psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion; et ils demandent au Seigneur dans le style oriental tous les biens terrestres.

(d) *Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits.*

(e) *Tu produis le foin pour les bêtes; et l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, et le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.*

(d) Psaume LXXXVII.

(e) Psaume CIII.

(f) *Juda est une marmite remplie de viandes ; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée , une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées ?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un style non moins figuré.

(g) *Demande-moi , et je te donnerai en héritage toutes les nations ; tu les régiras avec une verge de fer.*

(h) *Mon DIEU , traitez mes ennemis selon leurs œuvres , selon leurs desseins méchans ; punissez-les comme ils le méritent.*

(i) *Que mes ennemis impies rougissent , qu'ils soient conduits dans le sépulcre.*

(k) *Seigneur , prenez vos armes et votre bouclier , tirez votre épée , fermez tous les passages ; que mes ennemis soient couverts de confusion ; qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent ; qu'ils tombent dans le piège.*

(l) *Que la mort les surprenne , qu'ils descendent tout vivans dans la fosse.*

(m) *Dieu brisera leurs dents dans leur bouche ; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.*

(n) *Ils souffriront la faim comme des chiens , ils se disperseront pour chercher à manger , et ne seront point rassasiés.*

(o) *Je n'avancerai vers l'Idumée , et je la foulerai aux pieds.*

(f) Pseaume CVII.

(h) Pseaume XXVII.

(k) Pseaume XXXIV.

(m) Pseaume LVII.

(o) Pseaume LIX.

(g) Pseaume II.

(i) Pseaume XXX.

(l) Pseaume LIV.

(n) Pseaume LVIII.

(p) Réprimez ces bêtes sauvages, c'est une assemblée de peuples semblables à des taureaux et à des vaches... Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis, et la langue de vos chiens en sera abreuvée.

(q) Faites fondre sur eux tous les traits de votre colère; qu'ils soient exposés à votre fureur; que leur demeure et leurs tentes soient désertes.

(r) Répandez abondamment votre colère sur les peuples à qui vous êtes inconnu.

(s) Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu.

(t) Affaiblissez le pécheur; que le malin soit toujours à son côté droit.

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera.

Que sa prière lui soit imputée à péché; que ses enfans soient orphelins, et sa femme veuve; que ses enfans soient des mendians vagabonds; que l'usurier enlève tout son bien.

(u) Le Seigneur juste coupera leurs têtes: que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits.

(x) Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mamelle, et qui les écrasera contre la pierre, etc.

On voit que si DIEU avait exaucé toutes les

(p) Pseaume LXVII.

(r) Pseaume LXXVIII.

(s) Pseaume CVIII.

(x) Pseaume CXXXVI.

(q) Pseaume LXVIII.

(s) Pseaume LXXXII.

(u) Pseaume CXXVIII.

prières de son peuple, il ne serait resté que des Juifs sur la terre; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient détestés; et en demandant sans cesse que DIEU exterminât tous ceux qu'ils haïssaient, ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il faut toujours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de DIEU, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, et de lui demander qu'on éventre les mères et les enfans encore à la mamelle, et qu'on les écrase contre la pierre. DIEU étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs psaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grâce a sur la loi de rigueur: et plutôt à DIEU que sous une loi sainte, et avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, et ravagé la terre au nom d'un DIEU de miséricorde!

DE JOSEPHE, HISTORIEN DES JUIFS.

On ne doit pas s'étonner que l'histoire de *Flavien-Josephe* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires; il fallait au moins trois mois à un copiste habile pour la transcrire. Les livres étaient très-

chers et très-rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'esclaves , pour qui les grands et les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponse de *Josephe* à *Appion* , qu'il trouva un petit nombre de lecteurs ; et l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur et de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du temps de *Titus* , pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue, et les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guère savoir que *Josephe* avait tiré la plupart des faits des livres sacrés dictés par le saint Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que *Josephe* avait ajouté beaucoup de choses à la Bible , et en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fond de quelques historiettes dans le troisième livre d'*Esdras* , et que ce livre d'*Esdras* est un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penser un sénateur romain en lisant ces contes orientaux ? *Josephe* rapporte , liv. X , ch. XII , que *Darius* fils d'*Astiage* , avait fait le prophète *Daniel* gouverneur de trois cents soixante villes , lorsqu'il défendit sous peine de la vie de prier aucun dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cents soixante villes.

Josephe semble supposer ensuite que toute la Perse se fit juive.

Le même *Josephe* donne au second temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une singulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius*. Un esclave juif intime ami du roi des rois ! c'est à peu près comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cévènes, délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV.*

Quoi qu'il en soit, selon *Flavien-Josephe*, *Darius* qui était un prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa cour une question digne du mercure galant, savoir : qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes ? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompense avoir une thiare de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or, trainé par des chevaux enharnachés d'or, et avoir des patentes de cousin du roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois ; *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, *Apamée*, la maîtresse du roi mon seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de sa sacrée majesté, et lui ôter son turban pour s'en coiffer.

Darius trouva la réponse de *Zorobabel* si comique, que sur le champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman*, et d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à

un

un fort joli opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retrouffé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or; et que le roi de France ne l'a point appelé mon cousin : nous ne sommes plus au temps des *Darius*.

Ces rêveries dont *Josèphe* surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les païens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que *Josèphe* avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible, sacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que *Josèphe* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries et du profond dédain que les lecteurs concurent pour l'histoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le passage de la mer rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple juif en si peu de temps, et dans un aussi petit terrain; le soleil et la lune s'arrêtant en plein midi pour donner le temps à ce peuple brigand de massacrer quelques payfans déjà exterminés par une pluie de pierres; tous les prodiges qui signalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui DIEU s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple barbare réduit en esclave.

Josèphe sentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des auteurs profanes; il dit en plusieurs endroits : *Le lecteur en jugera comme il voudra*. Il craint d'effaroucher les esprits; il diminue autant

qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains qui n'avaient que le sens commun, et qui n'avaient pas encore la foi, de n'avoir regardé l'historien *Josephe*, que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons DIEU, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonin*, et que tout le sénat et les chevaliers romains nos maîtres; nous qui, éclairés par des lumières supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de *Josephe* et les sublimes vérités que la sainte Ecriture nous annonce.

D'UN MENSONGE DE FLAVIEN - JOSEPHE,
CONCERNANT ALEXANDRE ET LES JUIFS.

LORSQU'*Alexandre*, élu par tous les Grecs comme son père, et comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Asie, eut remporté la victoire d'Issus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darab* ou *Darius*; il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate et le Tigre, et ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut assiéger Tyr. Cette ville était sous la protection des rois de Perse et souveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un siège opiniâtre de sept mois, et y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il osa faire sur la mer est encore aujour-

d'hui regardée comme le modèle que doivent suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant *Alexandre* que le duc de *Parme* prit Anvers, et le cardinal de *Richelieu*, la Rochelle (s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes). *Rollin*, à la vérité, dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr, que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, et que DIEU voulut venger l'honneur de son peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encore d'autres raisons : il fallait, après avoir soumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul-Orose* même, le rapportent fidèlement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Josephe* pour relever sa nation sujette des Perses, tombée sous la puissance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, et honorée depuis de quelques privilèges par ce grand homme ? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vu en songe le grand-prêtre des Juifs, *Jaddus*, (supposé qu'il y eût en effet un prêtre juif dont le nom finit en *us*;) que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses ; que c'était par cette raison qu'*Alexandre* avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siège de Tyr, de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem. Comme le grand-prêtre *Jaddus* avait autrefois apparu en songe à *Alexandre*, il reçut aussi en songe un ordre de DIEU d'aller saluer ce roi ; il

obéit ; et revêtu de ses habits pontificaux , suivi de ses lévites en surplis , il alla en procession au-devant d'*Alexandre*. Dès que ce monarque vit *Jaddus* , il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe sept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perse, et il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame d'or , sur laquelle était gravé un mot hébreu. *Alexandre* qui, sans doute, entendait l'hébreu parfaitement, reconnut aussitôt le nom *Jehovah*, et se prosterna humblement, sachant bien que DIEU ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra aussitôt des prophéties qui disaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'Empire des Perses , prophéties qui n'avaient point été faites après la bataille d'*Iffus*. Il le flatta que DIEU l'avait choisi pour ôter à son peuple chéri toute espérance de régner sur la terre promise : ainsi qu'il avait choisi autrefois *Nabuchodonosor* et *Cyrus* qui avaient possédé la terre promise l'un après l'autre. Ce conte absurde du romancier *Josephe* ne devait pas , ce me semble , être copié par *Rollin*, comme s'il était attesté par un écrivain sacré.

Mais c'est ainsi qu'on a écrit l'histoire ancienne, et bien souvent la moderne.

DES PREJUGÉS POPULAIRES AUXQUELS LES
Ecrivains sacrés ont daigné se con-
former par condescendance.

LES livres saints sont faits pour enseigner la
morale , et non la physique.

Le serpent passait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le serpent fut assez subtil pour séduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain sacré fait parler le serpent et l'ânesse de *Balaam*. Plusieurs juifs et plusieurs docteurs chrétiens ont regardé cette histoire comme une allégorie ; mais soit emblème, soit réalité, elle est également respectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin se proportionne à cette idée vulgaire, et dit que la lune fut faite pour présider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient solides ; on les nommait en hébreu *Rakiak*, mot qui répond à une plaque de métal, à un corps étendu et ferme, et que nous traduisimes par *firmament*. Il portait des eaux, lesquelles se répandaient par des ouvertures. L'écriture se proportionne à cette physique ; et enfin on a nommé firmament, c'est-à-dire plaque, cette profondeur immense de l'espace dans lequel on aperçoit à peine les étoiles les plus éloignées à l'aide des télescopes.

Les Indiens, les Chaldéens, les Persans imaginaient que DIEU avait formé le monde en six temps. L'auteur de la Genèse, pour ne pas effrayer la faiblesse des Juifs, représente DIEU formant le monde en six jours, quoiqu'un mot et un instant fussent à sa toute-puissance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans des pays secs et brûlés du soleil ; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : DIEU est toujours représenté comme un homme ; il se promène à midi dans le jardin , il parle , et on lui parle.

Le mot ame, *Ruah*, signifie le souffle , la vie : l'ame est toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans , et la Genèse veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges et des filles des hommes.

On accordait aux brutes une espèce de raison. DIEU daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne savait ce que c'est que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une chose surnaturelle , et *Homère* en parle toujours ainsi. L'Ecriture l'appelle l'arc de DIEU , le signe d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré , on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait , en présentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçussent : l'auteur de la Genèse dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité se servait des charmes contre la morsure des serpens ; et quand la plaie n'était pas mortelle , ou qu'elle était heureusement sucée par des charlatans nommé *Psilles* , ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables ; on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. *Moïse* éleva un serpent d'airain dont la vue guérissait ceux que les serpens avaient mordus. DIEU changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion, que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches et des vermisses couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches, on se figurait que le moyen sûr de se procurer des abeilles, était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne faisait pas réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réussir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile* dans son quatrième chant des *Géorgiques*, dit que cette opération fut heureusement faite par *Aristée*; mais aussi il ajoute que c'est un miracle: *Mirabile monstrum.*

C'est en rectifiant cet antique préjugé, qu'il est rapporté que *Sanfon* trouva un essaim d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encore une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles, de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le Psalmiste se prête à cette erreur en disant, psaume LVIII: *Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles, et qui n'entend point les enchanteurs.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner

le vin et le lait , empêchent le beurre de se figer , et font périr les pigeonnoux dans les co'ombiers quand elles ont leurs règles , subsiste encore dans le petit peuple , ainsi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un sang corrompu , et que si un homme approchait de sa femme dans ce temps critique , il faisait nécessairement des enfans lépreux et estropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs , que le Lévitique , chap. XX , condamne à mort l'homme et la femme qui se seront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

Enfin l'Esprit saint veut bien se conformer tellement aux préjugés populaires , que le Sauveur lui-même dit , qu'on ne met jamais de vin nouveau dans de vieilles futailles , et qu'il faut que le blé pourrisse pour mûrir.

S^t Paul dit aux Corinthiens , en voulant leur persuader la résurrection : *Insensés , ne savez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour se vivifier ?* On sait bien aujourd'hui que le grain ne pourrait ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourrissait , il ne lèverait pas ; mais alors on était dans cette erreur ; et le *S^t Esprit* daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que *S^t Jérôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulsions passèrent pour des possessions de diable , dès que la doctrine des diables fut admise. L'épilepsie , chez les Romains comme chez les Grecs , fut appelée le *mal sacré*. La mélancolie accompagnée d'une espèce de rage , fut encore un mal dont la cause était ignorée ;

ignorée ; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appelés démoniaques, lycanthropes chez les Grecs. L'Écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient souvent tourmentés des furies ; elles avaient réduit *Oreste* à un tel désespoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient poursuivi *Alcméon*, *Étéole* et *Polinice*. Les juifs hellénistes qui furent instruits de toutes les opinions grecques, admirèrent enfin chez eux des espèces de furies, des esprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les Saducéens ne reconnaissaient point de diables ; mais les Pharisiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui chassaient les diables ; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés, et employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en possession de chasser les diables, que notre Sauveur lui-même, accusé selon *S^t Matthieu* de les chasser par les enchantemens de *Belzébut*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, et leur demande si c'est par *Belzébut* qu'ils triomphent des esprits malins ?

Certes, si les mêmes Juifs qui firent mourir JESUS avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, si les pharisiens chassaient en effet les diables, ils feraient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur. Ils avaient le don que JESUS commu-

T. 22. *Essai sur les mœurs*. T. I. T

niquait à ses disciples ; et s'ils ne l'avaient pas , JESUS se conformait donc au préjugé populaire, en daignant supposer que ses implacables ennemis , qu'il appelait race de vipères , avaient le don des miracles et dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les juifs ni les chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative longtemps si commune. Il y a toujours des exorcistes, mais on ne voit plus de diables ni de possédés (22) : tant les choses changent avec le temps ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés, et il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les

(22) M. de Voltaire fait trop d'honneur à notre siècle. Nous avons encore des possédés, non seulement à Besançon où le diable les conduit tous les ans pour avoir le plaisir de se faire chasser par la présence du *saint Suaire*, mais à Paris même. Pendant la semaine sainte, la nuit, dans l'église de la sainte Chapelle, on joue une farce religieuse, où des possédés tombent en convulsion à la vue d'un prétendu morceau de la vraie croix. On imaginerait difficilement un spectacle plus indécent ou plus dégoûtant ; mais aussi on en trouverait difficilement un qui prouvât mieux jusqu'à quel point la superstition peut dégrader l'espèce humaine ; et sur-tout jusqu'à quel point l'amour de l'argent et l'envie de dominer sur le peuple, peuvent endurcir des prêtres contre la honte, et les déterminer à se dévouer au mépris public. Il est étonnant que les chefs du clergé et ceux de la magistrature n'aient pas daigné se réunir pour abolir ce scandale, qui souille également et l'église de *Jésus-Christ*, et le temple de la justice.

En 1777, un de ces prétendus possédés profita de cette qualité pour proférer devant le peuple assemblé tous les blasphèmes dont il se put aviser. Un homme raisonnable qui aurait parlé avec la même franchise eût été brûlé vif. Le possédé en fut quitte pour une double dose d'eau bénite. L'année d'après, la bonne compagnie y courut en foule, dans l'espérance d'entendre blasphémer ; mais la police avait ordonné au diable de se taire, et le diable obéit.

prodiges nécessaires pour élever un édifice divin, sont inutiles quand il est au comble. Tout a changé sur la terre : la vertu seule ne change jamais. Elle est semblable à la lumière du soleil, qui ne tient presque rien de la matière connue, et qui est toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son auteur.

DES ANGES, DES GENIES, DES DIABLES,
CHEZ LES ANCIENNES NATIONS ET CHEZ
LES JUIFS.

TOUT a sa source dans la nature de l'esprit humain. Tous les hommes puissans, les magistrats, les princes avaient leurs messagers; il était vraisemblable que les dieux en avaient aussi. Les Chaldéens et les Perses semblent être les premiers hommes connus de nous, qui parlèrent des anges comme d'huissiers célestes, et de porteurs d'ordre. Mais avant eux, les Indiens, de qui toute espèce de théologie nous est venue, avaient inventé les anges et les avaient représentés dans leur ancien livre du Shasta comme des créatures immortelles, participantes de la divinité, et dont un grand nombre se révolta dans le ciel contre le créateur. (Voyez le chapitre de l'Inde.)

Les Parsis ignicoles, qui subsistent encore, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Perses (y) les noms des anges que les premiers Perses reconnaissaient. On en trouve cent dix-

(y) Hyde, *de religione veterum Persarum*.

neuf, parmi lesquels ne sont ni *Raphaël* ni *Gabriel*, que les Perses n'adoptèrent que long-temps après. Ces mots sont chaldéens, ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité; car avant l'histoire de *Tobie*, on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses, dans leur ancien catalogue, qu'on trouve au-devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables; et *Arimane* était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisans, que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de génies tutélaires eurent des divinités secondaires, des héros et des demi-dieux. Au lieu de diables, ils eurent *Até*, *Erinnys*, les *Euménides*. Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon et d'un mauvais génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs et les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux génies; et le mauvais eut toujours plus d'occupations et de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes: les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud et dans le Targum, et non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine,

et c'est ainsi que nous les peignons encore aujourd'hui en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduisit *Tobie*. Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Lot*, burent et mangèrent avec ces patriarches; et la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Lot* avaient un corps. Il serait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, et comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de DIEU. Il parle le langage humain avec *Adam* et *Eve*; il parle même au serpent, il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converser avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moïse*. Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèse, *Faisons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre: que le plus parfait des êtres de la terre était une faible ressemblance de la forme de son créateur; et que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des anges transformés en diables, en démons, soit le fondement de la religion juive et de la chrétienté; il n'en est pourtant rien dit dans la Genèse, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèse dit expressément qu'un serpent parla à *Eve* et la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile, le plus rusé de tous les animaux; et nous avons observé que toutes les nations avaient cette opinion du serpent. La Genèse marque encore positivement que la haine des

hommes pour les serpens vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain ; que c'est depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre ; que nous cherchons à l'écraser ; et qu'enfin il est condamné pour sa mauvaise action à ramper sur le ventre, et à manger la poussière de la terre. Il est vrai que le serpent ne se nourrit point de terre ; mais toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer sa vengeance sur l'ouvrage de DIEU, et le corrompre. Cependant, il n'est aucun passage dans le Pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation, en ne consultant que nos faibles lumières.

Satan paraît dans *Job*, le maître de la terre subordonné à DIEU. Mais quel homme, un peu versé dans l'antiquité, ne fait que ce mot *Satan* était chaldéen ; que ce *Satan* était l'*Arimane* des Perses, adopté par les Chaldéens ; le mauvais principe qui dominait sur les hommes ? *Job* est représenté comme un pasteur Arabe, vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déjà dit que les mots arabes conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flaviens-Josephe*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Les démons, les diables chassés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, et s'échappant de leur prison pour tenter les hom-

mes, sont regardés depuis plusieurs siècles comme les auteurs de notre damnation. Mais, encore une fois, c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien Testament. C'est une vérité de tradition, tirée du livre si antique et si long-temps inconnu, écrit par les premiers Brachmanes, et que nous devons enfin aux recherches de quelques savans anglais qui ont résidé long-temps dans le Bengale.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'Isaïe: *Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, qui paraissais le matin?* désigne la chute des anges, et que c'est *Lucifer* qui se déguisa en serpent, pour faire manger la pomme à *Eve* et à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrange ressemble à ces énigmes qu'on se fait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les collèges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard et une jeune fille. L'un disait: c'est l'hiver et le printemps; l'autre, c'est la neige et le feu; un autre, c'est la rose et l'épine, ou bien c'est la force et la faiblesse: et celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singulière de l'étoile du matin au diable. *Isaïe* dans son quatorzième chapitre, en insultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit: *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les sapins, les cèdres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille,*

Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes ? comment es-tu couché avec les vers et la vermine ? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin ? Hélel, toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre !

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer* : on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable et l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant tombé du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à DIEU : il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les dieux, répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient soulevés contre leur maître.

Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de *St Jude*, où il est dit : *Dieu a gardé dans les ténèbres, enchaînés jusqu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de leur origine, et qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi les traces de Caïn desquels Enoch, septième homme après Adam, a prophétisé, en disant : Voici, le Seigneur est venu avec ses millions de saints, etc.*

On s'imagina qu'*Enoch* avait laissé par écrit l'histoire de la chute des anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premièrement, *Enoch* n'écrivit pas plus que *Seïth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; et le faux *Enoch* que cite *St Jude*, est reconnu pour être forgé par

un juif. (3) Secondement, ce faux *Enoch* ne dit pas un mot de la rebellion et de la chute des anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit de ses *Egregori*.

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, les veillans, Egregori, en devinrent amoureux, et furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux; ils se dirent: Choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. Semiaxas leur prince dit: Je crains que vous n'osiez accomplir un tel dessein, et que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent: Faisons serment d'exécuter notre dessein, et devons-nous à l'anathème si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment et firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent ensemble du temps de Jared, et allèrent sur la montagne appelée Hermonium à cause de leur

(3) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoch* ait quelque antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier siècle: et ce testament des douze patriarches est même cité par *St Paul*, dans sa première épître aux Thessaloniens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche *Ruben* porte au chapitre VI: *La colère du Seigneur tomba enfin sur eux; et St Paul* dit précédemment les mêmes paroles. Au reste, ces douze testamens ne sont pas conformes à la Genèse dans tous les faits. L'inceste de *Juda*, par exemple, n'y est pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abusa de sa belle-fille étant ivre. Le testament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes de sens, au lieu de cinq; il compte la vie et l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère *Joseph*.

serment. Voici le nom des principaux : Semiaxas, Atarcalph, Araciël, Chobabiel-Hofamplich, Zaciël-Parmar, Thausaël, Samiël, Tirel, Sumiël.

Eux et les autres prirent des femmes, l'an onze cent soixante et dix de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géants Naphilim, etc.

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers temps ; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions, point de maximes, c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : *Or en ce temps il y avait des géans sur la terre ; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puissans du siècle.*

Le livre d'*Enoch* et la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, et sur la race des géans qui en naquit. Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Testament, ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'est question des esprits malins et du diable, que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'est pas un livre juif ; et dans l'aventure de *Tobie*. Le diable *Asmodée*, ou *Sammadey*, qui étrangla les sept premiers maris de *Sara*, et que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du

foie d'un poisson, n'était point un diable juif, mais persan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il est constant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'âme et un enfer, et ce fut quand la secte des pharisiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penser que le serpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui sert de fondement à tout l'édifice ne fut posée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'histoire de la chute des anges devenus diables; mais nous ne l'avons où en trouver l'origine.

On appela diables *Belzébut*, *Belpégor*, *Astaroth*; mais c'étaient d'anciens dieux de Syrie. *Belpégor* était le Dieu du mariage; *Belzébut*, ou *Bel-se-puth*, signifiait le Seigneur qui préserve des insectes. Le roi *Ochofias* même l'avait consulté comme un dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie; et *Elie* indigné de cette démarche avait dit: *N'y a-t-il point de dieu en Israël, pour aller consulter le dieu d'Accaron?*

Astaroth était la lune, et la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encore que le diable se querella avec l'ange *Michaël* au sujet du corps de *Moïse*. Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juifs. Cette dispute de *Michaël* avec le diable n'est que dans un livre apocryphe intitulé, *Analypses de Moïse*, cité par *Origène* dans le troisième livre de ses principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables jusque vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perses qui la tenaient de *Zoroastre*.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme et la mauvaise foi qui puissent nier tous ces faits; et il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. DIEU a certainement permis que la croyance aux bons et aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses et aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple juif. Notre sainte religion a consacré cette doctrine; elle a établi ce que les autres avaient entrevu; et ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES
NATIONS, OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS
PAR ELLES.

Les livres sacrés n'ayant jamais décidé si les Juifs avaient été les maîtres ou les disciples des autres peuples, il est permis d'examiner cette question.

Philon, dans la relation de sa mission auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Israël* est un terme chaldéen; que c'est un nom que les Chaldéens donnèrent aux justes consacrés à DIEU; qu'*Israël* signifie *voyant Dieu*. Il paraît donc prouvé, par cela seul que les Juifs n'appelèrent Jacob *Israël*, qu'ils ne se donnèrent le nom d'*Israélites*, que lorsqu'ils eurent quelque connaissance du chaldéen. Or, ils ne purent avoir

connaissance de cette langue que quand ils furent esclaves en Chaldée. Est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie pétrée, ils eussent appris déjà le chaldéen ?

Flavien-Josephe, dans sa réponse à *Appion*, à *Lyfimaque* et à *Molon*, liv. II, ch. V. avoue en propres termes, *Que ce sont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à se faire circoncire, comme Hérodote le témoigne*. En effet, serait-il probable que la nation antique et puissante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, et qui de son aveu ne fut circoncis que sous *Josué* ?

Les livres sacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïse* avait été nourri dans les sciences des Egyptiens et ils ne disent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir son temple et son palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr ? il est dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers et des cèdres : c'était sans doute payer bien chèrement ; et le marché est étrange : mais les Tyriens demandèrent-ils des artistes juifs ?

Le même *Josephe* dont nous avons parlé avoue, que sa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut long-temps aucun commerce avec les autres nations* ; qu'elle fut sur-tout inconnue des Grecs, qui connaissaient les Scythes, les Tartares. Faut-il s'étonner, ajoute-t-il, liv. I, ch. V., que notre nation éloignée de la mer, et ne se piquant point de rien écrire, ait été si peu connue ?

Lorsque le même *Josephe* raconte avec ses exagérations ordinaires, la manière aussi honorable qu'incroyable, dont le roi *Protémée-Philadelphé* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie; *Josephe*, dis-je, ajoute que *Démétrius* de Phalère, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de son roi, demanda à l'un des traducteurs, comment il se pouvait faire qu'aucun historien, aucun poète étranger n'eût jamais parlé des lois juives, le traducteur répondit: Comme ces lois sont toutes divines, personne n'a osé entreprendre d'en parler, et ceux qui ont voulu le faire ont été châtiés de Dieu. *Théopompe* voulant en insérer quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit durant trente jours; mais ayant reconnu dans un songe qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choses divines, et en faire part aux profanes, (a) il apaisa la colère de DIEU par ses prières, et rentra dans son bon sens.

Théodecte, poète Grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussitôt aveugle, et ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de *Josephe*, indignes de l'histoire et d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître.

(a) *Josephe*, hist. des Juifs, liv. XII, chap. II.

Mais au moins, *Josephe*, en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques, on les appela les Juifs hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs depuis *Alexandre* prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure, et d'une partie de l'Egypte, et que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

DES ROMAINS. COMMENCEMENS DE LEUR
EMPIRE ET DE LEUR RELIGION : LEUR
TOLERANCE.

LES Romains ne peuvent être comptés parmi les nations primitives : ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cents cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites et des lois, elle les tint des Toscans et des Grecs. Les Toscans lui communiquèrent la superstition des augures, superstition pourtant fondée sur des observations physiques, sur le passage des oiseaux dont on augurait les changemens de l'atmosphère. Il semble que toute superstition ait une chose naturelle pour principe, et que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des lois et des dieux chez un autre, devait être un peuple petit et barbare ; aussi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire, du temps des rois et

des premiers consuls, n'était pas si étendu que celui de Raguse. Il ne faut pas sans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus* et ses successeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être despotique. Les dépouilles se partagent en commun, et chacun défend sa liberté comme son bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibustiers.

Si l'on en croit les historiens romains, ce petit peuple commença par ravir les filles et les biens de ses voisins. Il devait être exterminé; mais la férocity et le besoin qui le portaient à ces rapines, rendirent ses injustices heureuses; il se soutint étant toujours en guerre; et enfin, au bout de cinq siècles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les soumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golfe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au temps de *Sylla*. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cents ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer et dépouiller les autres hommes; mais dans le sein de la république il y eut de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le temps, policèrent tous les barbares vaincus, et devinrent enfin les législateurs de l'Occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers temps de leurs républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de
leurs

leurs sept montagnes avec des poignées de foin , *manipuli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins : ceux-là au contraire ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volsques, les Antiates. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand roi de Perse, et triomphent de lui sur terre et sur mer. Ces Grecs, vainqueurs, cultivent et perfectionnent tous les beaux arts ; et les Romains les ignorent tous, jusque vers le temps de *Scipion-Africain*.

J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes ; c'est qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs : et qu'au fond, le sénat et les empereurs reconnurent toujours un DIEU suprême, ainsi que la plupart des philosophes et des poètes de la Grèce. (b)

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penser comme lui ? mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'Etat, il faut se soumettre à cette loi : or les Romains par leurs lois adoptèrent tous les dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent : *Separatim nemo habebit deos neve advenas nisi publice adscitos* : que personne n'ait des dieux

(b) Voyez l'article DIEU dans le *Dictionn. philosophique*.

étrangers et nouveaux sans la fonction publique. On donna cette fonction à plusieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les divinités du monde, cette espèce d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encore très-remarquable que chez les Romains, on ne persécuta jamais personne pour sa manière de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis *Romulus* jusqu'à *Domitien*, et chez les Grecs il n'y eut que le seul *Socrate*.

Il est encore incontestable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un DIEU suprême. Leur *Jupiter* était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le Dieu très-grand et très-bon, *Deus optimus maximus*. Ainsi de l'Italie à l'Inde et à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu suprême et la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu, à cette indulgence universelle, qui sont par-tout le fruit de la raison cultivée, se joignit une foule de superstitions, qui étaient le fruit ancien de la raison commencée et erronée.

On fait bien que les poulets sacrés, et la déesse *Pertunda*, et la déesse *Cloacina*, sont ridicules. Pourquoi les vainqueurs et les législateurs de

tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises ? c'est qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple , et qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul-Emile*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *César* avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie , la politique s'en sert comme d'un mors que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche ; jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire , et que la politique profite de cette seconde erreur, comme elle a profité de la première.

QUESTIONS SUR LES CONQUETES DES ROMAINS, ET LEUR DECADENCE.

POURQUOI les Romains qui, sous *Romulus*, n'étaient que trois mille habitans, et qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit, devinrent-ils avec le temps les plus grands conquérans de la terre ? et d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu six cents trente mille soldats en sortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient sous le DIEU des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir seulement Tyr et Sidon dans leur voisinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer ? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage ? Ils avaient tout l'enthousiasme et toute la férocité qui devaient faire des conquérans ; le DIEU des armées était toujours à leur tête ; et cependant ce sont les Romains, éloignés d'eux de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les subjuguier et les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant, et ne considérant que les causes secondes,) que si les Juifs, qui espéraient la conquête du monde, ont été presque toujours asservis, ce fut leur faute? Et si les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage et par leur prudence? Je demande très-humblement pardon aux Romains, de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains, pendant plus de quatre cents cinquante ans, ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, et qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à *Pyrrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier, assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cents années à se donner enfin un Empire à peu près aussi vaste que celui qu'*Alexandre* conquit en sept ou huit années? est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuses, et qu'*Alexandre* eut affaire à des peuples amollis?

Pourquoi cet Empire fut-il détruit par des barbares? ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous *Honorius* et sous ses successeurs? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie, du temps de *Marius*, les Romains durent prévoir que les

Cimbres, c'est-à-dire les peuples du Nord, déchiraient l'Empire lorsqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faiblesse des empereurs, les factions de leurs ministres et de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, et la mollesse à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs et les soldats, tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, et qui accablèrent Rome languissante, sous des empereurs cruels, effeminés et dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns inondèrent l'Empire romain, quelles mesures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages? La différence de l'*Omoosios* à l'*Omoüsios* mettait le trouble dans l'Orient et dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Nestorius*, patriarche de Constantinople, qui eut d'abord un grand crédit sous *Théodose second*, obtint de cet empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebaptiser les chrétiens apostats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne faisaient pas plonger trois fois les baptisés; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appela la *St^e Vierge Anthropolokos*; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appelât *Théotokos*, et qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces

238. CONQUETES DES ROMAINS.

querelles occupèrent tous les esprits : et pendant qu'on disputait, les barbares partageaient l'Europe et l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric*, qui au commencement du cinquième siècle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace ? Comment, hasarda-t-il de se trouver pressé entre l'Empire d'Orient et celui d'Occident ? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes et l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête ? Les historiens de ces temps-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce mystère ; mais il est aisé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée sous *Théodose I*, prince violent, dévot et imprudent, qui perdit l'Empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur *Eugène* ; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes, *Théodose* souvoyait *Alaric* et ses Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius*, fils de *Théodose*, fut sur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc son tributaire pour aller tomber sur *Honorius* et sur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le seul qui pouvait défendre l'Italie, et qui avait déjà arrêté les efforts des barbares. *Honorius* sur de simples soupçons lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laissa le barbare, qui lui était supérieur

en tout, mettre le siège devant Rome. L'ancienne maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille de pourpre, et trois mille livres d'épicerie. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulait pas tenir le traité; il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina; il entra dans Rome en 409, et un Goth y créa un empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'empire d'Occident fut déchiré; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, et les empereurs d'Orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que *Théodose II* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut là le fruit de la politique forcée de *Constantin*, qui avait transféré l'empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement et la ruine des Etats? Qui aurait prédit à *Auguste*, qu'un jour le capitolé serait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Auguste*. Pourquoi ce prêtre s'est-il enfin emparé de la ville des *Scipions* et des *Césars*? c'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu le maître, presque sans effort; comme les évêques d'Allemagne, vers le treizième siècle, devinrent souverains des peuples dont ils étaient pasteurs.

Tout événement en amène un autre, auquel

on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome, ni pour les princes Goths, ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'*Alexandrie* appartiendrait aux Turcs, et *Constantin* n'avait pas bâti Constantinople pour *Mahomet II*.

DES PREMIERS PEUPLES QUI ECRIVIRENT
L'HISTOIRE, ET DES FABLES DES PRE-
MIERS HISTORIENS.

IL est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption. Presque toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans, elles remontent encore à plusieurs siècles au-delà, sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives et de les conserver; parce qu'ils ont peu de besoins, peu de lois, peu d'événemens; qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire, et qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire, un peuple errant encore moins, une simple ville très-rarement.

L'histoire d'une nation ne peut jamais être écrite
que

que fort tard ; on commence par quelques registres très-sommaires , qui sont conservés , autant qu'ils peuvent l'être , dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuse détruit souvent ces annales , et il faut recommencer vingt fois , comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation. Ce n'est qu'au bout de plusieurs siècles qu'une histoire un peu détaillée peut succéder à ces registres informes , et cette première histoire est toujours mêlée d'un faux merveilleux , par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainsi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième Olympiade , plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius-Pictor* , le plus ancien historien des Romains , n'écrivit que du temps de la seconde guerre contre Carthage , environ cinq cents quarante ans après la fondation de Rome.

Or si ces deux nations , les plus spirituelles de la terre , les Grecs et les Romains nos maîtres , ont commencé si tard leur histoire ; si nos nations septentrionales n'ont eu aucun historien avant *Grégoire de Tours* ; croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds , qui dorment sur la neige , ou des Troglodytes , qui se cachent dans des cavernes , ou des Arabes errans et voleurs , qui errent dans des montagnes de sable , aient eu des *Thucydides* et des *Xénophons* ? peuvent-ils favoir quelque chose de leurs ancêtres ? peuvent-ils acquérir quelque connaissance avant d'avoir eu des villes , avant de les avoir habitées , avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés ?

T. 22. *Essai sur les mœurs.* T. I. X

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Esquimaux, venaient nous donner des annales antéditées de plusieurs siècles, remplies des plus étonnans faits d'armes et d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature; ne se moquerait-on pas de ces pauvres sauvages? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux, ou intéressées à le faire croire, donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sottises vraisemblables, ne se moquerait-on pas de leurs efforts? et s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savans, et la cruauté de persécuter ceux qui douteraient, ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de *Sammonocodom*, et qu'il me menace de me brûler si je lui fais des objections, comment dois-je en user avec ce Siamois?

Les historiens romains nous content, à la vérité, que le dieu *Mars* fit deux enfans à une vestale, dans un siècle où l'Italie n'avait point de vestales; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu; que *Castor* et *Pollux* combattirent pour les Romains; que *Curtius* se jeta dans un gouffre, et que le gouffre se referma; mais le sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges: il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'histoire romaine des événemens très-possibles, qui sont très-peu vraisemblables. Plusieurs savans hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui sauvèrent Rome, et

celle de *Camille* qui détruisit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live*; mais *Polybe*, plus ancien que *Tite-Live*, et plus homme d'Etat, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois, craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live*, ou de *Polybe*? au moins nous douterons.

Né douterons-nous pas encore du supplice de *Régulus* qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même *Polybe* presque contemporain, *Polybe* qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome et de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, et qui aurait si bien justifié la mauvaise foi des Romains envers les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer d'une manière aussi barbare le droit des gens avec *Régulus*, dans le temps que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage, sur lesquels ils auraient pu se venger?

Enfin, *Diodore* de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le sénat romain les réprimanda, et fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Régulus*, si leur père avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le temps, la haine contre Carthage

lui donna cours ; *Horace* la chanta , et on n'en douta plus.

Si nous jetons les yeux sur les premiers temps de notre histoire de France , tout en est peut-être aussi faux qu'obscur et dégoûtant ; du moins il est bien difficile de croire l'aventure de *Childeéric* et d'une *Bazine* , femme d'un *Bazin* , et d'un capitaine romain élu roi des Francs qui n'avaient point encore de rois.

Grégoire de Tours est notre *Hérodote* , à cela près que le Tourangeau est moins amusant , moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent-ils plus éclairés et plus véridiques ? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres ? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes sages qui ne leur avaient rien donné ?

Je fais bien que les Francs qui envahirent la Gaule , furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie , et que les Visigoths qui régnèrent en Espagne. On voit autant de meurtres , autant d'assassinats dans les annales des *Clovis* , des *Thierri* , des *Childebert* , des *Chilperic* et des *Clotaire* , que dans celles des rois de Juda et d'Israël.

Rien n'est assurément plus sauvage que ces temps barbares ; cependant , n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine *Brunebaut* ? Elle était âgée de près de quatre-vingts ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédégair*e qui écrivait sur la fin du huitième siècle , cent cinquante

ans après la mort de *Brunebaut*; (et non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique, par une faute d'impression) *Frédégaire*, dis-je, nous assure que le roi *Clotaire*, prince très-pieux, très-craignant DIEU, humain, patient et débonnaire, fit promener la reine *Brunebaut* sur un chameau autour de son camp; ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras et par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux et la mit en pièces; après quoi elle fut brûlée et réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux et par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, et qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux et par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumer *Brunebaut*, dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? les moines *Frédégaire* et *Aimoin* le disent; mais ces moines sont-ils des *de Thou* et des *Hume*?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième siècle dans l'abbaye de St Martin d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon que l'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau sur lequel on avait fait monter la reine. N'est-il pas possible que cet

éperon y ait été mis par inadvertance , ou plutôt par honneur ? Car , au quinzième siècle , un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot , n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure , si mal constatée ? il est vrai que *Pasquier* dit que la mort de *Brunebaut* avait été prédite par la sibylle.

Tous ces siècles de barbarie sont des siècles d'horreurs et de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? ils étaient presque les seuls qui fussent lire et écrire , lorsque *Charlemagne* ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événements. Nous croyons avec eux que *Charles-Martel* battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cents soixante mille dans la bataille , en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que *Clovis* , second du nom , devint fou ; la chose n'est pas impossible ; mais que DIEU ait affligé son cerveau , pour le punir d'avoir pris un bras de *S^t Denis* dans l'église de ces moines , pour le mettre dans son oratoire ; cela n'est pas si vraisemblable.

Si l'on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France , on plutôt de l'histoire des rois francs et de leurs maires , on pourrait s'efforcer de la lire : mais comment supporter les menfonges grossiers dont elle est pleine ? On y assiège continuellement des villes et des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par de-là le Rhin que des bourgades sans murs , défendues par des palissades de pieux , et par des fossés. On sait que

ce n'est que sous *Henri l'Oiseleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées et fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là sont autant de fables, et qui pis est, de fables ennuyeuses.

DES LEGISLATEURS QUI ONT PARLÉ AU
NOM DES DIEUX.

Tout législateur profane qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses lois, était visiblement un blasphémateur, et un traître : un blasphémateur, puisqu'il calomniait les dieux ; un traître, puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de lois, les unes naturelles, communes à tous, et utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain ; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour et qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frère ; tu ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans ses besoins, pour mériter d'en être secouru à ton tour* : voilà les lois que la nature a promulguées, du fond des îles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa*, n'avaient besoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié : Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité ; tu veux me tromper si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous ; tu veux sans doute la faire servir à quelqu'autre

usage: tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation: je te défère au peuple, comme un tyran qui blasphème.

Les autres lois sont les politiques: lois purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des éphores, tantôt des consuls; des comices par centuries, ou des comices par tribus; un aréopage ou un sénat; l'aristocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce serait bien mal connaître le cœur humain, de soupçonner qu'il soit possible qu'un législateur profane eût jamais établi une seule de ces lois politiques au nom des dieux, que dans la vue de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les législateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier supplice? non. De même qu'aujourd'hui, dans les assemblées des magistrats, il se trouve toujours des âmes droites et élevées qui proposent des choses utiles à la société, sans se vanter qu'elles leur ont été révélées; de même aussi parmi les législateurs, il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des lois admirables, sans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le sénat romain, qui donna des lois à l'Europe, à la petite Asie et à l'Afrique, sans les tromper; et tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eût pu en imposer à ses sujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, et *Zamolxis* aux anciens Scythes.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

	page 5
<i>Introduction.</i>	8
<i>Des différentes races d'hommes.</i>	13
<i>De l'antiquité des nations.</i>	15
<i>De la connaissance de l'ame.</i>	17
<i>De la religion des premiers hommes.</i>	25
<i>Des usages et des sentimens communs à presque toutes les nations anciennes.</i>	30
<i>Des Sauvages.</i>	38
<i>De l'Amérique.</i>	42
<i>De la théocratie.</i>	44
<i>Des Chaldéens.</i>	51
<i>Des Babyloniens devenus Persans.</i>	58
<i>De la Syrie.</i>	61
<i>Des Phéniciens et de Sanchoniathon.</i>	66
<i>Des Scythes et des Gomériles.</i>	69
<i>De l'Arabie.</i>	73
<i>De Bram, Abram, Abraham.</i>	77
<i>De l'Inde.</i>	87
<i>De la Chine.</i>	94
<i>De l'Egypte.</i>	

<i>De la langue des Egyptiens , et de leurs symboles.</i>	100
<i>De leurs monumens.</i>	103
<i>De leurs rites , et de la circoncision.</i>	106
<i>De leurs mystères.</i>	110
<i>Des Grecs , de leurs anciens déluges , de leurs alphabets et de leur génie.</i>	111
<i>Des législateurs grecs , de Minos , d'Orphée , de l'immortalité de l'ame.</i>	117
<i>Des sectes des Grecs.</i>	121
<i>De Zaleucus et de quelques autres législateurs.</i>	124
<i>De Bacchus.</i>	127
<i>Des métamorphoses chez les Grecs , recueillies par Ovide.</i>	130
<i>De l'idolâtrie.</i>	132
<i>Des oracles.</i>	137
<i>Des sibylles chez les Grecs , et de leur influence sur les autres nations.</i>	142
<i>Des miracles.</i>	149
<i>Des temples.</i>	154
<i>De la magie.</i>	160
<i>Des victimes humaines.</i>	164
<i>Des mystères de Cérès-Eleusine.</i>	169
<i>Des Juifs , au temps où ils commencèrent à être connus.</i>	175
<i>Des Juifs en Egypte.</i>	177
<i>De Moïse , considéré simplement comme chef d'une nation.</i>	179
<i>Des Juifs après Moïse , jusqu'à Saül.</i>	184

DES CHAPITRES. 251

<i>Des Juifs depuis Saül.</i>	189
<i>Des prophètes juifs.</i>	196
<i>Des prières des Juifs.</i>	203
<i>De Joseph, historien des Juifs.</i>	206
<i>D'un mensonge de cet historien, concernant Alexandre et les Juifs.</i>	210
<i>Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.</i>	212
<i>Des anges, des génies, des diables, chez les anciennes nations et chez les Juifs.</i>	219
<i>Si les Juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils ont été enseignés par elles.</i>	228
<i>Des Romains. Commencemens de leur empire et de leur religion : leur tolérance.</i>	231
<i>Questions sur leurs conquêtes, et leur décadence.</i>	235
<i>Des premiers peuples qui écrivirent l'histoire, et des fables des premiers historiens.</i>	240
<i>Des législateurs qui ont parlé au nom des dieux.</i>	247

Fin de la Table des Matières du tome premier.



8

$22 \frac{7}{i} (22)$

~~Ab~~ $22 \frac{7}{i} (22)$

DL 5472c



Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
------	------	-------	--------	-----	---------	-------	---------	-------

